J. F. Campbell
Niddry Lodge
Kensington
London W

LE

# FOYER BRETON

CONTES ET RÉCITS POPULAIRES

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE

TOME PREMIER

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

A

MICHELET, HISTORIEN

# INTRODUCTION

On raconte qu'un magicien, après avoir étudié l'organisme humain dans tous ses détails, voulut créer un homme semblable à ceux qui étaient sortis de la main de Dieu. Il modela donc une statue merveilleuse par l'imitation des formes et de la couleur, et il cacha, dans son sein, un mécanisme puissant qui lui donna la vie ; mais, à sa grande suprise, les fils d'Adam demeurèrent sans sympathie pour ce nouveau frère. — Pourquoi les hommes s'éloignent-ils ainsi de mon œuvre ! s'écria le magicien ; ne l'ai-je point faite à leur image ? ne sait-elle point agir et parler comme eux ? — Pourquoi ? répéta un sage, qui avait entendu sa plainte, c'est que ton fils a un ressort à la place du cœur !

L'histoire, sans les traditions populaires, res-

semble à la statue du magicien ; elle ne vit qu'en apparence ; elle a beau reproduire les motifs, les actes, les conséquences, l'homme reste froid parce qu'il ne sent point en elle ce qu'il y a en lui ; le ressort communique bien le mouvement, mais le cœur manque toujours.

Et le moyen qu'il en soit autrement? Si l'histoire est la révélation complète de l'existence d'un peuple, comment l'écrire sans connaître ce qu'il y a de plus caractéristique dans cette existence ? Vous me montrez ce peuple dans sa vie officielle ; mais qui me dira sa vie du foyer ? Après avoir connu ses actes publics, qui sont toujours le fait d'un petit nombre, où pourrai-je apprendre ses habitudes journalières, ses inclinations, ses fantaisies, qui sont du domaine de tous ? Ne voyez-vous pas que ces indications sur la vie intime d'une nation se trouvent principalement dans les traditions populaires ? c'est là que le sentiment commun à tous prend la forme particulière qui trahit chaque race ; car il en est de nos âmes comme des corps sensibles qui, éclairés par une même lumière, la décomposent diversement et se teignent de couleurs variées.

Nous ne voulons point dire, on le comprend, que les traditions soient toute l'histoire ; mais nous croyons qu'elles en forment une partie essentielle. Pense-t-on, par exemple, que beaucoup de livres en apprennent autant sur l'Orient que les *Mille et une Nuits?* Où trouverons-nous un tableau plus naïf et plus charmant de cette société qui n'a que deux pivots, le sensualisme et l'autorité ? Grâce à lui, ne la connaissez-vous pas, non-seulement dans ses mœurs, mais dans ses rêves, ces confessions déguisées de nos plus secrets désirs ? Que vous lisiez l'histoire d'*Aladin*, de *Mazen* ou de *Calenders*, ne retrouvez-vous point partout la trace des aspirations pour lesquelles Mahomet inventa son paradis ? Et quelle fécondité d'inventions ! Que d'air et de parfums dans ces grâcieuses fantaisies ! C'est un panorama de l'Orient, non en plein soleil, mais à la nuit étoilée, vers l'heure des aventures, alors que les Guèbres commencent leurs conjurations, que les portes des souterrains où dorment les trésors cachés s'entr'ouvrent mystérieusement, et que les péris s'abattent, comme des cygnes, sur les lacs enchantés.

Et, si vous voulez comprendre jusqu'à quel point

les contes populaires reflètent le caractère des races, opposez à ces voluptueuses visions de l'Asie une des traditions du Nord ; celle des *Petits enfants de Dyring,* par exemple :

« Dyring s'en alla dans une île et épousa une jolie jeune fille. Il vécut avec elle sept ans et devint père de six enfants ; mais voilà que la mort passe par la contrée et le beau lis sans tache succombe.

« Dyring s'en alla dans une autre île et se choisit une nouvelle épouse. Après le mariage, il la ramène dans sa demeure. Malheureusement elle était dure et méchante. Elle entre, et elle voit les petits enfants affligés qui la regardent, qui pleurent, et elle les repousse rudement.

« Elle ne leur donne ni bière ni pain, et elle leur dit : — Vous aurez faim et soif. Elle leur ôte leurs coussins bleus, et elle leur dit : — Vous coucherez sur la paille. Elle leur ôte les cierges brillants et elle leur dit : — Vous resterez dans l'obscurité !

« Le soir, les petits enfants pleuraient ; leur mère les entendit sous sa couche de terre ; elle les entendit dans son froid linceul et résolut de retourner près

d'eux. Elle s'avance devant notre seigneur, et lui dit : — Permets que j'aille voir mes petits enfants ; et elle continua à l'implorer jusqu'à ce qu'il lui eût permis de retourner sur terre : toutefois il lui imposa la condition de revenir avant le chant du coq.

« Elle souleva ses jambes fatiguées et franchit les murs du cimetière. Comme elle passait dans le village, les chiens firent retentir l'air de leurs hurlements. Quand elle arriva dans sa demeure, elle trouva sa fille aînée debout sur le seuil : — Que fais-tu là, chère fille? lui dit-elle, et où sont tes frères et sœurs?

« — Pourquoi m'appelles-tu chère fille? répondit l'enfant; tu n'es pas ma mère! Ma mère était belle et jeune, ma mère avait des joues blanches et roses; toi, tu es pâle comme une morte.

« — Comment pourrais-je être belle et jeune? je viens de l'empire de la mort, et mon visage est pâle; comment pourrai-je être blanche et rose? j'ai été morte si longtemps.

« Elle entre dans la chambre de ses enfants, et elle les trouve pleurant. Elle lave le premier, elle tresse les cheveux du second, elle console le troisième

et le quatrième, elle prend le cinquième dans ses bras comme pour l'allaiter ; puis elle dit à sa fille aînée : — Va-t-en prier Dyring de venir ici.

« Et quand Dyring entra dans la chambre, elle s'écria avec colère : — J'avais laissé ici de la bière et du pain, et mes enfants ont faim; j'avais laissé des coussins bleus, et mes enfants couchent sur la paille ; j'avais laissé des cierges brillants, et mes enfants sont dans l'obscurité. S'il faut que je revienne ici, il vous arrivera malheur !

« Maintenant, voilà que le coq rouge chante; tous les morts doivent rentrer en terre ; maintenant, voilà que le coq noir chante, les portes du ciel s'ouvrent ; maintenant, voilà que le coq blanc chante, je ne peux rester plus longtemps.

« Depuis ce jour, chaque fois que Dyring et sa femme entendaient aboyer les chiens, ils donnaient aux enfants de la bière et du pain, et chaque fois qu'ils entendaient les chiens hurler, ils avaient peur de voir reparaître la morte. »

Quelle distance entre cette sombre légende et les riantes féeries des Arabes ! Comme on sent qu'ici

tout est changé, le ciel, les croyances, les hommes! Tout à l'heure on ne nous montrait que palais étincelants d'or, que fées charmantes et prêtes à l'amour, que bassins d'eau vive embaumée par les roses, que festins délicieux; et maintenant c'est une morte qui « soulève de la tombe ses jambes fatiguées; » c'est une mère qui vient réclamer pour ses enfants orphelins « des coussins bleus, des cierges, de la bière et du pain! » Qui ne sent à ces contrastes la différence des races et des contrées? Des deux côtés se révèle la fantaisie : mais l'une religieuse, sobre, austère; l'autre riche, capricieuse et ardente! Là bas, c'est la volupté qui est la muse; ici, c'est déjà le devoir.

Il serait facile, en multipliant ces rapprochements, de montrer dans les traditions jusqu'aux moindres reflets des individualités nationales. Ainsi, sans parler des contes populaires de l'Espagne, où l'élément arabe se mêle, avec tant de charme, à l'inspiration chevaleresque (1), nous pourrions com-

(1) Voyez *les Romanceros*, traduits par A. Hugo, et les *Contes de l'Alhambra*, publiés par Washington-Irwing.

parer les traditions de l'Allemagne, toujours poétiques, mais parfois obscures ou puériles (1), à celles de l'Écosse si positives dans leur fantastique même (2), Près de la ballade follement gracieuse de l'Irlande, « cette terre des genêts fleuris et des pelouses vertes, » nous pourrions citer les traditions populaires de la France, si logiques, si fines, si railleuses, et le plus souvent si philosophiques *sans le vouloir!* Car c'est là, surtout, le caractère du conte populaire, il est *à son insu* ce qu'il est. Né de tous, il ne connaît point de père. C'est un bruit pareil à

(1) Voyez *les Veillées allemandes* des frères Grimm, les *Contes de Musæus*, le *Volks-sagen marchen und legenden* de Busching, les *Traditions populaires des bords du Rhin et de la Forêt Noire*, publiés en français par le conseiller aulique Schreiber; les *Contes populaires autrichiens*, publiés à Vienne. J. Rud Wyss a également imprimé les traditions de la Suisse sous le titre de *Volksagen legenden und erzahlungen aus der schweiz.*

(2) Voyez les publications de Hog (*le Calendrier du berger*) et celles de Walter Scott. M. Allain Cunningham a en outre publié les contes populaires de l'Angleterre et de l'Écosse (*Traditional tales of the English and scottish peasantry*); quant à l'Irlande, on a les *Fairy legends and traditions of the south of Ireland*, par Crofton Crooker, et les *Legends of the lakes* du même. M. S. Lover a aussi recueilli les contes populaires des paysans irlandais (*Popular tales and Legends*).

celui qui s'élève des harpes éoliennes : le vent du siècle souffle à travers une génération, et il en sort des chants ; seulement, comme il y a pour cordes des hommes, les chants disent ce que les hommes sentent et ce qu'ils sont.

Quiconque doute de cette vérité n'a qu'à relire les traditions recueillies par Perrault. Il y retrouvera, à chaque page, cet esprit impatient, vivace, mobile, qui peut tour à tour, ainsi que le génie dont parle Dinarzade, se renfermer dans l'urne étroite scellée au sceau de Salomon, ou monter jusqu'aux nuées. Voyez, en effet, comme partout perce la sympathie pour le faible et le goût de l'égalité, ces deux vertus françaises de tous les temps. Que ressort-il de *Barbe-Bleu*, de *Peau d'âne*, de *la princesse Finette*, de *la Belle et la Bête*, sinon la supériorité du droit sur la force et de la pensée sur la matière ? Et ce *Chat botté*, espèce de Mascarille, si fécond en imaginatives, qui sert par affection et sans gages un cadet dont il fait la fortune ; et ce *Petit Poucet*, si gai dans son malheur, si bon pour ses frères, si courageux contre le géant, et cette *Cendrillon*, que méprisent, parce qu'elle est utile, des sœurs vaines de

leur oisiveté ! Ne reconnaissez-vous point là autant de personnifications du peuple, méconnu comme *Cendrillon*, poursuivi par les ogres comme le *Petit Poucet*, dévoué au maître qu'il a choisi comme le *Chat botté*. En inventant ces fables, c'était lui-même qu'il peignait ; c'étaient ses propres sentiments qu'il essayait de traduire ; c'étaient ses aspirations. Non qu'il le voulût ; les inventions de ce genre ne sont jamais le résultat d'un système, mais d'une nature ; l'imagination du peuple travaille en suivant son penchant, sans parti pris, et, selon ce que Dieu l'a faite, son œuvre est un follicule de soie ou un rayon de miel.

C'est dans ce sens que les traditions ont une signification symbolique importante pour l'histoire. Outre l'inspiration commune que l'on retrouve dans toutes, et qui est comme le cachet de la grande unité humaine, chacune voile, sous sa fable, une passion particulière et dominante qui indique, pour ainsi dire, le tempérament moral du peuple auquel elle appartient. Il y a plus : confiés à la mémoire des générations qui se remplacent l'une l'autre, les contes populaires en rappellent la succession ; elles

retiennent quelque chose des opinions ou des coutumes de chaque siècle, et finissent par ressembler à ces coupes géologiques où les âges du globe se trouvent écrits par couches superposées.

On a nié l'importance des traditions en prétendant qu'elles ne renfermaient, en général, que des *faussetés*. Cela peut être vrai pour les *faits*, mais jamais pour les *sentiments;* ceux-ci se révélant toujours, dans la tradition, tels qu'ils ont été réellement éprouvés par ceux qui les expriment : « Nous pouvons affirmer, dit Grimm, que dans les traditions et les chants du peuple, nous n'avons pas encore rencontré un seul mensonge; le peuple les respecte trop pour ne pas les laisser tels qu'ils sont et tels qu'il les sait. Quant aux parties et aux détails qui, par l'effet du temps, peuvent s'en détacher et se perdre, ainsi que des branches isolées se dessèchent et tombent de la cime des grands arbres pleins d'ailleurs de sève et de force, la nature y a pourvu, et, là comme partout, elle prend soin de réparer ses pertes par d'éternels renouvellements. . . . . Il n'y a de possible, en fait d'invention, que ce que le poëte a senti et éprouvé dans son âme. L'homme

qui veut faire isolément de la poésie populaire, tirée de son propre fonds, échoue inévitablement; car il ne peut rester dans la juste nature des choses : il n'atteint pas, ou il dépasse. »

On doit distinguer dans les traditions les *chants* et les *récits*.

Les *chants*, mieux préservés de l'altération par le rhythme, ont toujours quelque chose de plus authentique; ils traduisent d'ailleurs des sensations, tandis que les *récits* embrassent seulement des faits; les uns ne donnent que la pensée d'un siècle, les autres nous en apprennent l'accent. Ce qu'un peuple chante est toujours ce qu'il a besoin d'épancher au loin, de répandre dans l'air pour que tous le respirent avec lui. Aussi, voyez comme la passion de chaque époque s'est clairement exprimée dans ses chants, depuis les *Bacchanales* et les *Reverdies* de notre renaissance païenne jusqu'aux *noëls* démolisseurs du dix-huitième siècle, jusqu'aux *romances* guerrières de l'Empire. Mais la chanson exige la brièveté! Elle ne peut traduire qu'un seul sentiment ou qu'un seul souvenir; encore faut-il qu'elle le concentre en un petit nombre de formules

étincelantes. Le *récit*, plus ample, admet, au contraire, tous les détails, et peut prendre toutes les allures. Rien ne le borne, rien ne l'enchaîne, pas même le possible ! L'imagination populaire, resserrée dans les traditions rhythmées, rappelle ces essences qui, sous un faible volume, concentrent mille parfums, tandis que, plus libre dans les traditions parlées, elle roule comme une eau vive qui emporte parmi ses flots tout ce qu'elle rencontre. On peut donc dire que les *chants* et les *récits* se commentent et se complètent l'un l'autre. Également instructifs, quoique par des moyens différents, ils forment les deux cordes « de cette vieille lyre dans laquelle dort l'âme du passé. »

Les chants populaires de la Bretagne ont déjà été publiés (1) ; il ne restait qu'à recueillir ses *récits*, et c'est là ce que nous essayons aujourd'hui.

La difficulté de l'entreprise nous a longtemps retenus. Il ne s'agissait plus seulement de faire passer

(1) Dans *les Derniers Bretons* et dans le *Barzas-Breiz* de M. de la Villemarqué.

dans notre langue des poëmes formulés et que nous pouvions traduire d'après les chanteurs; ici, il fallait sténographier un récit entrecoupé où le geste et l'inflexion avaient autant de valeur que la parole. Il fallait démêler la trame primitive sous les broderies de fantaisie; car, livré aux caprices de la mémoire, le même conte se modifiait selon le conteur. Nous devons dire pourtant que ces variantes altéraient rarement le fond du récit, et que nous avons souvent éprouvé une singulière surprise en entendant la même tradition racontée dans les paroisses de la plaine et dans celles des montagnes avec les mêmes incidents, les mêmes réflexions et presque les mêmes termes.

Ces traditions sont fort variées de nature, de style et d'étendue; cependant on pourrait en distinguer de trois sortes : celles qui ont pour origine un fait consacré par la chronique du pays ou par ses légendes religieuses; celles où tout relève de l'invention, mais d'une invention évidemment nationale; enfin celles qui semblent empruntées, pour le fond, à des traditions étrangères et que le génie breton s'est appropriées par les détails. Ces dernières sont sur-

tout curieuses à cause des comparaisons auxquelles elles peuvent donner lieu.

Quant à la forme, les contes populaires de la Bretagne en affectent deux bien distinctes : l'une familière, flottante, cadencée et sans repos; l'autre scandée par strophes et soutenue par une certaine emphase. Cette dernière forme n'est employée que pour les récits de peu d'étendue, et sans doute primitivement soumis à la mesure du vers; la transmission verbale aura, à la longue, altéré le rhythme du récit, et l'aura amené à cette prose cadencée.

Le plan suivi par nous dans le livre que nous publions s'écarte, en plusieurs points, de celui des recueils de contes populaires imprimés jusqu'à présent. Quoique la Bretagne ait inspiré, dans ces derniers temps, beaucoup de romances et de feuilletons, nous la croyons plus exploitée que connue, et nous avons pensé que, pour être bien senties, ses traditions avaient besoin d'être entourées de ce qui les explique et de ce qui les colore. Qu'est-ce que l'improvisation du conteur napolitain sans le portique de marbre cuivré par le soleil, sans le lazzarone qui écoute, sans la brune Italienne qui sourit? Rien

de ce qui vit ne peut rester dans le vide; il faut à tout récit son théâtre, son auditoire, son acteur. C'est là ce que je me suis efforcé de faire; j'ai placé chaque tradition dans son milieu, je l'ai mise en scène, en la faisant redire et écouter par des Bretons. Les esquisses dont j'ai encadré les contes populaires que je publie sont donc de véritables commentaires dramatiques, destinés à compléter la peinture de la Bretagne poétique que j'ai essayée ailleurs (1).

J'ai employé indifféremment les noms de contes et de traditions, en parlant des récits populaires que je publie, parce qu'ils participent également de ces deux formes. Grimm accuse la même confusion dans ceux qu'il a recueillis. « La nature, dit-il, n'établit nulle part de démarcations sensibles et tranchées. Dans la poésie, il n'y a que quelques divisions générales; toutes les autres sont fausses et forcées. Encore ces grandes divisions elles-mêmes ont-elles leurs points de contact, et rentrent-elles les unes

(1) Voir *les Derniers Bretons*, nouvelle édition, revue en un seul volume grand in-18.

dans les autres. La distinction entre l'histoire, la tradition et le conte, est, sans doute, une des plus marquées et des plus rationnelles que l'on puisse admettre ; cependant, il y a des cas où l'on serait très-embarrassé de décider à laquelle de ces trois classes appartient le récit qu'on a sous les yeux. Ainsi, par exemple, *Frau holla* tient à la fois du conte et de la tradition, et, souvent, une circonstance traditionnelle peut être également du ressort de l'histoire. »

Il n'existe jusqu'à présent aucun recueil des traditions parlées de notre vieux duché. Si l'exemple que je donne est imité, j'aurai du moins signalé le premier (comme je l'avais fait pour les traditions chantées) une source nouvelle d'études historiques et littéraires (1). Les contes que l'on va lire sont, en effet, bien loin d'être les seuls que l'on puisse

(1) M. de la Villemarqué a fait paraître, sous le titre de *Contes populaires des anciens Bretons*, un livre plein de poésie et d'érudition, comme tout ce que publie le traducteur du *Barzas-Breiz;* mais ce livre ne traite que des vieux récits connus plus tard sous le nom de *Romans chevaleresques*. *Le Foyer breton*, loin de faire double emploi avec l'ouvrage de M. de la Villemarqué, en est donc une sorte de suite.

recueillir dans les quatre évêchés bretons : nous aurions pu en donner un grand nombre d'autres, d'un intérêt égal; mais l'étroitesse du cadre forçant à faire un choix, nous nous sommes borné à publier les plus connus, ceux desquels s'exhalait cette senteur du pays qui ne peut tromper.

Un mot maintenant sur la méthode que nous avons cru devoir adopter pour notre travail.

Nous ne pouvions ici, comme pour les traditions rhythmées, compiler un texte dans différentes versions écrites sous la dictée des chanteurs, puis traduire ce texte; pour les récits que nous avions à reproduire, le fond et les principaux détails nous étaient seuls fournis; la forme, fréquemment modifiée, ne pouvait être reproduite que *par approximation;* il fallait enfin nous résigner *à conter nous-même d'après les conteurs.* Or, cette nécessité avait mille périls, au premier rang desquels se trouvait l'infidélité involontaire de la transmission. Obligé de donner en français ces traditions bretonnes, nous pouvions, à notre insu, en altérer l'allure, y mêler des idées, des expressions, des images françaises. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper à ce

danger, c'était d'écrire d'abord nos récits en breton ! De cette manière, nous étions sûr de ne rien dire que ce qui avait été dit, ou du moins que ce qui *pouvait être dit* par les conteurs. La langue même nous défendait contre toute amplification étrangère ; nous nous trouvions placé dans une atmosphère armoricaine, forcé d'être Breton par la pensée et l'expression. Nous nous sommes, en conséquence, résigné à ce travail ingrat, et, avant de traduire en français les contes que nous donnons ici, nous les avons écrits dans la langue du pays qui les a produits et conservés. Nous ne sommes point sûr que nos récits aient littérairement rien gagné à ce travail, mais nous sommes certain d'être ainsi resté plus près de la véritable forme adoptée par les conteurs nationaux.

Nous devons dire pourtant qu'il nous est arrivé, parfois, de mêler au récit des explications dont ces derniers s'exemptent, mais indispensables pour les personnes auxquelles les coutumes ou les superstitions armoricaines sont peu familières. De plus, les titres, les noms de personnages et les lieux de scènes étant arbitraires, nous avons cru pouvoir les

choisir à notre guise ; enfin, il nous est arrivé (notamment pour les *Korils de Plaudren*) de resserrer en une seule deux traditions appartenant au même sujet.

On trouvera peut-être nos récits bien *arrangés* pour des *récits parlés* ; mais nous ferons observer qu'à force d'avoir été répétées, ces traditions ont pris une allure consacrée et pour ainsi dire officielle. Les conteurs ne répètent pas seulement les mêmes faits dans le même ordre ; ils se servent, le plus souvent, des mêmes expressions, et leur narration n'a aucune des incertitudes ni des aventures de l'improvisation ; c'est plutôt une sorte de récitation diversement accentuée, mais toujours un peu monotone, que l'on prendrait, à quelques pas, pour une lecture (1).

(1) Ceci semble contredire ce que nous avons avancé précédemment de la variété des détails donnés par les différents auteurs. Cette variété existe réellement, mais se borne habituellement à un certain nombre de *formes*. Chaque récit a une douzaine de *manières* d'être représenté (plus ou moins), et il donne lieu ainsi à une douzaine d'*écoles*. Les conteurs de la même *école* ont la même forme apprise et traditionnelle : mais les *écoles* diffèrent essentiellement entre elles.

Ces conteurs se partagent en deux classes distinctes : les *Discrevellerrs*, ou conteurs sérieux, qui commencent toujours par le signe de la croix, mettent une sorte de solennité dans leur débit, et ne mêlent que très-rarement au récit leurs idées personnelles; et les *Marvailherrs*, ou conteurs gais, qui, bien que répétant aussi un thème appris, y introduisent, assez souvent, leurs propres inspirations.

Nous avons intitulé notre livre *le Foyer Breton*, parce que c'est réellement sur l'âtre de nos paysans, devant leur feu de landes ou d'algues marines, que nous avons écouté les récits qui le composent. Ces souvenirs du pays, nous les renvoyons au pays, qui, nous le craignons, les aura bientôt oubliés tous ! Souvent déjà, quand des Bretons plus jeunes arrivent du vieux duché et que nous essayons de les interroger sur les croyances et les coutumes de notre enfance, nous les voyons s'étonner, ne pas comprendre et interroger à leur tour ! Ainsi les traditions meurent, même sur le sol de granit qui semblait devoir communiquer son immuabilité à tout ce qu'il produit, et le génie moderne a vaincu

la ténacité proverbiale « des durs enfants de l'Armor. » Dans ce naufrage du passé, nous tâchons au moins de sauver la poésie, trop heureux si notre livre pouvait devenir jamais ce qu'il voudrait être, c'est-à-dire les *Mille et une nuits de la Bretagne.*

PREMIER FOYER.

# PAYS DE TRÉGUIER

## LA FERME DES NIDS (1)

Regardez l'enfant qu'une folle ronde emporte : ivre de plaisir, il tourne, il chante, il bondit!... et, tout à coup, au milieu même de son transport, vous le voyez s'arrêter; il abandonne les mains de ses compagnons de jeux, il s'éloigne; il va, au coin le plus reculé, se reposer un instant de sa joie, et chercher un peu de silence et d'obscurité.

Ce besoin de l'enfant, qui ne l'a éprouvé dans le mouvement du monde? Qui n'a voulu parfois, comme lui, dégager sa main de la ronde humaine

(1) Ker-neïs, de KER, *ville*, et NEÏS, *nids*. Plusieurs familles bretonnes portent encore ce nom.

et s'en écarter, non par tristesse, mais par lassitude ; pour se reconnaître et donner à son âme le temps de reprendre haleine ?

C'est surtout dans la jeunesse que s'éveillent ces désirs subits de solitude. Au milieu du tourbillon bruyant de l'action, nous entendons s'élever parfois en nous-mêmes des voix secrètes ; et saisis d'une subite langueur, nous laissons tomber la plume, le pinceau ou l'épée, pour aller écouter ces voix à l'écart. Heureux âge où l'on enlève sa fantaisie du milieu de la réalité comme une maîtresse dont le monde nous séparait, et où l'on va vivre quelques jours avec elle, au penchant des prairies et sous le ciel étoilé ! Heureux surtout, si l'on pouvait s'oublier plus longtemps dans ces retraites enchantées, et si l'on n'en était pas bientôt arraché par cette lugubre visiteuse qui marche toujours armée de chaînes et de carcans : LA NÉCESSITÉ !

Je garde encore au nombre de mes plus doux souvenirs un de ces exils volontaires à Kerneïs (*la Ferme des Nids*), dans le pays de Tréguier. Je n'y avais été conduit ni par ennui, ni par suite d'espérances déçues ; j'y venais l'esprit libre, le cœur con-

tent, et sans autre but que de donner de l'espace à *la folle du logis.*

Cependant, comme une pareille intention, loyalement avouée, n'eût été crue de personne, je m'abstins d'en parler, et je me décidai à un mensonge pour ne pas être accusé de mentir. Prétextant donc une subite passion de chasse, je partis muni de tout l'attirail meurtrier qui devait expliquer et justifier mon séjour à *la Ferme des Nids.*

Celle-ci était située dans l'arrondissement de Guingamp, à peu de distance de Bourbriac. Elle avait sans doute été habitée autrefois par un de ces gentilshommes-laboureurs qui conduisaient la charrue l'épée au côté, et siégeaient, en sabots, aux états de la province; mais le temps et l'abandon avaient ruiné le vieux manoir, de sorte que ses débris s'étaient insensiblement transformés en bâtiments d'exploitation. Il ne restait de l'édifice primitif qu'un seul pavillon, dont le toit fléchissant et les murs étançonnés accusaient l'état critique; il se composait de deux chambres tapissées de toiles d'araignée et meublées d'un lit, d'une table et d'un escabeau. C'était là que le nouveau propriétaire

venait passer quelques jours chaque année pour recevoir ses fermages, chasser son gibier et surveiller ses plantations.

e l'avais plusieurs fois accompagné dans ces *campagnes* (comme il appelait ses séjours à Kerneïs), de sorte que je connaissais le pays et la famille du fermier. Cette famille se composait du chef de la maison, Antonn Gorou, travailleur infatigable quoique déjà sur l'âge; de sa femme Glauda, plus vieille que lui de quelques années; de leur fille Margaridd et d'un garçon appelé Clemênçz. Ce dernier habitait ordinairement Guingamp, où il étudiait pour la prêtrise; mais, lors de mon arrivée, il se trouvait, par hasard, à Kerneïs. Il y avait, en outre, à la ferme, un jeune Kernewodd idiot chargé de garder les moutons sur les landes. Antonn Gorou, qui l'avait recueilli un soir d'hiver, sur la route, presque nu et à demi mort de faim, n'avait pu en obtenir aucun renseignement sur ses parents, et lui-même ne se connaissait d'autre nom que le sobriquet méprisant de Lawik (1).

(1) *Petite vermine*. C'est le surnom donné à la plupart des petits mendiants.

Tous les habitants de la ferme me firent bon accueil, et je fus bientôt établi dans le pavillon en ruines, que l'on appelait la chambre du maître. La vieille Glauda se chargea de mon ménage, tandis que Margaridd, qui avait la surveillance de la laiterie et du poulailler, devait me nourrir.

Après m'être ainsi assuré, selon la formule antique, *le feu et l'eau*, je songeai à prendre possession de ma solitude.

Placé sur le penchant de la vallée, Kerneïs était environné d'un labyrinthe de bosquets, de taillis et de haies vives, auquel il devait sans doute son nom de *Ferme des Nids*. C'était comme un enchaînement de clairières qui morcelait la vallée en mille retraites encadrées de feuillages, ayant chacune son coin de ciel, que teignait une nuée ou qu'éclairait une étoile. Cette disposition créait pour ainsi dire autant de petites solitudes dans la grande solitude. A dix pas de la ferme, on ne voyait déjà plus rien que les arbres, et l'on n'entendait que les oiseaux gazouillant sous les feuilles. C'était seulement lorsque l'on se dirigeait vers la montagne que l'horizon commençait à se découvrir et la vue à s'étendre. Mais quoi-

que moins restreinte, la perspective restait alors aussi sauvage. Au-dessous des landes tachetées de genêts fleuris, se déroulaient d'agrestes campagnes entrecoupées de bois et de pâtures. De loin en loin seulement, quelques légères fumées qui s'élevaient du milieu des arbres, quelques mugissements de vaches égarées dans les herbages, quelques champs de blés d'un vert plus régulier et plus ondoyant, avertissaient l'œil de la présence des hommes.

Ce fut dans ce riant désert que je donnai la volée à mes fantaisies. Je quittais la ferme dès le matin avec un livre que j'étais quelquefois plusieurs jours sans ouvrir, et je me lançais, au hasard, dans les sentiers ombreux. J'eus bientôt pris ainsi connaissance de tout mon domaine, et je m'occupai alors de faire un choix.

L'attrait de la nouveauté épuisé, il se trouva que toutes ces retraites me devenaient indifférentes, sauf une seule, qui n'était pourtant ni la mieux exposée, ni la plus fleurie. D'où venait cette préférence? Je ne pensai point à me le demander alors, et, maintenant, je me le demanderais en vain. Qui peut lire dans le mystère des affections humaines? Quel

souffle les allume, quel souffle les éteint ? Le cœur de l'homme ressemble aux lacs pleins de courants sans qu'on y voie de pentes, et toujours agités sans qu'on y entende le vent !

Le lieu que j'avais choisi pour retraite habituelle à *la Ferme des Nids* était un de ces étroits vallons appelés *kans* (1) dans le pays, espèces de ravins verdoyants que leur forme et leur nom feraient prendre pour les lits de quelques ruisseaux taris. Une fontaine, qui sourdait au niveau des herbes, l'arrosait dans toute sa longueur. Il était fermé d'une haie de prunellier entremêlé de clématites sauvages et de troënes; près de la source, une touffe d'aubépines formait un toit parfumé. C'était là que j'allais m'asseoir et que je m'oubliais des heures entières dans mes rêveries. Je n'étais point encore alors *ouvrier en livres*, je n'avais pas attelé mon imagination à la meule du journalisme; elle m'appartenait tout entière; j'en disposais comme de ces fleurs des champs que l'on tresse et que l'on effeuille pour le plaisir d'un

(1) *Kan* veut dire canal : c'est ce que les Écossais appellent *glen*.

instant. Je pouvais inventer mille romans dont j'étais à la fois le héros, le poëte et le public. Mon ravin servait de théâtre !... c'était là que je faisais agir et parler mes personnages. Je marquais leur place sous les buissons fleuris, je les voyais marcher sur l'herbe fine, j'entendais leurs voix entrecoupées par les chants de la fauvette et du bouvreuil ! Que d'églogues charmantes ainsi commencées ! que de vagues poëmes interrompus et repris ! que de robes blanches, que de doux regards, que de blondes chevelures entrevues parmi ces herbes et ces feuillages ! L'Arioste parle d'un monde où les fous peuvent aller chercher leurs raisons égarées; moi, j'avais trouvé là le monde où s'étaient envolés tous mes fantômes de jeunesse. Aussi, comme je prolongeais ces visions enchantées ! Parti le matin de la ferme, je n'y rentrais souvent qu'à la nuit, épuisé de fatigue, mais encore tout occupé de mes chimères et le cœur gonflé d'un attendrissement joyeux.

Là, je retrouvais d'autres sensations moins enivrantes qui me reposaient. Ma soirée se passait à la ferme, où j'écoutais les entretiens de la famille et les contes du foyer. Comme tous les jeunes gens arra-

chés à la charrue pour devenir prêtres, Cleménçz avait subi une transformation dont nous avons ailleurs expliqué les causes (1). A ces rudes manières de paysan avaient succédé des habitudes plus douces. Aidé par l'étude, son esprit était devenu souple et compréhensif, en même temps que le repos exaltait la tendresse de ses instincts. Ce développement moral et intellectuel avait encore agrandi l'intervalle qui le séparait de ses vieux parents, et eût rendu son isolement complet s'il n'eût trouvé sa sœur pour le comprendre.

La culture manquait pourtant à Margaridd ; mais elle était femme, elle était jeune, et n'avait que son frère à qui elle pût parler. Que celui-ci se fût trouvé semblable aux autres jeunes gens du pays, et Margaridd fût restée semblable aux autres jeunes filles ; mais il avait d'autres habitudes, et, avec la souplesse de son sexe et de son âge, elle voulut les avoir pour vivre comme lui et avec lui !

Le premier effet de ce désir fut d'engager la jeune fille à apprendre à lire. Cleménçz lui donna des

(1) Voir *les Derniers Bretons*, chap. III, *Pays de Tréguier*.

leçons jusqu'au moment où il partit pour Guingamp : alors, elle continua avec un de ces maîtres ambulants qui vont de ferme en ferme apprendre la croix de Dieu et le catéchisme aux enfants, moyennant cinq sous par mois, une poignée de lin chaque année, et des sabots neuf à Noël. Mais, que ce fût la faute du professeur ou de l'écolière, les progrès de Margaridd avec le vieux Guiller avaient été peu sensibles, et le Kloarek l'avait trouvée, à son retour, presque au même point qu'à son départ ; aussi avait-il repris son enseignement, qui avait lieu le matin dans le courtil et le soir près de l'âtre.

J'assistais ordinairement à cette dernière leçon, toujours suivie de causeries, de chants et de récits. Margaridd me répétait les *sônes* du pays de Tréguier, et Cleménçz racontait des traditions, interrompues de loin en loin par une courte réflexion d'Antonn Gorou ou par un cri admiratif de l'idiot. Parfois le cercle s'agrandissait du maître d'école Guiller, vieillard railleur qui avait blanchi dans la sujétion et la misère, en gardant sa gaieté, ou de quelque *chercheur de pain* (1) attardé qui gagnait Bohoa. Alors

(1) Nom donné en Bretagne aux mendiants : *Klaskervara*.

les récits devenaient plus nombreux et plus variés. Guiller, enhardi par le *vin de feu* emprunté à ma gourde de voyage, racontait librement les aventures de *Moustache* (1), et le mendiant passait en revue les traditions de toutes les paroisses comprises dans sa tournée. C'était tantôt l'histoire d'Azénor, renfermé dans la tour de Château-Laudren; tantôt celle de la *Pierre bornale* que l'on voit encore à Coëtmieux; mais surtout les souvenirs de la *Lew-Dréz* ou *Lieue de grève*, théâtre favori des merveilleuses aventures. Là avait existé autrefois une cité opulente, maintenant ensevelie sous les dunes. Tous les ans, à la Toussaint, s'ouvrait, dès le premier coup de minuit une porte qui conduisait à une salle éclairée où se trouvaient les trésors de la ville morte; mais au dernier tintement de l'horloge, les lumières s'éteignaient, la porte se refermait avec un grand bruit et tout restait clos et obscur jusqu'à l'année suivante. Des hommes trop hardis à connaître ce que Dieu veut leur cacher avaient plusieurs fois tenté de pé-

(1) Voir *les Derniers Bretons*, chap. III. *Pays de Tréguier.*

nétrer jusqu'à la salle lumineuse, et aucun n'en était revenu.

A ces traditions fantastiques s'en mêlaient d'autres empruntées aux légendes, mais remaniées par le génie populaire. De ce nombre s'en trouva une appartenant à la Cornouaille, et dont le souvenir m'est resté d'autant plus vif qu'elle donna lieu à une des scènes les plus étranges dont j'aie été jamais témoin. Je veux parler de la tradition de Comorre que l'on verra plus loin.

Elle nous fut racontée par un mendiant qui arrivait de Gourin, après avoir parcouru toute la montagne. Lawik était accroupi sur la pierre du foyer, où il se balançait en chantonnant tout bas, selon l'habitude des idiots. Il n'avait point d'abord écouté le conteur, mais insensiblement son attention parut s'éveiller. Il se tut, cessa de se balancer et leva la tête. Ses traits exprimèrent une sorte d'étonnement, puis une intelligence subite. Il se redressa en battant des mains avec un cri de joie et répétant les noms des principaux personnages de la tradition : il avait évidemment retrouvé un récit familier à son oreille. Le mendiant s'était interrompu, et tous les

auditeurs regardaient Lawik avec surprise ; je voulus lui adresser quelques questions, mais il ne m'entendait pas ; tous les souvenirs d'enfance, évoqués par le conteur, venaient de s'éveiller à la fois dans cette âme obscure, et d'y répandre mille rapides lueurs. Il s'était levé tout droit, les yeux brillants, les narines gonflées, les cheveux flottants, et il continuait le récit du mendiant en phrases haletantes. Il parlait de Triphyna, de Saint-Veltas, du roi de Vannes, du chien géant, du faucon au collier d'or, puis, s'interrompant tout à coup, il mêlait au récit les images de son passé. Il courait autour du foyer en répétant la chanson de *la vieille* (1) et en se roulant dans la poussière comme les petits mendiants qui parcourent nos routes ; il comptait tout haut le nombre de liards reçus, il les présentait à un maître invisible dont il fuyait les coups avec des cris plaintifs ; il murmurait le nom d'une femme qu'il appelait *vieille tante ;* puis, tout à coup, ce nom semblait lui rappeler quelque douleur oubliée, et il s'accroupissait sur l'âtre en sanglotant.

(1) *An ini goz è va douç.*, etc.; c'est la vieille qui est ma douce, etc.

Tout cela apparaissait pourtant d'une manière moins nette et moins suivie que nous venons de le dire; c'était un chaos de gestes, de paroles, d'exclamations au milieu desquels jaillissaient seulement, de loin en loin, quelques révélations plus claires. On devinait le sens général de ce récit bizarre, mais sans en saisir les détails; on eût cru entendre une improvisation dans une langue étrangère dont on comprenait seulement certains mots et certaines inflexions qui nous servaient à supposer le reste.

Cette espèce de crise lucide fut d'ailleurs de courte durée. Au bout de quelques minutes, la clarté subite qui avait illuminé la mémoire de Lawik s'éteignit; sa voix devint confuse, ses mains retombèrent, l'expression de ses traits s'effaça et, s'accroupissant sur l'âtre avec un murmure plaintif, il reprit son balancement et sa sourde chanson.

Cette scène étrange se renouvela plusieurs fois pendant mon séjour à *la Ferme des Nids*. Éclairé par le hasard sur les moyens de faire revivre les souvenirs de l'idiot, je m'en servis pour savoir de lui ce qu'Antonn Gorou n'avait pu apprendre jusqu'alors. J'aurais beaucoup à dire sur ces interrogations bi-

zarres, si je ne craignais de trop prolonger ces esquisses. J'arrive donc tout de suite à la fin de mon séjour au manoir.

Depuis le retour de Cleménçz à la ferme, le vieux maître d'école avait cessé ses leçons à Margaridd; mais il les continuait à Lawik, qu'il préparait à la première communion, en lui apprenant ses prières. Un matin, comme j'ouvrais ma fenêtre, je l'aperçus dans la cour avec son élève. Il était assis sous la haie d'aubépines, tandis que Lawik, accroupi à ses pieds, l'écoutait en jouant avec de petits cailloux polis dans le ruisseau. Sur leurs têtes gazouillait le rouge-gorge, et à leurs pieds gloussaient les poules avec leurs couvées. De l'autre côté de la haie, mais dans le courtil, Cleménçz donnait également une leçon à Margaridd, agenouillée devant lui. Les sureaux en fleurs formaient autour d'eux une sorte de berceau sous lequel bourdonnait trois ruches décorées de laine rouge par la jeune fille pour célébrer l'heureuse arrivée du Kloarek. Ces deux groupes, séparés par une barrière fleurie, formaient un contraste digne du pinceau d'un grand peintre. Les voix qui s'élevaient des deux côtés parvenaient distinctement jus-

qu'à moi; Margaridd lisait un *sône* nouvellement imprimé, et l'idiot répétait une prière. Il y avait alternativement des pauses de chaque côté du buisson, de sorte que les voix semblaient se succéder et se répondre. Ainsi, quand la voix traînante et inarticulée de l'idiot avait dit :

« Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne nous arrive... »

La voix vive et timbrée de la sœur de Cleménçz continuait :

« Ne répétez à personne, petits oiseaux, que j'ai pris Herriedd pour ma douce belle; ne dites pas qu'Herriedd est tout mon amour... »

Puis Lawik reprenait :

« Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel; donnez-nous notre pain quotidien... »

Et Margaridd ajoutait :

« Les cheveux d'Herriedd ont la couleur des feuilles mortes, ses yeux sont aussi bleus que l'air, et son haleine a le parfum du miel... »

Enfin l'enfant murmurait à demi assoupi :

« Pardonnez-nous nos offenses... ne nous laissez pas succomber à la tentation... »

A quoi la jeune fille répondait d'un accent entrecoupé :

« Pour les cheveux d'Herriedd, je donnerais toutes les forêts de la terre ; pour ses yeux, je donnerais les étoiles ; pour un de ses baisers, je donnerais le paradis. »

Et arrivées là, les deux voix reprenaient ensemble, mêlant, sans le savoir, dans ce chœur étrange, la prière de l'humble chrétien à l'hymne de l'amant avide.

Les leçons finirent pourtant ; le vieux maître d'école se leva pour entrer avec Lawik dans la ferme ; mais Margaridd resta sous la tonnelle de sureaux avec son frère. A l'enseignement avait succédé la causerie. Je crus comprendre qu'il s'agissait du prochain départ de Cleménçz. Le maître, dont la maladie l'avait engagé à quitter Guingamp, était rétabli et allait rouvrir sa classe ; le jeune Kloarek ne pouvait prolonger son séjour à Kerneïs sans nuire à ses études et sans retarder, par suite, son ordination. La jeune fille le comprenait et ne pouvait pour tant se résigner à ce départ.

— Quand vous serez retourné à Guingamp,

disait-elle, que vais-je faire, moi, à la ferme?

— Vous finirez d'apprendre à lire, Margaridd, répondait doucement le Kloarek.

Elle secoua la tête.

— Je n'ai envie de savoir que quand vous êtes là, dit-elle. A quoi bon lire quand il n'y a personne pour prendre sa part de votre plaisir; vous ne savez pas comme c'est triste d'être seul.

— Comment ne le saurais-je pas, Margaridd, moi qui suis toujours loin de vous?

— C'est vrai! reprit la jeune fille, qui parut oublier tout à coup son isolement pour penser à celui de son frère; vous n'avez là-bas aucun parent; pauvre malheureux!

— Je m'habitue à être prêtre, répondit Cleménçz; les prêtres ne peuvent pas vivre comme les autres, Margaridd. L'église est leur ménage et la paroisse leur famille; il n'y a à mettre chez eux ni une armoire de mariée, ni un berceau d'enfant; il n'y a place qu'au Christ étendu sur sa croix. C'est devant lui qu'on se couche, qu'on se lève, qu'on prend son repas! le prêtre n'a pas d'autre ami ni d'autre compagnon.

Bien que cela fût dit sans aucune nuance d'a-

mertume, il y avait, sans doute, dans l'accent du jeune homme, quelque chose qui trahissait une oppression secrète, car Margaridd le regarda en s'écriant :

—Jésus! Cleménçz, vous ne pourrez pas vivre ainsi.

— Pourquoi cela, ma sœur ? demanda-t-il.

— Parce que vous m'avez dit souvent que vous n'étiez jamais plus heureux qu'ici, avec nous tous, reprit Margaridd ; parce que vous aimez trop les chrétiens pour ne pas souffrir de vivre seul. Vivre seul ! vierge Marie ! Et quand vous serez triste ! et quand vous serez malade ! C'est impossible, Cleménçz !

— Il le faut pourtant, Margaridd.

— Non, mon frère, non ; je puis aller avec vous, moi ; un recteur a toujours besoin d'une servante, vous me prendrez sans gages ; comme ça, je ne vous serai point une charge, et vous n'aurez pas seulement le Christ devant vos yeux ; vous trouverez près de vous quelqu'un pour répondre *Amen* au *Benedicite*.

Le jeune paysan regarda sa sœur avec un attendrissement souriant.

— Pauvre innocente ! dit-il, ce serait une grande

consolation, mais vous vous devez à d'autres qu'à moi! d'abord aux vieilles gens qui sont ici ; le père et la mère sont plus proches parents que le frère, Margaridd.

— Ah! vous avez raison! dit la jeune fille en baissant la tête.

— Puis, continua Cleménçz, il y a encore un plus proche parent que la mère et que le père.

— Un plus proche parent, répéta Margaridd, qui avait compris, car elle gardait la tête basse ; lequel donc, mon frère?

— Celui qui viendra à Kerneïs par les petits sentiers, qui attendra derrière le pignon que la *Pennérèz* sorte, et qui apprendra pour elle le nouveau *sône* que vous lisiez tout à l'heure.

Et Cleménçz se mit à murmurer le premier couplet en y changeant le nom :

« Ne répétez à personne, petits oiseaux, que j'ai pris Margaridd pour ma douce belle; ne dites pas que Margaridd est tout mon amour. »

La jeune fille se mit à rire.

— Ceux qui viennent à la ferme ne savent point chanter, mon frère, dit-elle.

— En êtes-vous sûre, ma sœur?

— Sûre, Cleménçz, bien sûre! et qui donc chanterait votre *sône* : le vieux Guiller, peut-être?

— Non, Margaridd, mais le jeune meunier qui est venu dimanche pour la première fois.

— Il n'a parlé qu'à vous, Cleménçz.

— Mais il ne m'a parlé que de vous, Margaridd; et vous le savez bien, car vous passiez toujours derrière nous pour écouter.

— Ne dites pas cela, mon frère, s'écria la jeune fille qui rougit : pour Dieu, ne dites pas cela.

— C'est pourtant la vérité, reprit le Kloarek; et la preuve, c'est que vous m'avez demandé...

— Paix, mon frère, interrompit Margaridd; paix au nom de Dieu! Songez que le monsieur peut vous entendre.

— Il a entendu, interrompis-je en me penchant. La jeune paysanne leva la tête, m'aperçut à la fenêtre, et, poussant un cri de surprise, elle s'enfuit toute honteuse derrière les aubépines.

Cleménçz partit le lendemain, et je quittai moi-même la *Ferme des Nids* quelques jours après; mais le jeune Kloarek avait deviné juste pour sa

sœur ; car, lorsque l'année suivante je traversai Kerneïs une dernière fois, elle venait de quitter la ferme pour suivre son mari au moulin de la vallée.

RÉCIT DU CHERCHEUR DE PAIN.

## COMORRE (1).

Bien longtemps avant la révolution, on dit que Vannes était une ville encore plus belle et plus grande, et qu'à la place de monsieur le préfet, il y avait un roi qui était maître de tout ! Ceux qui m'ont raconté les choses que je vais vous redire ne m'ont pas appris son nom ; mais il paraît que c'était un homme craignant Dieu et dont on n'avait jamais mal parlé dans le pays.

Il était veuf depuis longtemps et vivait heureux

(1) Nous devons faire observer ici que la tradition populaire s'écarte, en beaucoup de points, de la version écrite donnée par Albert de Morlaix. Le récit des *Discrevellers* est comme d'habitude beaucoup plus détaillé, plus merveilleux, plus dramatique surtout que celui du légendaire. Nous renverrons, du reste, ceux qui voudront en faire la comparaison, à la version d'Albert de Morlaix.

avec sa fille, qui passait pour la plus belle créature du monde entier. On l'appelait Triphyna. Ceux qui l'ont connue ont assuré qu'elle était arrivée jusqu'à l'âge où l'on met les gens dans leurs biens (1) sans avoir commis un seul péché mortel ! Aussi le roi son père eût-il mieux aimé perdre ses chevaux, ses châteaux et toutes ses fermes, que de voir Triphyna mécontente de vivre.

Cependant, il arriva qu'un jour des ambassadeurs de Cornouaille se firent annoncer. Ils venaient de la part de Comorre, prince puissant de ce temps-là, qui régnait sur le pays du blé noir comme le père de Triphyna régnait sur le pays du blé blanc (2). Après avoir offert en présent à ce dernier du miel, du fil et une douzaine de petits pourceaux, ils lui déclarèrent que leur maître était venu à la dernière foire de Vannes, déguisé en soldat, qu'il avait vu la jeune princesse, et qu'il en était tombé si terrible-

(1) Majorité. Les Bretons désignent une personne majeure par cette expression : *den a dra* ou *lekësal en e dra*, c'est-à-dire *l'homme de sa chose* ou *mis en possession de sa chose.*

(2) Le nom breton de Vannes, *Gwen-ed*, signifie mot à mot *blé blanc.*

ment amoureux (1), qu'il la voulait en mariage, quoi qu'il pût lui en coûter !

Cette demande jeta le roi et Triphyna dans un grand chagrin ; car le comte Comorre était un géant qui passait pour le plus méchant homme que Dieu eût créé depuis Caïn. Tout jeune, il s'était habitué à trouver son plaisir dans le mal, et, telle était sa malice que, lorsqu'il sortait du château, sa mère elle-même courait tirer la corde du beffroi pour avertir les gens du pays de se garder. Plus tard, quand il fut devenu le seul maître, sa cruauté n'avait fait que grandir. On racontait qu'un matin, en partant, il avait essayé son fusil sur un enfant qui allait conduire un poulain à la friche et qu'il l'avait tué ! D'autres fois, lorsqu'il revenait de la chasse sans avoir rien pris, il découplait ses chiens contre les pauvres gens attardés dans la campagne, et les faisait déchirer comme si c'eût été des bêtes fauves. Mais le plus horrible, c'est qu'il avait eu successivement quatre femmes qui étaient mortes tout d'un coup et sans avoir reçu les derniers sacrements ; si

(1) *Caret terrupl*, expression usuelle pour aimer éperdument.

bien qu'on le soupçonnait de les avoir tuées avec le couteau, le feu, l'eau ou le poison!

Le roi de Vannes répondit donc aux ambassadeurs que sa fille était trop jeune et de trop faible santé pour changer de condition; mais les Kernewods répliquèrent brusquement, comme c'est leur coutume, que le comte Comorre ne croirait point à ces excuses, et qu'ils avaient ordre, s'ils ne ramenaient point la jeune princesse, de déclarer la guerre au roi de Vannes. Celui-ci répondit qu'ils étaient les maîtres. Alors, le plus vieux des envoyés alluma une poignée de paille qu'il jeta au vent, en disant que la colère de Comorre passerait ainsi sur le pays du blé blanc; après quoi il partit avec les autres (1).

Le père de Triphyna, qui était un homme de courage, ne s'épouvanta pas pour une pareille me-

(1) Cette forme de déclaration de guerre, conservée par la tradition, est curieuse; nous ne l'avons vue nulle part ailleurs. Les féciaux romains lançaient sur le territoire ennemi un javelot passé au feu; au moyen âge, on jetait le gantelet de fer, on se mordait le doigt; les sauvages de l'Amérique du Nord envoient, comme les Scythes, des faisceaux de flèches; le nombre de celles-ci indique celui des combattants; mais la paille enflammée jetée sur le territoire ennemi est une symbolisation particulière que nous n'avons vue mentionnée qu'ici.

nace, et il réunit tous les soldats qu'il put trouver, afin de défendre sa terre. Mais peu de jours après, il sut que le comte de Cornouaille conduisait contre Vannes une puissante armée. Il l'aperçut bientôt en effet qui s'avançait avec des trompettes et des canons. Il se mit alors à la tête de ses gens, et la bataille ne pouvait tarder quand saint Veltas (1) alla trouver Triphyna qui priait dans son oratoire.

Le saint portait le manteau qui lui avait servi de navire pour traverser la mer, et le bourdon qu'il y avait attaché en guise de mât afin de *cueillir* le vent (2). Une auréole de feu voltigeait autour de son front. Il annonça à la jeune princesse que ceux de Vannes et de Cornouaille étaient au moment de s'entretuer, et lui demanda si elle ne voulait point empêcher la mort de tant de chrétiens en consentant à devenir la femme du comte Comorre.

— Hélas ! c'est donc la mort de ma joie et de mon repos que Dieu demande ? s'écria la jeune fille en pleurant. Pourquoi ne suis-je pas une mendiante !

(1) Nom breton de saint Gildas.

(2) Cette expression de *cueillir le vent* n'appartient pas au narrateur breton, mais à Albert de Morlaix.

Je me marierais du moins au mendiant que j'aurais choisi (1)! Ah! si c'est la volonté du maître de la terre que j'épouse ce géant qui me fait peur, dites pour moi, saint homme, l'office des trépassés ; car le comte me tuera comme il a fait de ses autres femmes.

Mais saint Veltas lui dit :

— Ne craignez rien. Triphyna. Voici une bague d'argent aussi blanche que le lait, et qui vous servira d'avertissement; car, si Comorre projetait quelque chose à votre détriment, elle deviendrait aussi noire que l'aile du corbeau. Ayez donc courage, et sauvez les Bretons de la mort.

La jeune princesse, rassurée par le présent de cet anneau, consentit à ce que demandait Veltas.

Le saint retourna sans retard vers les deux ar-

(1) Le narrateur breton ajoutait ici un détail que nous n'avons pas osé traduire. Il disait : « Je me marierais du moins au mendiant que j'aurais choisi, et nous pourrions, comme on dit dans le pays,

*Frita laouën pawrentez,*
*Var a billig a garantez.*

Mot à mot :

*Frire les poux de la pauvreté*
*Sur la poèle de l'amour.* »

mées pour annoncer à leurs chefs cette bonne nouvelle. Le roi de Vannes ne se souciait guère de consentir au mariage, malgré la résolution de sa fille; mais Comorre lui fit tant de promesses, qu'il l'accepta enfin pour gendre.

Les noces furent célébrées avec des réjouissances telles qu'on n'en a jamais vu depuis dans les deux évêchés. Le premier jour, on nourrit six mille invités, et, le lendemain, on reçut autant de pauvres, que les nouveaux mariés servirent à table, la serviette sur le bras, malgré leur haut rang (1)! Ensuite il y eut des danses pour lesquelles on avait appelé tous les sonneurs de la basse Bretagne, et des luttes où ceux de Brévelay mirent à terre les Kernewods.

Enfin, quand les marmites furent vides et les barriques sur la lie, chacun s'en retourna dans ses terres, et Comorre emmena avec lui la jeune mariée, comme un épervier qui emporte un pauvre bruant!

Pendant les premiers mois cependant, son amour

(1) Cet usage existe encore en Bretagne. Le narrateur donne ici, comme d'habitude, aux personnages du conte, les mœurs de sa propre classe.

pour Triphyna le rendit plus doux qu'on ne devait l'attendre de sa nature. Les prisons du château restèrent vides et les fourches de justice sans pâture pour les oiseaux. Les gens du comte se disaient tout bas :

— Qu'a donc le seigneur, qu'il n'aime plus les larmes ni le sang! Mais ceux qui le connaissaient mieux attendaient sans rien dire. Triphyna elle-même, malgré la bonté du comte pour elle, ne pouvait se rassurer ni prendre aucune joie. Tous les jours elle descendait à la chapelle du château, et là, elle priait sur les tombes des quatre femmes dont Comorre s'était fait veuf, en demandant à Dieu de la préserver de rude mort (1).

Il y eut vers ce temps-là une grande assemblée de princes bretons à Rennes, et Comorre fut obligé de s'y rendre. Il donna à Triphyna toutes les clefs du château, même celles de la cave; il lui dit de se distraire à sa fantaisie, et partit avec une grande suite.

Il ne revint qu'au bout de cinq mois, et arriva grandement pressé de revoir Triphyna dont il avait

(1) *Maro rust*, mort violente, en breton.

eu souci pendant toute son absence. Aussi ne prit-il point le temps de la faire prévenir de son retour, et se présenta-t-il dans sa chambre au moment où elle taillait un petit bonnet de nouveau-né garni de dentelles d'argent.

En voyant le bonnet, Comorre pâlit et demanda quel devait être son usage. La comtesse qui croyait lui mettre une grande joie au cœur, déclara qu'avant deux mois ils auraient un enfant ; mais à cette nouvelle le seigneur de Cornouaille recula, hors de lui, et après avoir regardé Triphyna d'un air terrible, il sortit brusquement sans rien dire.

La princesse eût pu croire que c'était un caprice, comme le comte en avait quelquefois, si elle ne se fût aperçue, en baissant les yeux, que sa bague d'argent était devenue noire ! Elle poussa un cri d'épouvante, car elle se rappelait les paroles de saint Veltas et elle comprit qu'un grand danger la menaçait.

Mais elle ne pouvait deviner pourquoi, ni trouver le moyen d'y échapper. La pauvre femme demeura tout le reste du jour et une partie de la nuit à chercher d'où venait la colère du comte ; enfin, comme

son angoisse augmentait, elle descendit à la chapelle pour prier.

Mais voilà qu'après avoir fini son chapelet, et lorsqu'elle se levait pour partir, minuit sonna à l'horloge! Au même instant, elle vit les quatre tombes des quatre femmes de Comorre s'ouvrir lentement, et celles-ci en sortir couvertes de leurs draps mortuaires!

Triphyna, à demi morte, voulut fuir, mais les fantômes s'écrièrent:

— Prends garde, pauvre perdue, Comorre t'attend pour te tuer!

— Moi! dit la comtesse, et que lui ai-je fait pour qu'il veuille ma mort?

— Tu l'as averti que dans deux mois tu serais nourrice, et il sait, grâce à l'esprit du mal, que son premier enfant le tuera. Voilà pourquoi il nous a ôté la vie, quand il a appris de nous ce qu'il vient d'apprendre de toi!

— Seigneur! se peut-il que je sois tombée dans des mains si cruelles? s'écria Triphyna en pleurant; s'il en est ainsi, quel espoir me reste-t-il, et que puis-je faire?

— Va retrouver ton père au pays du blé blanc, répondirent les fantômes.

— Comment fuir? reprit la comtesse; le chien géant de Comorre garde la cour.

— Donne-lui ce poison qui m'a tuée, dit la première morte.

— Et par quel moyen descendre au bas de la haute muraille? demanda la jeune femme.

— Sers-toi de cette corde qui m'a étranglée, répondit la seconde morte.

— Mais qui me dirigera dans la nuit? reprit la princesse.

— Cette flamme qui m'a brûlée, répliqua la troisième morte.

— Et comment faire un si long chemin? dit encore Triphyna.

— Prends ce bâton qui a brisé mon front, acheva la dernière morte.

La femme de Comorre prit le bâton, la flamme, la corde, le poison; elle fit taire le chien, elle descendit la haute muraille, elle vit clair dans la nuit, et elle prit la route de Vannes où demeurait son père.

Comorre, qui ne la trouva pas le lendemain en

se réveillant, envoya son page dans toutes les chambres pour la chercher ; mais le page revint dire que Triphyna n'était plus au château.

Alors le comte monta à la tour du milieu (1), et regarda aux quatre vents.

Du côté de la demi-nuit (2), il vit un corbeau qui croassait ; du côté du lever du soleil, une hirondelle qui volait ; du côté du milieu du jour, un goëland qui planait ; et du côté du jour couchant une tourterelle qui fuyait.

Il s'écria aussitôt que Triphyna était dans cette direction, et, ayant fait seller son cheval, il se mit à sa poursuite.

La pauvre femme était encore sur la lisière du bois qui entourait le château du comte ; mais elle fut avertie de l'approche de celui-ci en voyant la bague noircir. Alors elle se jeta dans les landes et arriva à la cabane d'un gardien de moutons où il n'y avait qu'une vieille pie suspendue dans sa cage.

(1) *An tour-creis*, nom donné au donjon à cause de sa position dans l'ensemble des constructions.

(2) *Hanter-noss*, le nord. Mot à mot : *moitié nuit* ou *minuit*, c'est-à-dire *ce qui est opposé à midi.*

La pauvre affligée demeura là tout le jour, se plaignant et priant; enfin, la nuit venue, elle reprit sa route par les sentiers qui côtoyaient les lins et les blés.

Comorre, qui avait suivi le grand chemin, ne put la rencontrer; et après avoir marché deux jours, il s'en revint sur ses pas jusqu'à la lande. Mais là, par malheur, il entra dans la cabane du berger, et entendit la pie qui essayait à imiter les plaintes qu'elle avait entendues, en répétant :

— Pauvre Triphyna! pauvre Triphyna!

Comorre sut ainsi que la comtesse avait passé dans cet endroit; il appela son chien fauve, lui dit de chercher les pistes et se mit à le suivre.

Pendant ce temps, Triphyna, poussée par la peur, avait toujours marché et était arrivée près de Vannes. Mais là, elle sentit qu'elle ne pouvait aller plus loin; elle entra dans un bois, se coucha sur l'herbe, et mit au monde un enfant merveilleusement beau, qui fut appelé plus tard saint Trever.

Comme elle le tenait dans ses bras, pleurant moitié de bonheur, moitié de tristesse, elle aperçut un faucon, qui portait un collier d'or. Il était perché

sur un arbre voisin, et elle reconnut le faucon de son père, le roi du pays où vient le blé blanc. Elle appela bien vite, par son nom, l'oiseau qui descendit sur ses genoux, et elle lui présenta la bague d'avertissement donnée par saint Veltas, en lui disant :

— Faucon, vole vers mon père et porte-lui cet anneau ; quand il le verra, il comprendra que je cours quelque grand danger ; il ordonnera à ses soldats de monter à cheval et tu les conduiras ici pour me sauver.

L'oiseau comprit, saisit la bague et s'envola comme un éclair du côté de Vannes.

Mais, presque au même instant, Comorre paraissait sur la route avec son chien fauve, qui suivait toujours la piste de Triphyna ; et, comme celle-ci n'avait plus la bague pour l'avertir, elle ne sut rien qu'en reconnaissant la voix du tyran qui encourageait le chien. La pauvre innocente sentit le froid parcourir ses os. Elle n'eut que le temps d'envelopper le nouveau-né dans son manteau, pour le cacher au creux d'un arbre, et Comorre parut sur son cheval barbu à l'entrée de la clairière.

En voyant Triphyna, il poussa un cri pareil à ce-

lui des bêtes fauves, s'élança vers la malheureuse qui était tombée à genoux; et, d'un seul coup de son couteau à tuer (1), il lui détacha la tête des épaules.

Croyant s'être ainsi débarrassé de la mère et de l'enfant, il siffla son chien et repartit pour la Cornouaille.

Mais le faucon était arrivé à la cour du roi de Vannes, qui dînait avec saint Veltas; il vola vers la table et laissa tomber l'anneau d'argent dans la coupe de son maître. Celui-ci ne l'eut pas plutôt reconnu, qu'il s'écria:

—Goa (2)! il est arrivé quelque malheur à ma fille, puisque le faucon me rapporte sa bague! Qu'on sangle vite les chevaux, et que Veltas nous accompagne; car j'ai peur que nous n'ayons bientôt besoin de son secours.

Les serviteurs obéirent promptement et le roi partit avec le saint et une troupe nombreuse.

(1) *Coutel-las, couteau à tuer*, dont est venu le mot français *coutelas*.

(2) Exclamation de douleur qui n'a pas d'équivalent en français.

Ils allaient tous au galop de leurs chevaux, suivant le vol du faucon, qui les conduisit à la clairière où ils trouvèrent Triphyna morte et son enfant vivant.

Le roi se jeta à bas de son cheval, en poussant des cris à faire pleurer les chênes; mais saint Veltas lui imposa silence.

— Taisez-vous, dit-il, et priez Dieu avec moi; il peut encore tout réparer.

A ces mots, il se mit à genoux avec tous ceux qui se trouvaient présents, et, après avoir adressé au ciel une prière fervente, il dit au cadavre :

— Lève-toi!

Le cadavre obéit.

— Prends ta tête et ton enfant, ajouta le saint, et suis-nous au château de Comorre.

La morte fit ce qui lui était ordonné.

Alors, la troupe épouvantée remonta à cheval et fit force d'éperons vers la Cornouaille. Mais, quelque rapide que fut sa course, la femme décapitée se trouvait toujours en avant, tenant son fils sur le bras gauche, et sur le bras droit, sa tête pâle.

Ils arrivèrent tous ainsi devant le château du meurtrier.

Comorre, qui les avait vus venir, fit relever le pont. Saint Veltas s'approcha des fossés avec la morte, et s'écria à haute voix :

— Comte de Cornouaille, je te ramène ta femme telle que ta méchanceté l'a faite et ton enfant tel que Dieu te l'a donné. Veux-tu les recevoir sous ton toit ?

Comorre garda le silence. Saint Veltas répéta les mêmes paroles une seconde fois, puis une troisième, et, comme aucune voix ne répondait, il prit le nouveau-né sur le bras de la morte et le posa à terre.

Alors on vit une merveille qui prouvait la toute-puissance de Dieu, car l'enfant marcha seul, librement, jusqu'au bord du fossé, y prit une poignée de sable, et, la lançant contre le château, s'écria :

— La Trinité fait justice !

Au même instant, les tours s'ébranlèrent avec un grand fracas, les murs s'entr'ouvrirent, et le château entier s'affaissa sur lui-même, ensevelissant le comte de Cornouaille et tous ceux qui avaient aidé à ses crimes.

Saint Veltas replaça ensuite la tête de Triphyna sur ses épaules, lui imposa les mains, et la sainte

femme revint à la vie au grand contentement du roi de Vannes et de tous ceux qui étaient présents (1).

(1) Au dire du légendaire Albert de Morlaix, Comorre ne périt point dans cette ruine du château, et se réfugia ailleurs ; mais, sur la plainte de Guerok, les évêques de Bretagne s'assemblèrent « pour retrancher ce membre pourri du corps de l'Église. Cette assemblée se fit en la montagne appelée Menez-Brée, près Louargat, entre Belle-Isle et Guingamp ; car ils n'eussent osé s'assembler en aucune ville, de peur de ce tyran, lequel ayant tué le roy Johava et Jugduval, son fils, hors du pays, faisoit ce qu'il vouloit par tout ce bas pays. » Les évêques fulminèrent du lieu de leur réunion une excommunication contre Comorre, qui, selon l'historien Le Bault, « vida aussitôt ses entrailles comme Arius, » ou, selon d'autres, « vomit son âme avec son sang. »

PREMIER RÉCIT DU KLOAREK.

## LES TROIS RENCONTRES.

Du temps que Jésus-Christ et sa mère venaient souvent visiter la basse Bretagne, alors que l'on trouvait sur les routes autant d'hermitages de saints que l'on voit aujourd'hui de maisons neuves ayant près du seuil une mangeoire et une touffe de l'*herbe qui vient en haut* (1) ; il y avait, dans l'évêché de Léon, deux jeunes seigneurs riches à souhait, et si beaux, que leur mère n'eût rien trouvé à changer dans toute leur personne : ils s'appelaient Tonyk et Mylio.

Mylio, qui était l'aîné, courait vers seize ans, et Tonyk n'en avait encore que quatorze. Tous deux recevaient les leçons de maîtres si habiles qu'ils au-

(1) *Huel-var ;* c'est ainsi qu'on désigne le gui en breton. Les touffes de gui, suspendues au-dessus des portes, indiquent des auberges.

raient pu déjà se faire recevoir prêtres, si ce n'avait été l'âge et la vocation.

Cependant, Tonyk était pieux, toujours prêt à secourir les pauvres et à pardonner les offenses. L'argent ne lui tenait pas plus à la main que le ressentiment au cœur ; tandis que Mylio ne voulait donner à chacun que son dû ; encore marchandait-il, et si on l'avait offensé, il ne manquait pas de se venger selon son pouvoir.

Comme Dieu leur avait enlevé leur père quand ils portaient la robe, la veuve, qui était une femme de grande vertu, les avait élevés elle-même ; mais, lorsqu'ils furent grands, elle jugea qu'il était temps de les envoyer à un oncle qu'ils avaient au loin, et dont ils pouvaient attendre de bons conseils, outre un grand héritage.

Un jour donc, après avoir donné à chacun d'eux un chapeau neuf, des souliers à boucles d'argent, un manteau violet (1), une bourse pleine et un cheval, elle leur dit de partir pour la maison du frère de leur père.

(1) *Limestra*, manteau d'une étoffe particulière, que les Bretons regardent comme fort précieuse.

Les deux jeunes garçons se mirent en route, bien joyeux de voir de nouveaux pays. Leurs chevaux marchaient si vite, qu'au bout de quelques jours ils se trouvèrent dans un autre royaume qui ne produisait ni les mêmes arbres, ni les mêmes blés. Or, un matin qu'ils traversaient un carrefour, ils aperçurent une pauvre femme assise près d'une croix, la figure dans son tablier.

Tonyk arrêta court son cheval pour lui demander ce qu'elle avait, et la mendiante lui dit, en sanglotant, qu'elle venait de perdre son fils, qui était tout son bien, et qu'elle restait abandonnée à la charité des chrétiens.

Le jeune garçon fut tout attendri : mais Mylio, qui s'était arrêté à quelques pas, lui cria d'un air moqueur :

— N'allez-vous pas croire tout ce que vous dit la première pleureuse venue ? Cette femme est là pour prendre à la pipée la bourse des passants !

— Taisez-vous, mon frère, reprit Tonyk, taisez-vous, au nom de Dieu ; vos paroles la font pleurer plus fort. Ne voyez-vous qu'elle a l'âge et la taille de notre mère que Dieu protége !

Puis, se penchant vers la mendiante en lui tendant sa bourse :

— Tenez, pauvre femme, dit-il, je ne puis que vous secourir, mais je prierai Dieu qu'il vous console.

La mendiante prit la bourse, et, après l'avoir baisée, elle dit à Tonyk:

— Puisque mon jeune seigneur a voulu enrichir une pauvre femme, il ne refusera pas d'elle cette noix qui renferme une guêpe dont l'aiguillon est de diamant.

Tonyk prit la noix, en remerciant la mendiante, et poursuivit son chemin avec Mylio.

Tous deux arrivèrent bientôt à la lisière d'une forêt où ils aperçurent un petit enfant presque nu qui fouillait dans le creux des arbres en chantant un air inconnu plus triste que les airs de la messe des morts. Souvent il s'arrêtait pour frapper l'une contre l'autre ses petites mains glacées, en disant dans sa chanson : — *J'ai froid ! j'ai froid !* et on entendait ses dents claquer.

Tonyk se sentit près de pleurer à cette vue, et dit à son frère :

—Jésus! Mylio, voyez-vous comme ce pauvre innocent souffre de la bise.

— Il est donc bien frileux, répondit Mylio; je ne trouve pas, moi, la bise si froide.

— C'est que vous avez une veste de *velours frisé* (1) et, par dessus un habit de drap, et par dessus encore votre manteau violet, tandis que lui n'est vêtu que de l'air du ciel.

— A la bonne heure, fit observer Mylio, mais c'est un petit paysan.

— Hélas! reprit Tonyk, quand je pense que vous auriez pu naître à sa place, mon frère, le cœur me fend, et je ne puis le voir souffrir ainsi.

A ces mots, il arrêta son cheval, appela le petit garçon et lui demanda ce qu'il faisait là.

— Je cherche les *aiguilles ailées* (2) qui se sont endormies dans le creux des arbres, répondit l'enfant.

(1) *Voulous frizett*, nom donné par nos paysans à l'étoffe connue sous le nom de *panne*.

(2) La mouche que l'on nomme vulgairement *demoiselle* en français, s'appelle en breton *nadoz-aër* (pour *nadoz-ëar*), ce qui signifie, mot à mot, *aiguille de l'air*.

— Et que veux-tu faire de ces *aiguilles ailées?* dit Mylio.

— Quand j'en aurai beaucoup, je les vendrai à la ville et j'achèterai un habit qui me donnera chaud comme s'il faisait toujours du soleil.

— En as-tu déjà trouvé? reprit le jeune seigneur.

— Une seule, répliqua l'enfant, en montrant une petite cage de jonc dans laquelle il avait enfermé la mouche bleue.

— Eh bien, je la prends, interrompit Tonyk qui lui jeta son manteau; enveloppe tes membres dans ce drap précieux, cher innocent, et ajoute, tous les soirs, à tes prières, un *Ave* pour Mylio et un autre pour celle qui nous a mis au monde.

Les deux frères continuèrent leur route, et Tonyk eut d'abord beaucoup à souffrir de la bise, faute du manteau qu'il avait donné; mais, quand ils eurent traversé la forêt, le vent commença à souffler plus doucement, le brouillard se leva, et *une veine du soleil* brilla dans les nuées (1).

(1) *Goazenn-Héaul*, expression bretonne pour indiquer un rayon de soleil qui traverse les nuées.

Ils arrivaient alors précisément à une prairie où se trouvait une fontaine au bord de laquelle était assis un vieillard en haillons, portant sur l'épaule le bissac des *chercheurs de pain*. Dès qu'il aperçut les deux cavaliers, il appela d'une voix suppliante. Tonyk s'approcha.

— Que voulez-vous, vieux père? demanda-t-il, en portant la main à son chapeau, par respect pour l'âge du mendiant.

— Hélas! mes chers petits seigneurs, reprit celui-ci, vous voyez comme mes cheveux sont blancs et mes joues ridées! A force de devenir vieux, je me suis affaibli, et mes pieds ne peuvent plus me porter. Aussi faudra-t-il que je meure à cette place, si l'un de vous ne consent à me vendre son cheval.

— Te vendre un de nos chevaux, *chercheur de pain!* s'écria Mylio, d'un air de mépris; et avec quoi nous le payeras-tu?

— Vous voyez ce gland creusé? reprit le mendiant; il renferme une araignée qui sait fabriquer des toiles plus fortes que l'acier. Laissez-moi une de vos montures et je vous donnerai en échange l'araignée et le gland.

L'aîné des jeunes garçons éclata de rire.

— Entendez-vous, Tonyk ? s'écria-t-il, en se tournant vers son frère. Par mon baptême ! il faut qu'il y ait *deux pieds de veau dans les sabots de cet homme* (1) !

Mais le plus jeune reprit doucement :

—Le pauvre ne peut proposer que ce qu'il a.

Puis, mettant pied à terre, et s'avançant vers le vieillard :

— Je vous donne mon cheval, brave homme, dit-il : non à cause du prix que vous y mettez, mais en souvenir du Christ qui a dit que les *chercheurs de pain* étaient ses élus. Emmenez-le comme votre bien et remerciez Dieu qui s'est servi de moi pour vous l'offrir.

Le vieillard murmura mille bénédictions, monta à cheval, aidé par le jeune garçon et disparut dans la prairie.

Mais Mylio ne put pardonner cette dernière aumône à son frère, et ce fut pour lui l'occasion d'éclater.

(1) *Treid lué zo éné voutou*, expression bretonne pour dire : C'est un sot, un impertinent.

— *Grande bouche* (1) ! s'écria-t-il à Tonyk, avec colère, vous devriez avoir honte de l'état où vous vous trouvez par votre folie. Vous avez cru sans doute qu'une fois dépouillé de tout il vous serait permis de prendre moitié de mon argent, de mon cheval et de mon manteau ; mais ne l'espérez point ! Je veux que la leçon vous profite, et qu'en sentant les inconvénients de la prodigalité, vous deveniez plus économe dans l'avenir.

— C'est, en effet, une bonne leçon, mon frère, répliqua doucement Tonyk, et je ne refuse point de la recevoir. Je n'ai jamais pensé prendre ma part de votre argent, de votre cheval ni de votre manteau : suivez donc votre chemin sans vous inquiéter de moi, et que la reine des anges vous conduise.

Mylio ne répondit rien, et partit au trot de son cheval, tandis que son jeune frère continuait à pied en le regardant de loin, sans lui faire de reproches dans son cœur.

Ils arrivèrent ainsi à l'entrée d'un passage étroit bordé de deux montagnes qui se perdaient dans les

(1) *Genowek*, mot à mot, *grande bouche;* injure bretonne qui équivaut à *imbécile.*

nues. On le nommait le *passage maudit*, parce qu'un *Rounfl* (1) habitait les hauteurs et guettait, de là, les voyageurs, comme un chasseur guette le gibier. C'était un géant aveugle et sans pieds, mais qui avait l'oreille si fine, qu'il entendait le ver creuser son trou dans la terre. Ses domestiques étaient deux aigles qu'il avait apprivoisés (car c'était un grand magicien), et il les envoyait pour enlever la proie quand il entendait celle-ci venir. Aussi, les gens du pays traversaient-ils le passage, leurs souliers à la main, comme les filles de la *butte du forgeron* (2) quand elles vont au marché de la *ville du haut de la mer* (3), et n'osaient-ils respirer, de peur d'être entendus par l'ogre. Mylio qui n'était point averti, y entra à cheval, et le géant se réveilla au bruit des fers contre les cailloux.

— Holà ! mes lévriers, s'écria-t-il, où êtes vous?

L'aigle blanc et l'aigle rouge accoururent.

(1) Les Bretons donnent aux ogres le nom de *Rounfl.*

(2) Roscoff, petit port de mer dans le Finistère; en décomposant *Ros-goff*, *butte du forgeron.*

(3) Morlaix, de *mor*, mer, et de *lèz*, haut, parce qu'elle est située au haut d'un bras de mer.

— Allez me chercher pour mon souper ce qui passe ! cria l'ogre.

Ils partirent comme deux balles qui sortent d'un fusil, plongèrent au fond du ravin, saisirent Mylio par son manteau violet et l'emportèrent à la maison de l'ogre.

Tonyk arrivait, dans ce moment, à l'entrée du passage. Il vit son frère enlevé par les deux oiseaux et courut vers lui, en jetant un cri ; mais les aigles et Mylio disparurent dans les nuages qui couvraient la plus haute montagne.

Le jeune garçon demeura un moment à la même place, hors de lui, regardant le ciel et le rocher droit comme une muraille : puis il se laissa tomber à genoux les mains jointes, et s'écria :

— Seigneur tout-puisssant qui avez créé le monde, sauvez mon frère Mylio !

— Ne dérange pas Dieu le père pour si peu de chose, répondirent trois petites voix qui se firent entendre tout à coup près de lui.

Tonyk se retourna étonné.

— Qui a donc parlé, et où êtes-vous ? demanda t-il.

— Dans la poche de ton pourpoint, répliquèrent les trois voix,

Le jeune garçon fouilla dans sa poche et en retira la noix, le gland et la petite cage de jonc où les trois insectes se trouvaient enfermés.

— Est-ce donc vous qui voulez sauver Mylio? dit-il.

— Nous, nous, nous, répondirent-ils avec leurs trois voix différentes.

— Et comment vous y prendrez-vous, mes *pauvres riens?* reprit Tonyk.

— Ouvre nos prisons, et tu le verras.

Le jeune garçon fit ce qu'ils demandaient : alors l'araignée s'approcha d'un arbre contre lequel elle commença une toile brillante et solide comme l'acier ; puis elle monta sur l'*aiguille ailée* qui l'enleva doucement dans l'air, tandis qu'elle continuait sa trame dont les fils étaient séparés de manière à former une échelle qui se déroulait à mesure. Tonyk les suivait en montant cette échelle miraculeuse, jusqu'à ce qu'il eut atteint le haut de la montagne. Alors la guêpe voltigea devant lui, et il arriva avec elle à la maison du géant.

C'était une grotte creusée dans la pierre et aussi haute qu'une église. L'ogre sans yeux et sans jambes était assis au milieu. Il balançait son corps comme un peuplier en répétant sur un air nouveau :

J'aime la chair du Léonard,
Nourri de méteil et de lard ;
Ceux du Tréguier ont un bon goût
De crèpe frite et de lait doux ;
Mais pour Vannes et Quimper, bonsoir !
Ces gens mangent trop de blé noir (1).

Et tout en répétant cette chanson, il arrangeait des tranches de porc pour faire rôtir Mylio, qui était à ses pieds, les jambes et les bras attachés sur le dos comme un poulet habillé pour la broche. Les deux aigles se tenaient un peu plus loin, près de la

(1) Me gar meurbet ar Leonardd
Enez zo bevet gland kilk-lardd ;
Ar saour zo, dann Tregueriz,
Euz krampoëz hac euz leaz livriz ;
Mæs kernevodds ha gwenediz
Gand ar gwiniz-du zo gardiz.

Mot à mot :
Moi, j'aime beaucoup le Léonard,
Celui-là se nourrit avec de la viande grasse
Le Tregorrois a le goût
Des crêpes et du lait frais tiré ;
Mais Cornouaillais et Vannetais,
Avec leur blé noir, sont âpres.

cheminée, et l'un remontait le tournebroche tandis que l'autre arrangeait le feu.

Le bruit que faisait le géant en chantant, et aussi l'attention qu'il mettait à préparer ses tranches de lard, l'avaient empêché d'entendre l'approche de Tonyk et de ses trois petits serviteurs ; mais l'aigle rouge aperçut le jeune garçon : il s'élança vers lui et allait l'enlever dans ses griffes, quand la guêpe lui perça les yeux de son dard de diamant. L'aigle blanc accourut pour secourir son frère et fut également aveuglé. Alors la guêpe voltigea vers l'ogre, qui s'était dressé en entendant les cris poussés par ses deux domestiques, et elle se mit à la percer de son aiguillon sans paix ni trêve. Le géant poussait des mugissements pareils à ceux du taureau dans le mois d'août. Il avait beau remuer ses bras comme les ailes d'un moulin à vent, il ne pouvait attrapper la mouche, faute d'yeux ; et, faute de pieds, il lui était également impossible de la fuir.

Enfin il se laissa tomber la face contre terre pour échapper à son dard de feu ; mais l'araignée s'approcha aussitôt et tissa sur lui un filet dans lequel il demeura pris et immobile. Il apoela en vain

les deux aigles à son aide ; ceux-ci, que la douleur avait fait redevenir sauvages, et qui sachant l'ogre vaincu, avaient cessé de le craindre, voulurent se venger de leur long esclavage : ils accoururent en battant des ailes vers leur ancien maître et se mirent à le déchirer avec rage, sous le filet d'acier. A chaque coup de bec ils emportaient un lambeau de chair, et ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés aux ossements cardinaux (1). Alors ils se couchèrent sur la carcasse de l'ogre, et, comme la viande de magicien ne peut être digérée, ils crevèrent là, tous deux, sans se relever.

Quant à Tonyk, il avait dénoué les liens de son frère, et, après l'avoir embrassé avec des larmes de joie, il l'avait conduit hors de la maison de l'ogre, au bord du rocher. L'*aiguille ailée* et la guêpe y parurent bientôt, attelées à la petite cage de jonc qui s'était transformée en carrosse. Elles invitèrent les deux frères à s'y asseoir, tandis que l'araignée se plaçait derrière comme un laquais de grande maison, puis l'attelage partit avec la rapidité du vent.

(1) *Æskern kardinaledd*, pour signifier les principaux ossements du corps humain.

Tonyk et Mylio traversèrent sans peine de cette manière les prés, les montagnes et les villages (car, dans l'air, les chemins sont toujours en bon état), jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés devant le château de leur oncle.

Là, le carrosse toucha terre et roula vers le pont-levis, où les frères aperçurent leurs deux chevaux qui les attendaient; mais à l'arçon du cheval de Tonyk étaient suspendus sa bourse et son manteau; seulement, la bourse était plus grande, plus remplie, et le manteau était tout brodé de diamants.

Le jeune garçon étonné voulut se tourner vers le carrosse pour demander ce que cela signifiait; le carrosse avait disparu, et, à la place de la guêpe, de l'*aiguille ailée* et de l'araignée, il n'y avait plus que trois anges éblouissant de lumière,

Les deux frères, saisis, tombèrent à genoux.

Alors un des anges, celui qui était le plus beau et le mieux vêtu, s'approcha de Tonyk et lui dit :

— Sois sans crainte, bon cœur, car la femme, l'enfant et le vieillard que tu as secourus n'étaient autres que la vierge Marie, Jésus son Fils et saint Joseph. Ils nous ont donnés à toi pour que tu puisses

faire le voyage sans danger, et, maintenant que tu es au but, nous retournons au paradis. Rappelle-toi seulement ce qui est arrivé et que ceci soit un exemple !

A ces mots, les trois anges étendirent leurs ailes et s'envolèrent, comme trois hirondelles, en répétant l'*Hosannah* qui se chante dans les églises.

---

SECOND RÉCIT DE KLOAREK.

## HISTOIRE DE SAINT GALONNEK (1).

Saint Galonnek était natif d'Hybernie, comme la plupart de ceux qui catéchisèrent alors la Bretagne armorique, et se nommait Galonnus, étant, selon toute apparence, d'origine romaine; mais lorsqu'il fut venu dans la Domnonée et qu'il se fut rendu célèbre par ses bienfaits, les Bretons, voyant que son

(1) Chaque peuple a ses Hercules, auxquels il attribue tous les faits d'un certain ordre, et dont l'histoire résume à elle seule toutes les biographies. Tantôt c'est un guerrier qui accapare les exploits de ses ancêtres et de ses successeurs, tantôt un marin qui a exécuté toutes les navigations accomplies par mille autres, tantôt un diseur de bons mots, que la tradition rend coupable de toutes les épigrammes présentes et futures. La Bretagne, elle, a son saint, dont la légende comprend toutes les légendes : il est certain qu'il n'a jamais existé. Galonnek est sans doute un mythe qui personnifie les croyances et les traditions de la péninsule armorique; mais à ce titre même, son histoire a un intérêt qui nous engage à la donner ici avec tous ses détails.

cœur ressemblait à ces sources d'eau vive toujours gazouillantes et couvertes de plantes vertes, changèrent son nom en celui de Galonnek, qui dans leur langue veut dire *homme de grand cœur.*

Et, de fait, jamais créature de Dieu n'eut l'âme plus à ciel ouvert, de telle sorte que toutes les plaintes de ses frères y arrivaient, et qu'il était pour eux comme la brise de mer qui s'élève à toutes les marées et ne manque jamais au voyageur pour rafraîchir sa fatigue, ni au gabarier pour enfler sa voile et le ramener au rivage.

Son père et sa mère qui étaient gens de bien, quoique enfoncés dans les ténèbres du paganisme, l'élevèrent avec tous les soins que l'on donne à un enfant qui a coûté beaucoup d'inquiétudes. Galonnek reçut des leçons des plus savants maîtres de l'île, et, principalement, de saint Patrice, qui était alors parmi eux comme le rossignol parmi des roitelets, et comme le hêtre au milieu des fougères.

L'enfant grandit sous sa discipline en apprenant à ne s'aimer qu'en Dieu et en son prochain. Le saint apôtre de l'Hybernie l'enflamma d'un tel amour pour ses frères que, dès l'âge de dix-huit ans, il se

décida à passer dans la Bretagne armorique pour annonçer le royaume du ciel à ceux qui pleuraient.

Son père et sa mère, qu'il avait depuis quelque temps convertis à la loi du Christ, ne mirent point d'opposition à ce pieux dessein ; ils l'embrassèrent avec larmes et lui dirent d'aller où sa vocation l'appelait, en ajoutant qu'ils se reverraient un jour près du trône de Dieu.

Galonnek partit dans une barque dont les matelots espéraient le dépouiller ; mais comme ils reconnurent que le saint jeune homme n'avait d'autre bien qu'une croix de fer et un bâton de houx, ils le jetèrent sur la côte de Cornouaille, sans vivres et sans ressources.

Galonnek marcha longtemps, ne sachant où il était ; mais tranquille parce qu'il se trouvait dans le royaume de son maître. La mer qui grondait derrière, les oiseaux qui chantaient dans les buissons et le vent qui murmurait parmi les feuilles lui répétaient, chacun à sa manière, le nom de ce maître dont ils étaient tous les créatures et les sujets.

Enfin, vers le soir, il arriva dans un endroit qui se trouve situé entre Audierne et Plougastel-des-

Montagnes. Là, il aperçut un village, et s'approchant de la première maison il s'assit sur le seuil jusqu'à ce qu'on vint le prier d'entrer.

Mais, loin de là, le maître du logis lui cria de se lever et de passer outre. Galonnek alla donc s'asseoir à la porte suivante où on lui donna le même ordre, et il continua ainsi jusqu'à la dernière maison ; or, comme on lui disait partout *zevel*, ce village fut depuis appelé Plouzevel, ou *peuple qui dit* : *levez-vous*.

Le saint allait s'étendre au bord du chemin, n'ayant pour lit que son courage, et pour oreiller que sa confiance en Dieu, lorsqu'il aperçut une cabane qu'il n'avait point d'abord remarquée et s'en approcha.

Elle était habitée par une pauvre veuve qui ne possédait que quelques champs presque stériles, et qu'elle était trop faible pour cultiver ; mais si les moissons de sa terre étaient peu de chose, celles de son cœur étaient riches et abondantes. Telle était sa généreuse tendresse pour ses frères, que quand on lui demandait du lait de ses chèvres, elle en donnait la crême, et quand on en demandait la crême, elle eut voulu donner la chèvre elle-même.

Galonnek fut reçu par elle comme un fils depuis longtemps absent et qu'on a cru mort. Elle lui servit ce qu'elle avait de meilleur, écouta ses saintes instructions, et, comme elle avait la clef même de la religion du Christ, qui est la charité, elle y entra sur-le-champ et pour ainsi dire de plein-pied.

Aussi dès le lendemain demanda-t-elle le baptême, que Galonnek consentit à lui conférer, vu que l'amour de ses semblables l'avait déjà faite chrétienne d'intention.

Mais comme l'eau manquait au moment de la cérémonie, le jeune homme sortit, et, donnant quelques coups de bêche dans le courtil de la vieille femme, il en fit sortir une source abondante et lui dit :

— Avec cette eau, vos terres stériles deviendront des prairies couvertes de hautes herbes, et vous pourrez désormais nourrir autant de vaches dans vos nouveaux pâturages, que vous nourrissiez de chèvres dans vos bruyères.

Ce miracle commença à ouvrir les yeux des habitants du village, qui permirent à Galonnek de s'établir dans une forêt qui s'étendait alors depuis

Plouzevel jusqu'à la mer. Le saint disciple de Patrice y bâtit une cabane de gazon et de feuillage.

Un jour qu'il priait dans cet oratoire, il entendit le galop d'un cheval emporté, et, s'étant interrompu afin de voir ce que c'était, il aperçut un cavalier renversé parmi les halliers.

Galonnek courut à lui pour le relever, et il le transporta avec peine jusqu'à son ermitage, où il se mit à laver ses plaies, à les panser avec les feuilles des arbres, faute d'onguent, et à les bander avec sa robe de bure.

Or, le cavalier était le comte de Cornouailles lui-même. Sa suite qui arriva bientôt, le trouva endormi sur le lit de fougère du saint, et, quand il se réveilla, les prières de celui-ci avaient tenu lieu de remède, et ses blessures étaient cicatrisées.

Comme tous s'émerveillaient d'un tel miracle,

— Ne vous étonnez point, dit Galonnek doucement, car si avec la foi on a pu transporter des montagnes, avec la charité on peut guérir la mort elle-même.

Le comte, ravi d'admiration, déclara qu'il donnait au saint la propriété entière de la forêt et de

toutes les terres cultivables qu'il pourrait enfermer dans les lanières de sa robe déchirée pour panser la blessure, chaque lanière ne dût-elle avoir qu'un fil. Galonnek devint ainsi possesseur d'une paroisse entière, et, c'est depuis ce temps, que l'on répète dans le pays le proverbe : *Que c'est avec la longueur d'un bienfait qu'il faut mesurer le champ de la reconnaissance.* (*Red e muzula aznaoudeguez gant ar troadad mad-oberyou.*)

Cependant le présent du comte ne rendit pas Galonnek plus riche. Tout le revenu de ses terres était employé à soulager les pauvres, tandis que lui continuait à habiter l'oratoire du feuillage. Seulement, comme beaucoup de jeunes gens du voisinage étaient attirés par sa réputation de science et de sainteté, il s'éleva bientôt d'autres cellules près de la sienne, et la clairière où il avait établi sa résidence, devint une école qui répandit sur toute la contrée les lumières de l'évangile.

Galonnek donnait ses leçons au bruit des sources et parmi la senteur des fleurs sauvages. En montrant à ses élèves les petits oiseaux qui préparaient un nid de duvet pour la couvée encore à naître, il

leur faisait comprendre la providence de Dieu ; en leur faisant remarquer comment la terre nourrissait les racines de l'arbre, comment l'arbre servait d'abri aux grives et aux pinsons, et comment les chants de ceux-ci égayaient la forêt, il leur prouvait la nécessité de s'aider les uns les autres ; enfin, quand il voulait les encourager au travail, il leur faisait voir la fourmi toujours en mouvement ; et pour leur apprendre la patience, il rappelait le pivert, dont le bec finit par creuser le chêne.

Mais ces leçons ne se renfermaient point dans l'école, et partout où il allait, sa présence était comme une étoile dans les ténèbres !

A cette époque, les habitants de la Bretagne armorique exerçaient encore le droit de bris ; ils disaient de la mer, que c'était une vache donnée par Dieu à leurs ancêtres, et qui mettait bas tous les hivers pour les enrichir ; aussi regardaient-ils les naufrages comme une moisson.

Une nuit que Galonnek venait de visiter un malade et qu'il regagnait sa forêt sous l'orage, il aperçut les hommes de la côte qui promenaient le long des rochers un taureau, dont la tête était liée aux pieds de devant,

et qui portait sur le front un fanal allumé ? Ce fanal, agité par la marche boîteuse de l'animal, ressemblait de loin à la lumière d'un navire ébranlé par le tangage, et devait faire croire aux vaisseaux égarés dans la nuit qu'ils pouvaient approcher sans crainte. Déjà l'un d'eux trompé par ce piège s'avançait à sa perte : on voyait ses voiles se dessiner et grandir dans les ténèbres ; encore un peu de temps et il arrivait au milieu des récifs !

Galonnek accourut vers les paysans, éteignit le fanal, et se mit à leur reprocher cette trahison ; mais comme ils refusaient de l'écouter, cherchant déjà de quoi rallumer la flamme trompeuse, le saint s'écria :

— Sur votre bonheur dans ce monde et dans l'autre, n'en faites rien, car ceux que vous attirez à la mort sont vos frères et vos enfants.

Et comme ils doutaient, Dieu enflamma subitement le ciel de tant d'éclairs, qu'ils purent apercevoir le navire aussi nettement qu'en plein jour, et reconnaître qu'il était réellement breton.

Épouvantés du malheur auquel ils s'étaient exposés, tous tombèrent alors aux pieds du saint ; les

femmes embrassaient le bord de sa robe avec des larmes, comme s'il eût retiré leurs fils de dessous les vagues, et ils répétaient ensemble :

— Sans lui nous devenions les meurtriers de nos amis et de nos proches.

— Hélas ! ceux que vous avez fait périr jusqu'ici étaient aussi des proches et des amis ! répliqua Galonnek, car tous descendaient d'Adam et avaient été rachetés par le sang du même Dieu.

Les paysans touchés comprirent leur faute et promirent de renoncer à la coutume de leurs pères.

Vers le même temps, le pays de Pluguffant était désolé par un dragon qui dévorait les troupeaux entiers avec les chiens et les pâtres. Les plus hardis s'étaient en vain réunis pour le chasser ; l'animal furieux avait tout mis en fuite, et nul n'osait plus quitter sa demeure pour mener les bestiaux aux mares ou pour travailler dans les champs. Galonnek apprit l'affliction de ceux de Pluguffant, et, s'étant rendu à la cour du comte de Cornouaille, il demanda quel était le chevalier le plus brave devant Dieu et devant les hommes : Tout le monde lui désigna messire Tanguy de Carfor, qui avait visité le

Saint-Sépulcre et tué de sa main plus de mille Sarrasins.

Galonnek lui dit de prendre son armure et son épée pour venir combattre le dragon que Dieu lui avait donné *mission de tuer;* Carfor s'arma sur-le champ et il se rendit avec le saint à la tanière de la bête feroce qui, à leur vue, sortit avec de grands hurlements.

Carfor, troublé d'un spectacle si nouveau, s'arrêta malgré lui; mais Galonnek lui dit:

— Pour le salut de votre âme, messire, ayez confiance en Dieu et vous tuerez ce monstre aussi facilement qu'une mouche de chêne.

Ainsi encouragé, le chevalier s'avança contre le dragon qu'il perça trois fois de son épée, sans effort, tandis que le saint prononçait les noms des trois personnes de la Trinité.

Il délivra encore le pays de plusieurs autres fléaux tels que loups, reptiles, moucherons à aiguillons de feu, et, comme l'âge lui était venu, il se fit consacrer par saint Pol et ajouta à son oratoire une chapelle où il célébrait chaque jour la messe.

Pendant ce temps, les cabanes de feuilles se mul-

tipliaient et se pressaient de plus en plus, si bien qu'elles finirent par former un monastère que Galonnek appela *Youlmad* ou *la maison des Bons-Désirs*.

Il était occupé de lui donner une règle, lorsque le bruit se répandit qu'un pêcheur de Crozon avait passé dans sa barque une femme pâle et vêtue de rouge qui s'était fait débarquer près de Poullons, et que, lui ayant demandé son nom avant de la quitter, elle avait répondu qu'on l'appelait la dame du mauvais air. Il arriva en effet que quelques jours plus tard, les animaux et les hommes furent frappés d'une subite contagion qui les emportait en quelques heures. Les morts étaient si nombreux que le bois manqua dans le pays pour les cercueils; et que les fossoyeurs ne pouvant plus suffire, on enterra les trépassés dans des sillons de charrue.

Les riches entassèrent ce qu'ils avaient de plus précieux dans des charrettes atteleés de tous leurs chevaux, et gagnèrent la Montagne où la femme pâle n'avait point passé ; mais les pauvres ne voulaient point renoncer au peu qu'ils possédaient, et restèrent attendre la mort comme des moutons couchés à la porte du boucher.

Galonnek ne les abandonna point dans cette extrémité. Il allait de cabane en cabane, portant des secours ou des consolations. La toile et le bois manquaient, mais il ensevelissait lui-même les morts dans des ramées et les portait, sur ses bras, jusqu'à la terre bénite comme des enfants endormis qu'on dépose dans leurs berceaux. Il brisait ensuite une branche d'if et une branche de genêt fleuri qu'il mettait en croix sur la tombe comme un symbole, car l'if exprimait le deuil qui fait le fond de la vie, et le genêt en fleurs le peu de joies qui la traversent. La tradition rapporte que lorsque l'épidémie s'arrêta enfin, ces croix pieuses couvraient un champ de trois journeaux.

Tant de généreuses actions avaient répandu au loin le nom de Galonnek, et la Cornouaille était pleine de sainteté. On arrivait de partout au monastère des *Bons-Désirs* pour l'entendre, pour obtenir ses prières et pour lui offrir des présents; mais le saint ne les recevait qu'afin de les convertir en aumônes.

— Le prêtre, disait-il toujours, n'est qu'un canal qui sert à conduire l'eau des sources trop abondantes jusqu'aux terres stériles.

Il ajoutait encore :

— Dieu nous a donné deux mains, l'une pour recevoir du riche, l'autre pour rendre au pauvre.

Aussi, bien que les seigneurs du pays l'eussent comblé de présents, son monastère et son église n'avaient d'autre ornement que ses bonnes actions. Il couchait sur une claie d'osier, ne portait qu'une robe de bure déteinte, et célébrait la messe sur un tronc d'arbre avec un calice de terre de potier, façonné de ses mains.

Mais cette indigence du dehors faisait encore ressortir davantage la richesse du dedans ; Galonnek ressemblait aux boîtes d'écorce qui renferment des escarboucles ou des rubis.

Le siège de Cornouaille étant venu à vaquer, toutes les voix l'y appelèrent. Il voulut résister, mais saint Pol vint lui-même le chercher dans sa retraite et lui dit que les étoiles de Dieu n'avaient point le droit de se cacher dans l'herbe ; qu'elles devaient prendre leur place dans le firmament ! Galonnek se résigna; mais au moment de quitter l'oratoire de gazon où il avait passé la meilleure part de sa vie, il fut pris

d'une si profonde tristesse, qu'il fondit en larmes.

— Hélas ! s'écriait-il, qui me rendra digne de la nouvelle charge que mes frères m'imposent.

Puis, tombant à genoux, il pria avec ferveur jusqu'à ce que Dieu eût raffermi son cœur.

Il se releva alors, prit le calice de terre, seule richesse qui lui restât avec le souvenir de ses bonnes actions, et gagna, à pied, la capitale de la Cornouaille où il fut ordonné évêque.

Là commença pour lui une nouvelle vie de courage et d'abnégation. Il fallut défendre le pauvre contre le riche, le faible contre le puissant. Quand ses amis ou ses disciples le voyaient s'exposer sans défense à ces luttes dangereuses, les plus hardis s'effrayaient par instants; mais Galonnek ne manquait point de leur dire en souriant :

— Rassurez-vous, bons cœurs, leurs armes ne peuvent m'atteindre. Dieu m'a lui-même forgé une cuirasse avec les larmes de l'affligé, les misères de l'indigent, les désespoirs du persécuté, et derrière cette armure, je ne sens aucune atteinte ; les coups ne font point de mal quand ils ne frappent à travers nous aucun de ceux que nous défendons; car de

notre cœur même coule un baume qui guérit, à mesure, toutes les blessures faites du dehors.

Touchés par tant de vertus, beaucoup d'hommes puissants, qui avaient jusqu'alors persisté dans l'idolâtrie, venaient pour lui demander l'instruction et le baptême; mais il ne leur accordait cette faveur que pour prix d'une bonne œuvre; si quelqu'un avait failli et venait chercher près de lui l'absolution de sa faute, il lui infligeait pour pénitence quelque belle action à accomplir, quelque grand service à rendre à ses frères. Il habituait à regarder Dieu comme la caution des récompenses méritées et non reçues; à placer leur vie à fond perdu sur le ciel, à briser tous les petits liens qui retiennent l'âme prisonnière pour la lancer à plein vol dans l'amour de Dieu et des hommes.

Vers ce temps, le fils du comte de Cornouaille succéda à son père qui venait de mourir. Il se nommait Tugduval. C'était un jeune homme gonflé de fausse gloire, qui n'avait jamais pu supporter la contradiction, parce qu'il avait encore trop peu vécu pour savoir que la vie est un instrument dont on commence toujours par jouer faux.

Il commit plusieurs injustices contre les bourgeois et contre les gentilshommes, de sorte que ceux-ci formèrent une ligue et le chassèrent de sa ville. Mais Tugduval alla demander des secours au comte de Vannes et revint avec une armée à laquelle les révoltés ne purent résister. Beaucoup d'entre eux périrent pendant la bataille, et les survivants se réfugièrent dans la capitale, où le comte vint les assiéger.

Il tournait autour de la ville comme un loup affamé autour de la bergerie, jurant de ne pardonner à aucun des coupables, ni de ceux qui leur avaient donné asile.

Il fit en conséquence dresser des machines avec lesquelles il renversa une partie des murailles, et quand la cité fut ainsi ouverte devant lui, il monta sur son cheval de guerre, dit à chaque soldat de prendre son épée d'une main, de l'autre une torche allumée, et il se précipita à leur tête dans la ville épouvantée.

Mais Galonnek avait vu l'effroi de ce peuple vaincu qui n'attendait plus que la mort et l'incendie. Il sortit de la cathédrale avec tous les prêtres, toutes

les croix, toutes les reliques, et s'avança le premier à la rencontre de Tugduval, sa tête chauve découverte et portant à la main son calice de terre.

Le jeune comte s'arrêta étonné.

Galonnek alla droit à lui, et restant debout près de son étrier :

— Quand on veut dévorer le troupeau, on commence par tuer le pasteur, dit-il doucement ; me voici à votre merci et prêt à payer de mon sang le pardon des autres.

A la vue du saint vieillard qu'il avait appris à respecter, et, au son de cette voix qui semblait toujours une bénédiction, Tugduval sentit toutes les vapeurs de sa colère se dissiper, il laissa tomber son épée, et, se penchant sur le cou de son cheval, baisa dévotement le calice que tenait Galonnek.

A l'instant même tous les soldats, comme saisis d'un même attendrissement, éteignirent leurs torches et tournant vers la terre les pointes de leurs armes, s'écrièrent : — Quartier, quartier à tout le monde !

Le jeune comte ne fit point répéter cette prière ; il descendit vivement de cheval et suivit l'évêque à

la cathédrale, où vainqueurs et vaincus réunis chantèrent des actions de grâces au Seigneur.

Ce fut le dernier fait mémorable de la vie de saint Galonnek. Peu de mois après, il sentit que ses forces l'abandonnaient et comprit que sa fin était proche. Cependant il ne discontinua point pour cela ses bonnes œuvres. En revenant un jour de visiter une veuve qui avait perdu le dernier de ses fils, il sentit ses forces l'abandonner et fut obligé de s'asseoir sur une pierre au bord du chemin où il resta. Un marchand des montagnes qui passa quelque temps après, le vit immobile et s'approcha pour savoir s'il dormait; mais il était mort. Le marchand, trompé par la pauvreté de ses vêtements, crut que c'était un solitaire du voisinage, et, par charité chrétienne, il lui fit un linceul de son manteau ; la femme d'un sabotier, qui demeurait à quelques pas, fournit de son côté un vieux coffre pour cercueil, de sorte que l'évêque Galonnek fut porté en terre comme un mendiant.

Mais on apprit bientôt la vérité par les miracles qui s'accomplissaient sur sa tombe, et le corps fut retiré de terre, puis apporté à la ville avec beaucoup

de pompe. On l'inhuma aux pieds du grand autel et l'on demanda à saint Pol de faire pour lui une épitaphe ; mais l'apôtre du Laonnais répondit qu'un archange seul pourrait la composer, de sorte que l'on se contenta de recouvrir la tombe d'une pierre de granit sur laquelle on grava le nom de Galonnek.

Plusieurs siècles après, on voyait encore cette pierre à la même place, et les mères bretonnes venaient y déposer un instant leurs nouveaux-nés en répétant la prière consacrée :

« Saint Galonnek, donnez deux cœurs à mon enfant ;

» Donnez-lui un cœur de lion pour exécuter le bien ;

» Et donnez-lui un cœur de tourterelle pour aimer son prochain. »

La fête de saint Galonnek se célèbre le 1er avril, quand les feuilles bourgeonnent sur les haies et que les petits oiseaux recommencent à chanter.

RÉCIT DE MARGARIDD.

## JEAN ROUGE-GORGE.

Dans un temps où les chênes qui ont servi à construire le plus vieux vaisseau de Brest n'étaient point encore des glands, il y avait sur la paroisse de Guirek une pauvre veuve appelée Ninorc'h-Madek. Elle était née d'un père de race noble et de grande fortune. A sa mort, il avait laissé un manoir avec une ferme, un moulin et un four ; douze chevaux et deux fois plus de bœufs, douze vaches et dix fois plus de moutons ; encore ne comptons-nous pas le blé et le lin.

Mais les frères de Ninorc'h la voyant veuve l'exclurent du partage. Perrik, qui était l'aîné, garda le manoir, la ferme et les chevaux ; Fanche, le second, prit le moulin et les vaches ; le troisième, nommé Riwal, eut les bœufs, le four et les mou-

tons; de sorte qu'il ne resta à Ninorc'h qu'une crèche sans porte, bâtie sur la lande, et où l'on envoyait autrefois les bêtes malades.

Cependant, comme elle allait y porter son mobilier de veuve, Fanche eut l'air d'avoir pitié et lui dit :

— Je veux me conduire avec vous comme un frère et un chrétien. Il y a là une vache noire qui n'a jamais pu profiter et qui donne à peine assez de lait pour nourrir un enfant nouveau-né; vous pouvez l'emmener, et *l'Épine blanche* la gardera sur la lande.

*L'Épine blanche* (1) était la fille de la veuve; une enfant qui courait vers ses onze ans, mais si pâle de visage, qu'on lui avait donné ce petit nom d'une fleur des buissons.

Ninoc'h s'en alla donc avec sa petite fille pâle, qui traînait par une vieille corde la vache maigre, et elle les envoya toutes deux sur la lande.

1) Spern gwenn. Ce nom a été conservé en Bretagne comme nom de famille.

*L'Épine blanche* restait là tout lé jour, pour surveiller la *vache noire* qui avait grand'peine à trouver un peu d'herbe entre les cailloux. Elle passait son temps à faire de petites croix avec les fleurs de genêts (1), ou à répéter tout haut ses prières à la Vierge.

Un jour qu'elle chantait l'*Ave marîs Stella*, comme elle l'avait entendu à l'église de Guirek, elle vit, tout à coup, un petit oiseau qui vint se poser sur une des croix de fleurs qu'elle avait plantée dans la terre, et qui se mit à gazouiller, en remuant la tête et en la regardant, comme s'il lui eût parlé. La petite fille surprise s'approcha doucement et prêta l'oreille, mais sans pouvoir distinguer ce que disait l'oiseau. Il avait beau gazouiller plus fort, agiter ses ailes, voltiger devant *l'Épine blanche*, elle ne comprenait rien à tous ses mouvements. Cependant, elle trouvait tant de plaisir à le voir et à l'écouter, qu'elle laissa la nuit venir sans penser à autre chose. Enfin l'oiseau s'envola, et lorsqu'elle leva la tête pour

(1) Tous les pâtres de Bretagne font de ces croix avec des branches d'ajonc, aux épines desquelles ils fixent des fleurs de genêt et des marguerites ; il n'est pas rare de voir sur les fossés de longues rangées de ces croix fleuries.

voir où il allait, elle aperçut des étoiles dans le ciel.

Elle courut alors bien vite chercher *la Noire*, mais elle ne la trouva plus sur la lande. Elle cria de toutes ses forces, elle frappa les touffes de genêts avec sa baguette, elle descendit dans les trous où l'eau de la pluie formait de petits étangs; tout fut inutile. Enfin, elle entendit la voix de sa mère qui l'appelait, comme s'il était arrivé quelque grand malheur. Elle courut vers elle, toute saisie, et, à l'entrée du champ, dans le chemin qui conduisait au logis, elle trouva la veuve près de *la Noire*, que les loups venus des taillis du Trieux avaient mangée : il ne restait plus de la bête que les cornes et les os !

A cette vue, *l'Épine blanche* sentit son sang tourner. Elle se jeta à genoux, en pleurant, car il y avait trop longtemps qu'elle gardait *la Noire* pour ne pas l'aimer, et elle répétait :

— Vierge Marie ! pourquoi ne m'avez-vous pas montré le loup ! J'aurais fait le signe de la croix avec ma baguette pour le forcer à fuir ; j'aurais répété ce qu'on apprend aux petits bergers qui gardent les troupeaux dans la montagne.

Va-t'en par saint Hervé, si tu es loup des champs;
Va-t'en par le vrai Dieu si tu es satan (1).

La veuve, qui vit la douleur de la petite fille, chercha à la consoler (car c'était une vraie sainte); elle lui dit :

(1) *Mar vezez Guilhou, ra'zy pell, en han Doué,*
*Mar vezez satann, ra'zy pell drè sant Hervé.*

Cette formule d'exorciste a été évidemment inspirée par une circonstance de la vie de saint Hervé. Ce saint ayant été chargé par son oncle Wlphroëdus de garder sa maison pendant que ledit Wlphroëdus faisait un voyage, chargea un serviteur de conduire l'âne de son oncle au pré. « Mais le loup l'y ayant rencontré, à son avantage le dévora. Le garçon voyant cela, et n'y pouvant remédier, se prit à crier et forliner le loup. Saint Hervé, qui lors était en prières dans l'oratoire, entendant ce cry, sort dehors, et, informé comme tout s'estait passé, rentre dedans, redouble sa prière, priant Dieu de ne permettre à son occasion ce dommage arrivé à son bon oncle et hoste. Comme il priait ainsi, voilà venu le loup à grand erre. Ce que voyant le serviteur, criait au saint qu'il fermast la porte de la chapelle sur soy; mais le saint luy respondit : — Non, non, il ne vient pas pour mal faire, mais pour amender le tort qu'il nous a fait : amenez-le et vous en servez comme vous faisiez de l'asne. Ce qu'il fist; et estait chose admirable de voir ce loup vivre en mesme estable avec les moutons, sans leur mal faire, traîner la charruë, porter les faix et faire tout autre service comme une bête domestique. »

On trouve dans la vie de saint Malo un miracle du même genre. Ce saint obligea un loup, qui avait dévoré son âne, à remplacer ce dernier.

— Il ne faut pas pleurer *la Noire* comme vous le feriez pour un de vos pareils, ma pauvre innocente; si les loups et les mauvais chrétiens sont contre nous, monseigneur le bon Dieu sera pour nous. Aidez-moi donc à charger mon fagot de bruyères, et retournons à la maison.

*L'Épine blanche* fit ce que sa mère lui ordonnait; mais, à chaque pas, elle poussait de gros soupirs et les larmes tombaient une à une, sur ses joues.

— Pauvre *Noire*, pensait-elle, pauvre *Noire* qui était si facile à conduire, qui mangeait de tout et qui commençait à engraisser!...

Elle n'eut point le cœur de souper et elle se réveilla bien des fois dans la nuit, croyant entendre *la Noire* meugler à la porte. Enfin, le lendemain, elle se leva avant le jour, et courut à la lande, pieds nus et sans autre habit que sa jupe.

Comme elle entrait sur la bruyère, elle aperçut le petit oiseau qui était encore perché sur la croix de fleurs de genêts qu'elle avait plantée là et qui chantait, en ayant l'air de l'appeler. Malheureusement il lui était aussi impossible de le comprendre que la veille, et elle allait partir de dépit, lorsqu'elle

crut voir un louis briller à terre. Elle voulut le retourner avec le pied, mais c'était l'herbe d'or, et à peine l'eut-elle touchée, qu'elle entendit distinctement la langue du petit oiseau (1) qui lui disait dans son gazouillement :

— *Blanche épine*, je te veux du bien, *Blanche épine*, écoute-moi.

— Qui es-tu ? demanda *Blanche épine*, étonnée elle-même de pouvoir comprendre les êtres non baptisés.

— Je suis *Jean le Rouge-gorge*, répondit l'oiseau ; c'est moi qui ai suivi le Christ au Calvaire et qui ai brisé une épine à la couronne qui lui déchirait le

(1) La croyance à l'herbe d'or que l'on doit cueillir, selon l'opinion populaire, *pieds nus, en chemise, sans la couper avec le fer et lorsqu'on est en état de grâces*, vient évidemment des druides. L'herbe d'or n'est autre que le selage des anciens, que l'on croit être la camphorate, plante appartenant à la quatorzième classe des végétaux (didynamie); les selages, au dire de Pline (lib. XIV), se récoltaient, en effet, nu pieds, en robe blanche, à jeun, sans le secours de la faucille, et en plaçant la main droite sous le bras gauche. On la recueillait dans une toile qui servait seulement pour cette fois. Les Bretons croient que l'herbe d'or brille de loin aux yeux de ceux qui sont dans les conditions exigées pour l'apercevoir, et que s'ils la touchent du pied, ils entendent à l'instant la langue de tous les animaux et peuvent leur répondre.

front (1). En récompense de ce service, Dieu le père m'a accordé de vivre jusqu'au jour du jugement et d'enrichir une pauvre fille tous les ans. Cette année c'est toi que j'ai choisie.

— Est-ce vrai, *Jean Rouge-gorge?* s'écria *Blanche épine*, toute joyeuse ; je pourrai donc avoir une croix d'argent au cou, et tu me donneras de quoi porter des sabots?

— Tu auras une croix d'or et tu porteras des souliers de soie, comme une demoiselle noble, répliqua *Jean Rouge-gorge.*

— Et que faut-il faire pour cela, mon cher petit cœur?

— Il faut me suivre où je te mènerai.

*Blanche épine* répondit qu'elle ne demandait pas mieux, et elle se mit à courir, conduite par *Jean Rouge-gorge.*

Il lui fit traverser des landes, puis des taillis, puis

(1) La tradition relative au rouge-gorge, *qui brisa une épine de la couronne du Christ,* est répandue dans toute la Cornouaille.

des champs de seigle, et il arriva enfin sur la aune, vis-à-vis des *sept îles*.

Là, il s'arrêta et il dit à la petite fille :

— Ne vois-tu rien sur le sable, là-bas, devant toi ?

— Oui, bien, répondit *Blanche épine :* je vois de grands sabots de hêtre qui n'ont pas été rougis au feu et un bâton de houx qui n'a pas été coupé à la faucille.

— Mets les sabots et prends le bâton.

— C'est fait.

— Maintenant, tu vas marcher sur la mer jusqu'à la première île et tu en feras le tour, d'ici que tu ne trouves un rocher sur lequel pousse du jonc couleur de mer.

— Après ?

— Tu cueilleras le jonc, tu en feras un lien.

— C'est comme fait.

— Tu frapperas ensuite le rocher avec ton bâton de houx, il en sortira une vache que tu attacheras avec la corde de jonc et que tu ramèneras à ta mère pour la consoler d'avoir perdu *la Noire.*

*Blanche épine* exécuta tout ce qui lui avait été dis par *Jean Rouge-gorge ;* elle marcha sur la mer, elle

fit le lien de jonc, elle frappa le rocher, et il en sortit une vache qui avait l'œil aussi doux que celui d'un chien de chasse et la peau lisse comme une taupe de prairie. Ses mamelles couvertes d'un duvet blanc pendaient jusqu'à terre. *Blanche épine* la conduisit à la maison de la veuve, qui fut encore plus joyeuse qu'elle n'avait été triste.

Mais ce fut bien autre chose lorsqu'elle voulut traire *Mor-Vyoc'h* (1) (c'était le nom que Jean Rougegorge avait donné à la bête) ; le lait coulait sous ses doigts sans s'arrêter, comme l'eau d'une source.

Ninorc'h remplit d'abord toutes les terrines de terre de Quimper, puis toutes les barattes de bois ; mais le lait ne s'arrêtait pas.

— Que la mère de Dieu nous sauve ! s'écria la veuve, il faut que cette bête ait bu de l'eau de Languengar (2).

(1) *Mor-Vyoc'h* signifie vache de mer ; de *mor*, mer, et *vyoc'h*, vache.

(2) Les paysans bretons croient que la fontaine de Languengar a la propriété de donner du lait aux nourrices ; aussi les jeunes mères s'y rendent-elles le jour du Pardon, et boivent-elles l'eau de la fontaine consacrée. La tradition rapporte qu'un homme en voulut boire par raillerie, et qu'il se trouva, à l'instant même, dans l'état d'une femme « qui nour-

Et, de fait, rien ne pouvait tarir le lait de *Mor-Vyoc'h*; elle eût fourni de quoi nourrir tous les petits enfants de Cornouaille.

On ne parla bientôt, dans le pays, que de la vache de la veuve, et l'on arriva, de tous côtés, pour la voir. Le curé de Peros-Guirek vint comme les autres afin de savoir si ce n'était pas un piége du mauvais esprit; mais, après avoir mis l'étole sur la tête de *Mor-Vyoc'h,* il déclara que l'on n'avait rien à craindre d'elle.

Les plus riches fermiers proposèrent donc à Ninorc'h de lui acheter sa vache, et chacun renchérissait sur l'autre. Enfin Perrik arriva à son tour et lui dit :

— Si vous êtes une chrétienne, vous n'oublierez point que je suis votre frère et vous me donnerez la préférence sur tous les autres. Laissez-moi emmener *Mor-Vyoc'h* et je vous fournirai, en échange, autant de mes vaches qu'il faut de tailleurs pour faire un homme (1).

rit depuis trois mois. » Il fallut un grand nombre de messes et de prières pour le délivrer de son lait.

(1) Nous avons expliqué, dans *les Derniers Bretons,* d'où venait le mépris des paysans bretons pour les tailleurs. Selon nos paysans, il faut neuf tailleurs pour faire un homme.

La veuve répondit :

— *Mor-Vyoc'h* ne vaut pas seulement neuf vaches ; mais elle vaut autant que toutes celles qui paissent dans les friches du haut et du bas pays. Avec elle, je pourrai fournir tous les marchés de l'évêché de Tréguier et de l'évêché de Cornouaille, depuis Dinan jusqu'à Carhaix.

— Eh bien, reprit Perrik, donnez-la-moi, ma sœur, et je vous abandonnerai la ferme de notre père où vous êtes née, avec tous les champs, les charrues et les chevaux.

Ninorc'h accepta cette proposition. On la conduisit à la ferme, et, après qu'elle eut enlevé une motte de terre dans les champs, bu de l'eau du puits, fait du feu au foyer et coupé une touffe de crins à la queue des chevaux pour prouver qu'elle était devenue la maîtresse de toutes ces choses (1), elle donna *Mor-*

(1) Cette manière de *prendre possession* est fort ancienne ; dans toutes les vieilles législations, la *tradition* d'une propriété se faisait en livrant au nouvel acquéreur quelque portion visible et palpable du domaine, afin de symboliser la *tradition*. A Rome, la vente d'un champ se faisait sur la motte enlevée au champ, et on la livrait à l'acheteur comme symbole du champ lui-même (*Aul. Gell.*, 20). Dans un acte de 828 on trouve : « Je concède les susdits biens et terres à l'église Sainte-Marie. J'en

*Vyoc'h* à Perrik qui l'emmena dans une maison qu'il avait bien loin de là, du côté de Menez-Brée.

*Blanche épine* pleura beaucoup quand elle la vit partir, et resta triste tout le jour ; cependant, quand la nuit fut venue, elle rentra à l'étable pour voir s'il ne manquait rien, et, tout en garnissant les râteliers, elle répétait :

— Hélas! pourquoi *Mor-Vyoc'h* n'est-elle pas là? Quand pourrai-je revoir *Mor-Vyoc'h !*

Elle n'avait pas fini, qu'elle entendit derrière elle un meuglement; et, comme, en marchant sur l'herbe d'or, elle avait appris la langue de tous les animaux elle comprit que ce meuglement disait :

— Me voici revenue, maîtresse!

fais légitime cession par paille et coulteau, gant et gazon et rameau d'arbre et ainsi je m'en mets dehots, m'en expulse et m'en fais absent. » (D. Calmet, *Histoire de Lorraine*, Preuves, p. 524.)

Nous avons eu entre les mains un acte de vente daté de 1791, dans lequel l'acquisition d'une maison était établie par des actes de propriété analogues. On y constatait que l'acquéreur avait ouvert et fermé les portes et les fenêtres, tiré de l'eau au puits, fait feu et fumée, enlevé une pelletée de terre au jardin. Nous nous rappelons, en outre, avoir vu, dans notre enfance, tous ces actes de prise de possession accomplis sous nos yeux dans une ferme du Léonnais, non pas comme formalité légale, mais comme coutume traditionnelle.

Elle se détourna tout étonnée et reconnut *Mor Vyoc'h*.

— Jésus ! est-ce bien vous ? s'écria la petite fille ; et qui vous a donc ramenée !

— Je ne pouvais pas appartenir à votre oncle Perrik, dit *Mor-Vyoc'h ;* car ma nature m'empêche de rester avec ceux qui sont en état de péché mortel. Aussi je suis revenue pour être à vous comme autrefois.

— Alors il faudra que ma mère rende la ferme, les champs et les troupeaux ?

— Non, car tout cela lui avait été pris injustement par son frère.

— Mais il viendra vous chercher ici, et il vous reconnaîtra.

— Allez d'abord cueillir trois feuilles de l'herbe de la croix (1), et je vous dirai ce qu'il faut faire.

*Blanche épine* revint bien vite avec les trois feuilles.

— Maintenant, dit *Mor-Vyoc'h*, promenez les feuilles depuis mes cornes jusqu'à ma queue, et dites trois fois tout bas :

(1) *Lousaouen ar grôaz :* c'est la verveine.

« Saint Ronan d'Hybernie! saint Ronan d'Hybernie! saint Ronan d'Hybernie (1)! »

*Blanche épine* le fit; et, au troisième appel, la vache était devenue un beau cheval.

La petite fille demeura émerveillée.

— Maintenant, lui dit la bête, votre oncle Perrik ne pourra me reconnaître, car je ne m'appellerai plus *Mor-Vyoc'h,* mais bien *Marc'h-Mor* (2).

En apprenant ce qui s'était passé, la veuve fut

(1) Cet appel à saint Ronan est expliqué par une circonstance de la vie de ce saint, qui fut accusé, dit Albert de Morlaix, « d'estre sorcier et négromantien; faisant comme les anciens lycanthropes qui, par magie et art diabolique, se transformoient en bestes butes, courroient le garou et causoient mille maux dans le pays. » Bien que cette accusation ait été reconnue fausse plus tard, l'opinion que saint Ronan avait le pouvoir de se transformer en animal est établie dans nos campagnes, où il est resté, pour ainsi dire, le patron de ces transformations. Aussi, dans ce cas, son nom est-il toujours ramené.

Il ne faut point oublier, du reste, que les druides et les bardes passaient pour avoir le privilége de se transformer à leur gré; les premiers apôtres qui se substituèrent à leur autorité durent nécessairement hériter de ce pouvoir. Le barde Taliésin se vante, dans un de ses chants, de pouvoir devenir à son gré, biche, coq ou chien (*Myvyrian*, t. I, p. 20).

(2) *Marc'h-Mor* signifie, mot à mot, cheval de mer.

grandement réjouie, et dès le lendemain, elle voulut essayer son cheval pour envoyer du blé à Tréguier. Mais, jugez de son admiration, quand elle vit que le dos de *Marc'h-Mor* s'allongeait à mesure qu'on le chargeait, si bien qu'il pouvait porter seul autant de sacs que tous les chevaux de la paroisse.

Le bruit s'en répandit dans les environs. Fanche averti vint à la ferme, et, après avoir vu *Marc'h-Mor*, il pria sa sœur de le lui vendre ; mais elle le refusa jusqu'à ce qu'il eût proposé de donner, en retour, ses vaches et son moulin avec tous les porcs qu'il y engraissait.

Le marché ainsi conclu, Ninorc'h alla prendre possession de son nouveau bien, comme elle l'avait fait de la ferme, et Fanche emmena *Marc'h-Mor*.

Mais, le soir, celui-ci était encore de retour auprès de *Blanche épine* qui alla cueillir comme la veille, trois feuilles de l'herbe de la croix, les promena des oreilles à la queue du cheval en répétant trois fois : « Saint Ronan d'Hybernie ! » Et le cheval se changea à l'instant en mouton, couvert de laines aussi longues que du chanvre, aussi rouges que de l'écarlate et

aussi fines que du lin peigné. *Marc'h-Mor* était devenu *Mor-Vawd* (1).

La veuve vint pour admirer ce nouveau miracle, et, en le voyant elle dit à *Blanche épine :*

— Allez chercher les grands ciseaux du berger, car ce cher animal ne peut porter sa toison.

Mais lorsqu'elle voulut tondre *Mor-Vawd*, elle s'aperçut que sa laine poussait à mesure qu'on la coupait, si bien qu'il valait seul tous les troupeaux de l'Arhèz.

Riwal, qui arriva par hasard dans ce moment fut témoin de la chose, et il donna aussitôt son four, ses landes et tous ses moutons pour avoir *Mor-Vawd*.

Mais, au moment où il passait sur la grève avec celui-ci, le mouton se jeta dans la mer, gagna à la nage la plus petite des *sept îles*, où les rochers s'ouvrirent pour le laisser entrer, puis se refermèrent.

*Blanche épine* eut beau l'attendre à la ferme, il ne revint ni ce soir-là ni le lendemain.

La petite fille courut à la lande et y trouva *Jean Rouge-gorge*, qui lui dit :

(1) *Mor-Vawd* est composé de *mor*, mer, et de *vawd*, veau.

— Je t'attendais, ma petite maîtresse. *Mor-Vawd* est parti et ne reviendra plus. Tes oncles ont été punis selon leur faute ; toi, tu es devenue une héritière assez riche pour porter une croix d'or et des souliers de soie, ainsi que je te l'avais promis : je n'ai plus rien à faire ici, et je vais m'envoler bien loin. Souviens-toi toujours seulement que tu as été pauvre, et que c'est un petit oiseau du bon Dieu qui t'a rendue riche.

*Blanche épine* fit bâtir, par reconnaissance, une chapelle sur la lande, là où *Jean Rouge-gorge* lui avait parlé la première fois. Et les vieux hommes qui ont appris cette histoire à nos pères se rappelaient encore y avoir allumé des cierges quand ils étaient tout petits.

## DEUXIÈME FOYER.

# PAYS DE LÉON.

---

### LA FORGE ISOLÉE.

Celui qui désire voir la Bretagne dans sa beauté doit la parcourir au commencement du mois de la *paille blanche* (1). Les champs ont encore presque partout leur couronne de blés noirs, de trèfles roses et de solanées en fleurs; les chemins retentissent des chants des moissonneurs qui passent la faucille sur le bras ou le fléau sur l'épaule; de toutes les ouvertures de haies surgissent des charrettes chargées de gerbes conduites par les vieillards, et sur lesquelles les enfants gazouillent comme des

(1) Septembre. En breton, *gwen-gelo;* dans le pays de Vannes, on l'appelle aussi *miz mendem,* c'est-à-dire, *le mois de la vendange.*

nichées de jeunes oiseaux. Des deux côtés, au fond des chemins creux, ce ne sont que chants de fauvettes, bruissements de sources, frémissements de feuilles ; tandis que plus loin, à l'horizon, retentissent les rumeurs cadencées des batteries, les cornes d'avertissement qui appellent aux repas, les sonnettes des attelages, les cris joyeux des jeunes pâtres revenant des prairies ; et que, sur tout cela, brille notre doux soleil d'été, flamme sans aiguillon, lumineuse tiédeur qui vous pénètre sans que vous le sentiez !

J'avais profité, en 1831, de cette saison choisie pour continuer des recherches relatives au Léonais.

Mon excursion avait été heureuse. J'en rapportais de curieux détails sur les mœurs nationales, de nouveaux chants populaires et plusieurs traditions recueillies aux sources mêmes. Aidé par la notice de M. Miorcec de Kerdanet, j'avais visité le véritable emplacement de la célèbre Occismor, et le *sergent d'église* (1) qui me servait de guide m'avait raconté, à cette occasion, l'histoire du roi Izur. Ce roi, qui ré-

(1) *Sergeant an ilis :* c'est l'expression consacrée, en Bretagne, pour désigner le bedeau.

gnait sur la ville aujourd'hui détruite, avait une fille merveilleusement belle (comme toutes les filles des rois apocryphes). Un jeune Romain, établi dans le voisinage en devint éperdument amoureux et la demanda à son père. Celui-ci, qui ne voulait pas d'un étranger pour gendre, mais qui eût craint de refuser ouvertement, répondit qu'il accorderait sa fille au jeune homme s'il achetait cette faveur par un service; le Romain répondit qu'il était prêt à tout faire.

— J'ai de grands troupeaux de moutons, reprit Izur, dont la laine ne peut être vendue aux teinturiers parcequ'elle est noire; trouvez le moyen de la blanchir et vous deviendrez mon fils.

Le jeune Romain, fou d'amour, accepta la tâche qui lui était imposée; mais, comme il était païen, Dieu ni les saints ne vinrent à son secours, et, après avoir passé une année entière à laver la laine noire que le roi lui avait remise, sans pouvoir la blanchir, il mourut d'épuisement et de douleur, au bord même du ruisseau où il avait essayé son œuvre impossible.

Une tradition d'amour, plus authentique, mais

non moins touchante, m'avait été répétée près du manoir de Guimilliau. Là avait habité autrefois un gentilhomme appelé Marhek, dont la beauté et le courage étaient célèbres dans tout le pays. Quand il paraissait aux Pardons ou aux aires neuves des châteaux, les *penérèz* nobles devenaient rêveuses et cessaient de parler aux autres jeunes gens. La fille du marquis de Penmarc'h vit Marhek, et, comme toutes ses pareilles, elle sentit son cœur s'en aller à lui.

Marhek, de son côté, s'éprit d'amour pour elle et la demanda en mariage à son père ; mais le seigneur de Penmarc'h repoussa de bien loin sa demande, en lui disant que c'était une grande audace à lui, simple écuyer, qui possédait seulement un fief de la mouvance de la haute bannière de Penmarc'h, d'oser prétendre à une si noble héritière.

Loin d'être découragé par ce refus, le jeune homme sentit son amour s'accroître, et, un jour que le seigneur de Penmarc'h était absent, il entra au château avec quelques-uns de ses gens, enleva la jeune fille et se sauva avec elle dans la campagne.

En apprenant à son retour ce qui s'était passé,

le marquis furieux assembla ses vassaux et se mit à parcourir le pays, déclarant qu'il ne ferait quartier ni à Marhek ni à ceux qui lui donneraient asile. Les deux amants chassés de manoir en manoir, échappèrent pourtant pendant quelques mois ; mais enfin, le marquis les surprit au château de Lestourd'hu ; il fit lier avec des cordes le jeune gentilhomme, sans respect pour son rang ni pour les larmes de sa fille ; et, l'ayant ramené à Guimilliau, il le fit pendre au chêne qui s'élevait en face de la porte d'entrée ! Non content de cette cruauté, il ordonna, par testament, à ses héritiers, de renouveler cet arbre quand il viendrait à mourir, afin de perpétuer sa vengeance.

J'avais soigneusement recueilli ces souvenirs et beaucoup d'autres, écrits presque sous la dictée des conteurs et livrés plus tard à la publicité (1) ; enfin, forcé de mettre un terme à mon excursion, je m'acheminai vers Brest, en suivant la route de Saint-Pol et de Lesneven.

Je ne voulus point traverser la première de ces

(1) Dans *les Derniers Bretons*. Voyez le chapitre *Agriculture*.

villes sans revoir la merveilleuse flèche de Kreis-Ker que Vauban appelait « un coup d'audace ! » M'arrêtant donc à une de ces hôtelleries qui sont restées, en Bretagne, ce que leur nom désignait primitivement, c'est-à-dire des *abris* (1), et qui se composent seulement d'une salle commune et d'une écurie, j'y laissai mon cheval, puis je ressortis pour examiner la tour.

Deux paysans, que je rencontrai sur le seuil, étaient également occupés à la regarder.

L'un était vêtu de la culotte de toile rousse flottante sur le genou, de la veste cambrée et de la calotte bleue des hommes de Guisseny. Il avait l'œil sérieux et ardent, le nez droit, les lèvres fermement appuyées l'une contre l'autre : une chevelure brune, à demi longue, encadrait son visage basané. Le second portait le gilet vert sombre à boutons de corne noire et à manches bleu-ciel, le pantalon de toile blanche serrée par une ceinture d'étamine rouge et le chapeau orné de chenilles bariolées ; il avait les cheveux presque blonds, l'œil fin, mais riant, les

(1) Le mot breton *herberc'h*, que l'on emploie pour désigner une auberge, signifie *abri*.

traits sensuels et légèrement ironiques; c'était un homme de Roscoff.

Il fut le premier à m'adresser la parole.

— Voilà une belle tour, mon maître (1), dit-il, en portant la main à son chapeau; un vrai peuplier de pierre!

J'approuvai l'éloge et la comparaison.

— J'ai traversé le diocèse de Tréguier, reprit le Roscovite, et j'ai vendu des *herbes de jardin* (2) dans tout le haut pays jusqu'à Rennes; nulle part je n'ai vu de clocher si grand, ni si bien travaillé.

C'est dans le Léon qu'il y a les plus belles églises et le meilleur blé, objecta le Guissinien avec un orgueil voilé. Les Kernewodds, les Trégorois, ni ceux du pays où vient le blé blanc, ne pourraient bâtir une tour comme celle-ci. Nos pères étaient des gens riches et habiles.

Le Roscovite fit un geste de doute.

(1) *Va mæstr*, expression de courtoisie habituelle aux paysans bretons, lors même qu'ils ne parlent point aux propriétaires de leurs fermes.

(2) *Louzou jardinn*, légumes. Les Roscovites vont vendre leurs légumes à quarante et cinquante lieues de Roscoff, quelques-uns même viennent à Paris.

— Beaucoup assurent que les vieux d'autrefois n'auraient pu exécuter un ouvrage pareil, fit-il observer, et qu'il a été fait par les Saxons (1).

— Alors, vous croyez à ceux-ci plus d'argent et plus d'esprit qu'aux Léonards? demandai-je, en souriant.

Les deux paysans protestèrent par une exclamation.

— Les Léonards ne sont ni des mendiants ni des imbéciles! répliqua le Roscovite, avec une certaine vivacité.

— Les Saxons ont du bonheur d'être séparés de notre évêché par la mer, ajouta le Guissinien d'un ton de menace haineuse.

— Aussi n'auraient-ils pu bâtir seuls la flèche de Kreis-Ker, reprit le premier. Mais notre maître n'est pas à savoir que ce sont des hérétiques; le diable les a aidés.

Je regardai le Roscovite.

— Oui, continua-t-il, ce ne sont pas des mains d'ouvriers qui ont porté ces pierres dans le ciel: le

(1) *Saozon,* SAXON; nom encore donné aux Anglais par les Bretons.

*vieux Guillaume* (1) a tout fait en une seule nuit. Il voulait se bâtir à lui-même une église plus belle que toutes celles qui avaient été élevées au vrai Dieu par les hommes ; mais, une fois le coq posé sur le haut de la flèche, saint Pol est venu avec de l'eau bénite, il a chassé Satan et il a confisqué son travail. Aussi dans le pays, appelle-t-on encore Kreis-Ker la tour du diable.

Le Guissinien convint du nom et de l'origine, mais contesta les détails. Selon son dire, c'était saint Pol qui avait reçu de Dieu le pouvoir de faire construire cette chapelle par le démon lui-même, à condition qu'il resterait les yeux ouverts et en prières pendant tout le temps que l'ennemi des hommes mettrait à la bâtir. Chacun d'eux défendait sa tradition comme la seule véritable, lorsqu'un troisième paysan parut à la porte de l'auberge.

Celui-ci avait le riche costume de saint Thegonnec : habit noir à la Louis XIV, grand gilet à basques, ceinture bleue, culotte flottante et plissée, guêtres de cuir ciré, large chapeau orné de velours.

(1) *Guillou coz*, nom donné au diable, en Bretagne. On appelle aussi le loup *Guillou*.

Il portait sur le bras un de ces crocs romains, servant à peser le fil. Ses traits, remarquablement réguliers, respiraient une sérénité intelligente et forte ; sa démarche avait la noblesse grave, mais un peu théâtrale des Léonards de l'intérieur.

En l'apercevant, le Roscovite et le Guissinien interrompirent leur discussion.

— Tiens, c'est M. le Gwen, dit le premier.

— Il sera venu à Saint-Pol pour quelque achat de lin peigné ou de fil, ajouta le second.

Tous deux portèrent la main à leurs coiffures et saluèrent le nouveau venu.

Cette politesse, jointe à la qualification qu'ils venaient de lui donner, me fit comprendre qu'il s'agissait d'un de ces riches marchands de fil qui forment, dans nos campagnes, une sorte de bourgeoisie paysanne.

— Par ma foi ! la rencontre vient à propos, dit le Roscovite, monsieur le Gwen est un savant ; puisqu'il a étudié pour la prêtrise, il pourra décider entre nous.

Le marchand demanda de quoi il s'agissait, et les deux paysans lui exposèrent le sujet de leur dis-

cussion. Lorsqu'ils eurent achevé, il haussa les épaules.

— Ce sont des histoires de nourrice que vous nous racontez-là, mes pauvres enfants, dit-il ; la tour de Kreis-Ker a été bâtie comme toutes les autres, et ce n'est pas l'*estafier de saint Martin* (1) qui a tenu pour cela la *cuiller du maçon* (2).

— Vous connaissez donc l'origine de sa fondation ? demandai-je.

— Cela a été imprimé dans des livres, Monsieur, répondit le Gwen, avec une certaine importance.

— Et vous vous rappelez ce que disent ces livres ?

— Comme mes prières. C'était du temps de saint Gwevroc, auquel ceux de Morlaix donnent le nom de saint Kirio ; à la place où l'on voit aujourd'hui la tour, se trouvait la maison d'une tailleuse en toile (3), bonne travailleuse et dont on ne pouvait dire que du bien, sauf en ce qui regardait la religion.

(1) Le diable. Cette expression est en usage dans tout l'ouest de la France.

(2) *Loü-vaçzon*, nom donné en Bretagne à la truelle.

(3) *Kéménérèz-lyenn*, lingère. Pour les couturières, on dit seulement *kéménérèz*.

Gwevroc, étant passé devant sa porte le jour de la fête de Notre-Dame, l'aperçut qui cousait et l'en réprimanda doucement; mais la tailleuse en toile répondit que ce jour demandait sa nouriture comme les autres, et qu'elle ne savait aucun autre moyen de la gagner.

— Ce n'était pas si mal dit pour une femme, objecta le Roscovite ; monsieur le Saint dut être embarrassé pour lui faire une bonne réponse.

— Aussi n'en fit-il aucune, reprit le marchand de fil. Mais la tailleuse n'avait pas fini de parler que tout son corps devint froid et immobile comme s'il eût été de pierre. Comprenant alors sa faute, elle en demanda pardon à saint Gwevroc, qui fit le signe de la croix sur chacun de ses membres et leur rendit le mouvement. Pour reconnaître un si grand service, la tailleuse donna au saint sa maison, qui était placée au milieu de la ville (1), et l'on y bâtit, avec les libéralités des chrétiens, la chapelle que vous voyez (2).

(1) D'où est venu, à la chapelle, le nom de *Kreis-ker* : de *kreis*, milieu, et de *ker*, ville.

(2) Dans tous les pays, les traditions ont consacré le repos du dimanche en constatant les punitions miraculeuses infli-

Le Guissinien et le Roscovite ne firent aucune objection à la version nouvelle de M. le Gwen, mais ils baissèrent la tête d'un air d'incrédulité. Tous deux préféraient évidemment leur explication et tenaient à l'intervention du diable, ce sublime architecte, auquel l'ignorance attribue toute œuvre difficile et hardie ; car il est curieux de remarquer cette espèce de partage fait entre Dieu et Satan par l'imagination populaire ; si Dieu a l'intention, Satan a l'intelligence ; Satan l'emporte autant par l'esprit que Dieu l'emporte par le cœur ! Et cependant l'un reste le vrai maître, le père de toute joie et de tout bien, l'autre un usurpateur, source de toute misère ! Naïve compréhension de cette doctrine du Christ dans laquelle l'amour occupe le premier rang, et

gées à ceux qui ne l'observaient pas. Voici ce qu'on lit dans *Harsdœrfer* : « A Kindstadt, en Franconie, il y avait une fileuse qui avait coutume de filer le dimanche et qui forçait ses filles à en faire autant. Une fois, il leur sembla à toutes que du feu sortait de leurs quenouilles, mais elles l'éteignirent. La fileuse n'ayant tenu aucun compte de ces deux avertissements, il arriva, le troisième dimanche, que leur filasse enflammée mit le feu à toute la maison et brûla la maîtresse fileuse avec ses deux filles ; un enfant, qui était au berceau, fut seul épargné. »

qui promet le ciel, non au génie, mais *aux hommes de bonne volonté*.

Le marchand de fil parut, du reste, peu soucieux de combattre le doute de ses deux interlocuteurs, qu'il quitta un instant après pour monter à cheval et prendre la route de Lesneven. Eux-mêmes ne tardèrent pas à le suivre, et je restai seul, les yeux fixés sur cette flèche dentelée, à la base de laquelle les grandes hirondelles de mer décrivaient leurs capricieuses spirales et dont le sommet délié commençait à s'effacer dans les brumes du soir.

Lorsque je me remis en route, le soleil avait presque disparu et les étoiles ne tardèrent pas à fleurir l'une après l'autre dans le ciel. L'air était tiède et parfumé de la senteur des menthes sauvages. En quittant Saint-Pol, je croisai un grand nombre de paysans et d'attelages qui regagnaient les métairies ; mais, à mesure que j'avançai, ces rencontres devinrent plus rares. Bientôt, je n'aperçus plus que quelques moissonneurs attardés qui traversaient la route et se perdaient dans l'ombre. Aux sonnettes des chevaux avaient succédé les aboiements des chiens, annonçant le retour des travailleurs

aux fermes éloignées ; enfin, tout se tut et je me trouvai complétement isolé dans la nuit !

Je ralentis le pas de mon cheval et je laissai tomber la bride à l'arçon de la selle, afin de jouir de cette solitude.

Les étoiles versaient sur le paysage une lueur vaporeuse qui permettait de tout distinguer ; mais les perspectives étaient incertaines, les teintes confuses quoique vivement contrastées, les formes insaisissables. Chaque objet ne me semblait que le reflet de lui-même. Par instants, cette hallucination devenait si forte, que je ne sentais plus la réalité de ce qui m'entourait ; tout me frappait vaguement. Je voyais, j'entendais, je marchais et je n'étais pas sûr de vivre ; c'était l'incertitude et l'inconsistance du rêve. Puis, tout à coup, une heure qui tintait à quelque village, un murmure de moulin apporté par la rafale, un cri d'oiseau de nuit, m'arrachaient à cette extase et me rendaient une perception plus vive et plus complète. Je distinguais les fleurs dans les blés, je reconnaissais la brise de mer qui me frappait au visage, j'entendais les mille rumeurs bruissant dans l'ombre, et je respirais avec avidité les

vivifiantes senteurs qui s'élèvent le soir de la campagne !...

Je me trouvais dans un de ces moments de réveil, lorsqu'un bruit de chevaux retentit devant moi. Je levai la tête; à une centaine de pas, deux cavaliers venaient de sortir d'un chemin de traverse et prenaient la route que je suivais moi-même. Je voulus ralentir le pas afin de les laisser disparaître; mais eux-mêmes retinrent la bride de leurs montures, et leurs voix s'élevèrent tout à coup dans la nuit. Ils chantaient sur le ton mélancolique et prolongé en usage dans nos campagnes, le vieux *Dialogue du juif Errant et du bonhomme Misère* (1).

« Écoutez-moi, compagnons de toutes conditions; écoutez l'entretien qui vient d'avoir lieu entre les deux hommes les plus vieux qui soient sur cette terre; deux hommes qui doivent vivre jusqu'au jour du jugement dernier.

L'un d'eux s'appelle Isaac le voyageur, l'autre *Misère*. Sa présence porte la douleur en tous pays. Hélas ! que

(1) Ce *Guerz* a été imprimé plusieurs fois avec des variantes. La version que nous donnons ici est le résultat de la comparaison de différents textes publiés et de plusieurs textes manuscrits.

n'est-il mort ! Combien les hommes seraient heureux s'il était mort !

Près de la ville d'Orléans, ils se rencontrèrent, et, comme les vieux, ils se saluèrent. *Misère*, le premier, dit à Isaac :

— Bonjour, Juif Errant; d'où viens-tu ? que fais-tu dans ce monde? Tu es las et triste, à ce que je vois.

— Je marche le jour et la nuit ; Dieu le veut, parce que je lui ai déplu ; je marche le jour et la nuit et je souffre le plus grand des maux, je ne puis mourir. Vivre, vivre jusqu'au jugement, hélas !

Je croyais être le plus vieux de la terre, et je vois que tu es encore mon aîné dans les souffrances de la vie.

— Pauvre enfant, tu es né d'hier. Depuis combien de cent ans es-tu au monde? Moi, je compte par milliers d'années.

Quand notre premier père Adam désobéit à Dieu je naquis dans sa maison, et, depuis, ses enfants m'ont toujours nourri, malgré eux, à leur foyer.

— Mon vieux père, quel est donc votre nom et votre métier?

— Je suis le bonhomme *Misère*. Partout où je passe, j'entends pleurer ; je suis la cause de tous les malheurs et le père des crimes. Tu dois me connaître, car depuis

que je suis né, le genre humain crie mon nom ; je lui ai fait souffrir tous les maux, je l'ai exercé à tous les tourments.

— Oh ! si tu es celui qui torture les hommes, je te connais. Depuis dix-sept cents ans, j'ai trop entendu parler de toi. Tu es le mauvais esprit de la terre.

Que ne vas-tu, du moins, chez les riches, vieil insensé ? Pourquoi préférer les pauvres toits sous lesquels on ne mange pas toujours du pain ?

— Tais-toi, Juif, bientôt, j'en ai l'espérance, on me verra faire un tour chez les riches ; si je peux entrer une fois dans leur maison, on ne m'en chassera pas facilement.

— Ton habit est trop usé, vieux méchant, pour que tu sois jamais reçu chez les nobles ; dès que l'on te verra sur le seuil, on te chassera : tu es fait pour les pauvres gens.

— Je sais faire des pauvres gens avec les nobles, ô Juif ! et j'entre chez les puissants par fraude ; il y a toujours deux servantes que je connais et qui m'ouvrent la porte, la prodigalité et la fainéantise.

— Adieu, démon ; ton aspect me tourne le sang. Passe, passe, méchant vieillard ; nous n'avons rien à démêler ensemble ? Moi, j'ai un tourmenteur plus fort que toi ; moi, je suis sous la main de Dieu ! »

Ici, les voix se turent. J'étais resté courbé sur mon cheval, l'oreille à la brise, et tout saisi. Cette plainte lamentable, qui avait subitement interrompu mon enchantement, semblait le cri de détresse du genre humain. Sous ce ciel étoilé, parmi ces parfums et au milieu de ces moissons, elle avait l'air d'une protestation lugubre de l'homme déshérité. En l'écoutant, on arrivait presque à douter de la Providence. Dieu n'apparaissait là, en effet, que comme le maître de ce vieillard, chargé *depuis dix-sept cents ans* de torturer les hommes, et comme le bourreau de ce triste vagabond qui s'attendrissait aux douleurs de l'humanité. Le héros du *Guerz* était évidemment le *Juif Errant*. Lui seul se montrait bon en plaignant les victimes ; lui seul se montrait juste en demandant le partage égal de la misère entre les hommes. En Bretagne, comme dans tous les pays, la muse populaire lui avait donné le beau rôle et avait laissé voir ses sympathies ; car, on l'a déjà remarqué ailleurs (1), c'est une chose digne d'être étudiée, que cette durable affection de la foule

(1) Voir un bel article de M. Delasalle dans la *Revue du Calvados*, mai 1840.

pour l'Ahsvérus des légendes. Elle lui a assuré ses cinq sous à perpétuité, elle qui ne peut jamais compter la veille sur le pain du lendemain; elle qui marche pieds nus et sous des haillons, elle lui a donné des habits toujours neufs et des souliers qui ne s'usent jamais! C'est que le peuple aime ceux qui cherchent et qui souffrent. Toute sa chevalerie a été errante, tous ses prophètes ont ceint la couronne d'épines. Ce peuple ne détruira jamais le nid de l'hirondelle bâti à l'angle de sa fenêtre, parce qu'elle vient de loin pour lui porter bonheur; il croira longtemps à l'existence mystérieuse du conquérant mort dans l'exil, parce que l'infortune sanctifie son génie; mais le *Juif Errant* surtout l'intéressera par ce double charme du mouvement et du malheur, il l'attirera par une ressemblance de destinée confusément sentie, et parce que, comme lui, le maudit de Jérusalem est condamné *à marcher toujours sans arriver jamais.*

Les deux cavaliers qui venaient d'éveiller en moi ces réflexions avaient continué à me précéder. Bien qu'ils fussent trop éloignés pour que je pusse distinguer leur costume, je les suivais de l'œil, dans la

nuit, et parfois même, le murmure de leur voix arrivait jusqu'à moi. Ils s'arrêtèrent enfin à la porte d'une maison placée au bord du grand chemin. La flamme qu'on y voyait briller et le bruit du marteau sur l'enclume me firent reconnaître une de ces forges isolées que l'on rencontre, de loin en loin, sur nos routes solitaires. J'éperonnai mon cheval, et je fus à la porte du maréchal ferrant presque aussitôt que les deux cavaliers. C'étaient le Roscovite et le Guissinien.

Tous deux me reconnurent en même temps et me saluèrent d'une exclamation familière.

— Foi de Dieu ! c'est le monsieur de Saint-Pol ! s'écria gaiement le premier ; tous les honnêtes gens sont aujourd'hui par les chemins.

— On dirait que c'est ici un *lieu assigné* (1), ajouta son compagnon en se tournant vers un quatrième voyageur que je n'avais point d'abord aperçu, et qui n'était autre que le marchand de fil de Saint-Thegonnec.

Cette seconde rencontre, à un si court intervalle

(1) *Lec'h açinet*, expression bretonne pour dire *un rendez-vous*.

et sans que nous nous fussions avertis de la route que nous devions suivre, avait quelque chose d'inattendu, sinon de singulier, qui établit aussitôt, entre nous, une sorte de familiarité. Le hasard seul avait cependant tout fait. Obligé de s'arrêter le premier pour faire ferrer son cheval, M. le Gwen venait d'être rejoint par les deux paysans, qui avaient voulu allumer, à la forge, leurs *cornes à tabac* (1); mon arrivée compléta la réunion.

Ce fut naturellement l'occasion de nous demander où nous allions, et, comme nous nous rendions tous quatre à Lesneven, il fut convenu que l'on achèverait la route de compagnie. Nous entrâmes dans la forge en attendant que le maréchal eût achevé son travail.

Les connaissances fortuites sont toujours celles qui marchent le plus vite. Spontanément formées, elles passent par-dessus les préliminaires imposés aux relations prévues; les esprits se rapprochent de prime saut, et la confiance y entre sans examen. Au bout de quelques instants, je connaissais déjà

(1) *Korn-Butun*, pour pipe; *butun* vient de *petun*, nom primitif du tabac.

le caractère, la position et les projets de mes trois compagnons.

Ainsi que je l'avais déjà entrevu, tous trois résumaient les principales classes de paysans Léonards.

Monsieur le Gwen était le paysan bourgeois, appartenant encore à la population des campagnes par le langage, le costume, les mœurs ; mais tenant déjà à celle des villes par la richesse et l'instruction.

Le Roscovite, plus Breton, avait aussi éprouvé, pourtant, l'influence moderne. Sa foi attiédie n'était déjà plus qu'une habitude : il ne connaissait les croyances du vieux temps que comme des souvenirs d'enfance qu'on raconte en souriant ; c'était enfin un des disciples de cette *Jeune Bretagne* qui va, d'année en année, *allongeant la braie gauloise et écourtant sa chevelure antique.*

Dans le Guissinien seul se retrouvait le véritable Armoricain, bref, inflexible, silencieux ; de glace au dehors, de flamme au dedans ! La tradition, dont les autres avaient à peine conservé la trace dans leur esprit, il l'avait, lui, reçue et scellée dans son

cœur ; il la gardait là, mêlée aux sources mêmes de sa vie et teignant chaque flot de sentiments ou de pensées qui s'en élançaient. Quant au maréchal ferrant, c'était un de ces soldats éprouvés dans les dernières luttes de l'empire, race triste et silencieuse, sur laquelle semble toujours peser le souvenir de Waterloo. Lui aussi avait connu les traditions du pays, mais il y revenait difficilement ; retiré des joies de la jeunesse, il vivait habituellement au milieu des fatigues du travail et des vagues réminiscences de la défaite.

Je voulus exploiter au profit de mes recherches cette rencontre de personnalités différentes en amenant la conversation sur les mœurs, les ballades et les contes populaires de Léon ; mais j'eus d'abord quelque peine à faire parler mes compagnons librement. L'expérience leur avait appris à craindre les railleries des *gens de la ville*, et mon costume bourgeois les rendait soupçonneux. Je finis pourtant par les rassurer et j'en obtins une foule de révélations précieuses au nombre desquelles se trouvaient les traditions qui vont suivre.

La première me fut rapportée par le Guissinien,

qui était, comme je l'appris ensuite, un des *discrevellerrs* célèbres du pays. Après avoir annoncé le titre des *Lavandières de nuit,* il se découvrit, fit le signe de la croix, et commença d'un accent emphatique et cadencé qui annonçait la récitation d'un thème préparé et invariable.

---

RÉCIT DU GUISSINIEN.

## LES LAVANDIÈRES DE NUIT (1).

Les Bretons sont les fils du péché, comme les autres, mais ils aiment leurs morts; ils ont pitié de ceux qui brûlent dans le purgatoire et ils tâchent de les racheter du feu d'épreuve. Chaque dimanche, après l'office, ils prient pour leurs âmes, sur la terre où pourrissent leurs pauvres corps.

C'est dans le *mois noir* (2), surtout, qu'ils font acte de chrétiens. Quand la *messagère de l'hiver* (3) arrive, chacun pense à ceux qui sont allés vers la

(1) *Kannérez-noz*. Cette croyance à des lavandières-fantômes est répandue dans toute la Bretagne, mais surtout dans le Léonnais. Le *discrevellerr* qui nous raconta cette tradition avait, comme Sancho Pança, la manie des proverbes; nous avons conservé ceux que nous nous sommes rappelés et qui ne demandaient pas, pour être compris, de trop longues explications.

(2) *Miz-du*, nom breton de novembre; on le nomme quelquefois *du* par abréviation.

(3) Nom donné à la fête de la Toussaint; on la nomme aussi *goël an oll sent*.

justice de Dieu. On fait dire des messes à l'autel des morts, on leur allume des cierges, on les voue aux meilleurs saints, on va avec les petits enfants sur leurs pierres, et, après vêpres, le recteur sort de l'église pour bénir leurs fosses.

C'est aussi cette nuit-là que le Christ leur donne quelque soulagement et leur permet de revenir visiter les foyers où ils ont vécu. Les morts sont alors aussi nombreux dans les maisons des vivants que les feuilles jaunies dans les chemins creux. Voilà pourquoi les vrais chrétiens laissent la nappe mise et le feu allumé, pour qu'ils puissent prendre leurs repas et réchauffer leurs membres engourdis sous la froidure des cimetières.

Mais s'il y a de vrais adorateurs de la Vierge et de son Fils, il y a aussi des enfants de l'*ange noir* (1) qui oublient ceux qui ont été le plus près de leur cœur. Wilherm Postik était un de ceux-là. Son père avait quitté la vie sans avoir reçu l'absolution, et, comme dit le proverbe, *Kadiou est toujours le fils*

(1) *An æl du* ou *an æl korneck*, l'ange cornu ; noms grotesques du diable.

*de son père* (1). Aussi n'était-il occupé que de plaisirs défendus, dansant pendant l'office, quand il le pouvait, et trinquant pendant la messeavec les *gueux* (2) acheteurs de chevaux. Dieu n'avait pas manqué cependant de lui envoyer des avertissements. Il avait vu frapper du *mauvais air* (3), dans la même année, sa mère, ses sœurs et sa femme; mais il s'était consolé de la mort des premières en recueillant leur héritage, et quant à Katel, il avait dit comme tous les veufs débauchés :

Si je n'ai plus de femme à moi,
Celles des autres sont mon droit (4).

(1) Le proverbe breton est plus expressif :

Map e ted eo Kadyou
Nemed e vamm a lavaré gaou;

C'est-à-dire :

De son père Kadiou est fils,
A moins que sa mère n'ait menti.

(2) *Gardinn*, les *gueux* ou les *gredins;* c'est le nom familier donné, dans le Léonnais, aux Normands qui viennent y acheter des chevaux.

(3) *Avel fal;* nom donné par les Bretons à toute influence maligne.

(4) Le proverbe breton est mieux formulé :

Pa ne meus muy dimé unan
E man va lod e peb unan;

Littéralement :

Puisque je n'en ai plus une à moi,
Mon lot est dans chacune.

Et il avait agi selon son dire.

Le recteur avait eu beau l'avertir au prône qu'il était une pierre de scandale pour toute la paroisse. Loin de corriger Wilherm, cet avertissement public n'avait eu pour résultat que de le faire renoncer à l'église, comme il était facile de le prévoir, car ce n'est pas en faisant *claquer le fouet que l'on ramène un cheval échappé* (1); aussi se mit-il à vivre plus à son aise que jamais et sans plus de foi ni de loi qu'un renard de taillis.

Or, il se trouva dans ce temps-là que les beaux jours prirent fin et que la fête des morts arriva. Tous les gens baptisés mirent leurs habits de deuil et se rendirent à l'église afin de prier pour les trépassés; mais Wilherm, lui, revêtit ses habits de fête et prit la route du bourg voisin où se réunissaient des matelots sans religion et des filles sans honneur.

Tout le temps que les autres employaient à soulager les âmes en peine, il le passa, dans cet en-

(1) Le proverbe breton est un distique :

Ober strakgla e scorgezik.
Na distum quet kesek sponntik.

droit, buvant du *vin de feu*, jouant avec les matelots et chantant aux filles des rimes composées par les meuniers (1). Il continua ainsi presque jusqu'au milieu de la nuit et ne songea à s'en retourner que quand les autres se sentirent fatigués du péché. Lui, c'était un corps de fer pour le plaisir, et il quitta l'auberge le dernier, aussi ferme et aussi dispos qu'au moment où il était entré.

Seulement, il avait le cœur chaud de boire. Il chantait tout haut, par les routes, des chansons que les plus hardis disent ordinairement tout bas; il passait devant les croix sans baisser la voix et sans ôter son chapeau, et il frappait, à droite et à gauche, les touffes de genêts avec son bâton, sans avoir peur de blesser les âmes qui remplissaient, ce jour-là, les chemins.

Il arriva ainsi à un carrefour où se présentaient deux routes conduisant à son village. La plus longue était gardée par la protection de Dieu, tandis que la plus courte était hantée par les morts. Bien des gens, en la traversant la nuit, avaient entendu

(1) Les meuniers passent généralement pour les auteurs des chansons graveleuses.

des bruits et vu des choses dont on ne parlait que lorsqu'on était plusieurs et à portée du bénitier; mais Wilherm ne craignait que la soif et les filles laides; il prit donc la route la plus courte, en faisant raisonner ses galoches sur les cailloux du chemin.

Cependant la nuit était sans lune; les feuilles couraient emportées par le vent, les sources coulaient tristement le long du coteau, les buissons frissonnaient comme un homme qui a peur, et, au milieu de ce silence, les pas de Wilherm retentissaient dans la nuit comme des pas de géants; mais rien ne l'épouvantait et il marchait toujours.

En passant près du vieux manoir ruiné, il entendit la girouette qui lui disait:

— Retourne, retourne, retourne!

Wilherm continua son chemin. Il arriva devant la cascade, et l'eau murmura:

— Ne passe pas, ne passe pas, ne passe pas!

Il posa son pied sur les pierres polies par la rivière et la traversa. Comme il atteignait un chêne vermoulu, le vent qui sifflait dans les branches répéta:

— Reste ici, reste ici, reste ici!

Mais Wilherm frappa, en passant, de son bâton l'arbre mort et pressa le pas.

Enfin, il entra dans le vallon hanté. Minuit sonna à trois paroisses. Wilherm se mit à siffler l'air de Marionnik (1). Mais, au moment où il sifflait le quatrième vers, il entendit le bruit d'une charrette non ferrée (2), et il l'aperçut qui venait vers lui couverte d'un drap mortuaire.

Wilherm reconnut *la charrette de la mort.* Elle était traînée par six chevaux noirs et conduite par l'*Ankou* (3), qui tenait un fouet de fer, et répétait sans cesse :

— Détourne ou je te retourne !

Wilherm lui fit place, mais sans se déconcerter.

(1) Air d'une chanson très-connue :

Koantik he marionik
Koantik a delikadd,
Ru evel eur rosennik
A glaz e daou lagadd.

(2) *Karr-meulon;* on la distingue, en Bretagne, de la charrette ferrée *karr-hoüarnet.*

(3) *L'ankou,* mot à mot *l'angoisse;* ce nom désigne ordinairement le fantôme de la mort.

— Que fais-tu donc ici, M. de *Ker-Gwen* (1)? lui demanda-t-il effrontément.

— Je prends et je surprends, répondit l'*Ankou.*

— Tu es donc un voleur et un traître ? continua Wilherm.

— Je suis le frappeur sans regard et sans égard.

— C'est-à-dire un sot et un brutal. Alors je ne m'étonne plus, mon mignon, que tu sois des quatre évêchés, car on peut t'appliquer tout le proverbe (2). Mais où vas-tu aujourd'hui pour être si pressé ?

— Je vais chercher Wilherm Postik, répliqua le fantôme en passant.

Le bon vivant éclata de rire et poussa plus loin.

Comme il arrivait devant la petite haie de pru-

(1) Plaisanterie sur la pâleur du spectre de la mort; nous avons déjà dit que *Gwen* signifie *blanc.*

(2) Le proverbe est fort connu.

Laër evel ul Leonardd,
Traytour evel un Treywergadd,
Sod evel ur Gwennedadd,
Brusk evel ur Kernevadd.

C'est-à-dire :

Voleur comme un Léonard,
Traître comme un Tregorrois,
Sot comme un Vannetais,
Brutal comme un Cornouaillais.

nelliers qui conduit au lavoir, il aperçut deux femmes blanches qui étendaient du linge sur les buissons.

— Sur ma vie! voilà des jeunes filles qui n'ont pas peur du serein, dit-il. Pourquoi êtes-vous si tard dans la prairie, mes petites colombes?

— Nous lavons, nous séchons, nous cousons! répondirent les deux femmes en même temps.

— Quoi donc? demanda le jeune homme.

— Le linceul du mort qui parle et marche encore.

— Un mort! pardieu! vous me direz son nom.

— Wilherm Postik.

Le garçon rit plus fort que la première fois, et descendit le petit chemin raboteux.

Mais à mesure qu'il avançait, il entendait plus distinctement les coups de battoirs des *lavandières de nuit* sur les pierres de la *douéz* (1); et bientôt il les

(1) *Douéz* signifie, en breton, *fossé de ville fortifiée;* mais comme ces fossés étaient autrefois remplis d'eau et servaient aux lavandières, on a insensiblement appelé les lavoirs *douéz*, et, dans notre province, ce mot est même passé du breton dans le français usuel; on a seulement ajouté une faute de langue, en faisant *douéz* masculin.

aperçut elles-mêmes, frappant leurs draps mortuaires, en chantant le triste refrain :

> Si chrétien ne vient nous sauver,
> Jusqu'au jugement faut laver,
> Au clair de la lune, au bruit du vent,
> Il faut laver le linceul blanc (1).

Dès qu'elles aperçurent le joyeux compagnon, toutes coururent avec de grands cris, en lui présentant leurs suaires et lui criant de le tordre pour en faire sortir l'eau.

—Un petit service ne se refuse pas entre amis, répondit Wilherm gaiement; mais chacune son tour, les belles lavandières, un homme n'a que deux mains pour tordre comme pour embrasser.

Il déposa alors son bâton et prit le bout du drap mortuaire que lui présentait une des mortes, en ayant soin de tordre du même côté qu'elle, car il

(1) Nous avons changé peu de chose au breton.

> Quen na zui kristen salver
> Rede goëlc'hi hou liçer
> Didan an earc'h ag an aër.

C'est-à-dire :

> Jusqu'à ce qu'il ne vienne chrétien sauveur,
> Il nous faut blanchir notre linceul
> Sous la neige et le vent.

avait appris des anciens que c'était le seul moyen de ne pas être brisé.

Mais pendant que le linceul tournait ainsi, voilà que d'autres lavandières entourent Wilherm, qui reconnut sa tante et sa femme, sa mère et ses sœurs. Toutes criaient :

— Mille malheurs à qui laisse brûler les siens dans l'enfer ! Mille malheurs !

Et elles secouaient leurs cheveux épars, en levant leurs battoirs blancs, et, à toutes les *douéz* de la vallée, le long de toutes les haies, au haut de toutes les landes, des voix répétaient : — Mille malheurs ! mille malheurs !

Wilherm, hors de lui, sentit ses cheveux se dresser sur sa tête ; dans son trouble, il oublia la précaution prise jusqu'alors et se mit à tordre de l'autre côté. A l'instant même le linceul serra ses mains, comme un étau, et il tomba broyé par les bras de fer de la *lavandière*.

En passant au point du jour près de la *douéz*, une jeune fille d'Henvik, nommée Fantik ar Fur, s'arrêta pour mettre une branche de houx dans son pot

de lait frais tiré (1) et aperçut Wilherm étendu sur les pierres bleues. Elle crut que le *vin de feu* l'avait abattu là, et elle s'approcha, avec un brin de jonc, pour l'éveiller; mais, voyant qu'il restait immobile, l'enfant prit peur et s'encourut au village, pour avertir. On vint avec le recteur, le sonneur de cloches et le notaire, qui était maire de l'endroit; le corps fut relevé et placé sur une charrette à bœufs; mais les cierges bénits que l'on voulut allumer s'éteignirent toujours, ce qui fit comprendre que Wilherm Postik était acquis à la damnation. Aussi son corps fut-il déposé en dehors du cimetière, sous l'échalier de pierre, là où s'arrêtent les chiens et les mécréants.

(1) Les Bretonnes portent leurs pots au lait sur la tête, et, pour diminuer l'agitation du liquide, elles y plongent habituellement de petites branches de ronce ou de houx.

RÉCIT DE ROSCOVITE.

## LA GROAC'H DE L'ILE DU LOK (1).

Tous ceux qui connaissent *la terre de l'église* (Lanillis) savent que c'est une des plus belles paroisses de l'évêché de Léon. Là, il y a toujours eu, outre les fourrages et les blés, des vergers qui donnent des pommes plus douces que le miel de Sizun, et des pruniers dont toutes les fleurs deviennent des fruits. Pour ce qui est des jeunes filles à marier,

(1) Ce nom de *groac'h* ou *grac'h* signifie proprement *vieille femme;* on le donnait aux druidesses qui avaient leurs colléges dans une île voisine des côtes de l'Armorique et appelée pour cela île de Groac'h (dont on a fait par corruption Groais ou Groix). Mais ce nom de Groac'h fut, peu à peu, détourné de son sens primitif; au lieu de désigner une *vieille femme,* il finit par désigner une femme ayant puissance sur les éléments et habitant au milieu des flots, comme les druidesses de l'île; en un mot, une sorte de fée des eaux, mais de nature malfaisante, comme toutes les fées bretonnes. Nous avons entendu répéter plusieurs fois, avec des variantes, le conte de la *Groac'h* que nous donnons; chaque conteur plaçant la scène dans un lieu différent et souvent imaginaire, nous avons cru pouvoir choisir l'étang de l'île du Lok.

elles sont toutes sages et ménagères, à ce que disent leurs parents (1)!....

Dans les temps anciens, alors que les miracles étaient aussi communs dans la basse Bretagne que le sont aujourd'hui les baptêmes et les enterrements, il y avait à Lanillis un jeune homme qui s'appelait Houarn Pogamm et une jeune fille nommée Bellah Postik. Tous deux étaient cousins à la mode du pays, et leurs mères, quand ils étaient tout petits, les avaient élevés dans le même berceau, comme on le fait des enfants que l'on destine à être un jour maris et femmes, avec la permission de Dieu (2). Aussi avaient-ils grandi en s'aimant de tout leur cœur. Mais leurs parents étaient morts l'un après l'autre,

(1) Ce début, moitié poétique, moité railleur, appartient *textuellement* à l'un des conteurs que nous avons entendu. On trouvera, dans ce qui suit, ce même mélange de sentiment et de gaieté qui est un des caractères de nos récits populaires. Il est, en effet, assez rare que le ton de ces récits soit soutenu. L'exaltation, les sombres images, l'émotion dramatique sont réservées aux traditions rhythmées; les traditions parlées sont, presque toujours, présentées sous une forme familière et plutôt gaie que triste.

(2) Cet usage existe dans toute la Cornouaille : les enfants destinés l'un à l'autre sont placés, dès leur naissance, dans le même berceau.

et les deux orphelins, qui n'avaient pas d'héritage, furent obligés de se mettre en service chez le même maître.

Ils auraient pu se trouver heureux; mais les amoureux ressemblent à la mer qui se plaint toujours.

— Si nous avions seulement de quoi acheter une petite vache et un pourceau maigre, disait Houarn, je louerais à notre maître un morceau de terre, le curé nous marierait, et nous irions demeurer ensemble.

— Oui, répondait Bellah, avec un gros soupir; mais nous vivons dans des temps si durs ! Les vaches et les porcs ont encore renchéri à la dernière foire de Ploudalmazeau; pour sûr, Dieu ne s'occupe plus comment le monde va.

— J'ai peur qu'il ne faille attendre longtemps ! reprenait le jeune garçon, car ce n'est jamais moi qui finis les bouteilles, quand je bois à l'auberge avec des amis (1).

(1) Tout le monde sait que celui qui finit une bouteille doit être marié dans l'année; le chant du coucou annonce aussi aux jeunes filles un mariage avant le retour de l'hiver.

— Bien longtemps, répliqua la jeune fille; car je n'ai pu réussir à entendre le coucou chanter.

Ces plaintes recommencèrent tous les jours, jusqu'à ce qu'Houarn eut enfin perdu patience. Il vint trouver un matin Bellah qui vannait du blé dans l'aire, et lui annonça qu'il voulait partir pour chercher fortune.

La jeune fille fut bien affligée à cette nouvelle, et fit tout ce qu'elle put pour le retenir; mais Houarn, qui était un garçon résolu, ne voulut rien écouter.

— Les oiseaux, dit-il, vont devant eux, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré un champ de grain, et les abeilles jusqu'à ce qu'elles trouvent des fleurs pour faire leur miel; un homme ne peut avoir moins de raison que des bêtes volantes. Moi aussi, je veux chercher partout ce qui me manque, c'est-à-dire le prix d'une vache et d'un pourceau maigre. Si vous m'aimez, Bellah, vous ne vous opposerez pas davantage à un projet qui doit hâter notre mariage.

La jeune fille comprit qu'elle devait céder, et quoique le cœur lui tournât, elle dit à Houarn:

— Partez, à la garde de Dieu, puisqu'il le faut;

mais, avant, je veux partager avec vous ce qu'il y a de meilleur dans l'héritage de mes parents.

Alors elle conduisit le jeune garçon à son armoire et en tira une clochette, un couteau et un bâton.

— Ces trois reliques, dit-elle, ne sont jamais sorties de la famille. Voici d'abord la clochette de saint Kolédok; elle a un son qui se fait entendre, quelle que soit la distance, et qui avertit nos amis des périls que nous courons. Le couteau a appartenu à saint Corentin, et tout ce qu'il touche échappe aux enchantements des magiciens ou du démon. Enfin, le bâton est celui que portait saint Vouga, il vous conduit où vous voulez aller. Je vous donne le couteau pour vous défendre des maléfices, la clochette pour me faire connaître vos dangers et je garde le bâton pour vous rejoindre si vous avez besoin de moi (1).

(1) La tradition populaire a encore ici altéré les faits de la légende.

Saint Ké, appelé par les Bretons Kolédok, c'est-à-dire *qui aime à se perdre* dans les bois (de *kollet, perdu*), avait une clochette, comme tous les ermites ; mais le seul miracle que la légende lui attribue est d'avoir sonné d'elle-même pour désigner le lieu où le saint devait s'établir. Cependant il passe

Houarn remercia sa promise, il pleura un peu avec elle, comme il le faut toujours quand on se sépare, puis il s'en alla vers les montagnes.

Mais c'était alors comme aujourd'hui; et, dans tous les villages où il passait, Houarn était poursuivi par des mendiants qui, parce que ses braies étaient entières, le prenaient pour un seigneur.

— Par ma foi, pensa-t-il, ceci est un pays où je vois plus d'occasion de dépenser que de faire fortune : allons plus loin.

Il continua donc, en descendant, jusqu'à la côte, et arriva à Pontaven, qui est une jolie ville bâtie sur une rivière bordée de peupliers.

Là, comme il était assis à la porte de l'auberge, il entendit deux saulniers qui causaient en char-

pour constant, chez nos paysans, que cette clochette l'avertissait du bien qu'il devait faire ou du mal qu'il devait éviter.

Quant à saint Corentin, il avait près de son ermitage une fontaine dans laquelle se trouvait un poisson miraculeux : tout ce que lui enlevait le couteau du saint renaissait aussitôt, de manière à laisser le poisson toujours aussi entier.

Nous ne savons ce qui a pu donner lieu à la fable du bâton de saint Vouga. La légende dit bien que ce saint traversa la mer sur un rocher, mais elle ne parle point de ce bâton qui remplace, dans la tradition bretonne, les bottes de sept lieues du conte de Perrault.

geant leurs mules et parlaient de la *Groac'h de l'île du Lok.* Houarn demanda ce que c'était ; ils lui répondirent que l'on donnait ce nom à une fée qui habitait le lac de la plus grande des Glénans, et que l'on disait aussi riche, à elle seule, que tous les rois réunis. Bien des gens étaient allés déjà dans l'île pour s'emparer de ses trésors, mais aucun n'était revenu

Houarn eut, tout de suite, la pensée de s'y rendre à son tour afin de tenter l'aventure. Les muletiers firent leurs efforts pour l'en détourner. Ils ameutèrent même tout le peuple autour de lui en criant que des chrétiens ne pouvaient laisser ainsi un homme courir à sa perte, et on voulut retenir de force le jeune garçon. Il remercia de l'intérêt qu'on lui montrait, et se déclara prêt à abandonner son projet si l'on voulait seulement faire une quête dont le produit lui permettrait d'acheter une petite vache et un pourceau maigre ; mais, à cette proposition, les muletiers et tous les autres se retirèrent, en répétant que c'était un entêté et qu'il n'y avait aucun moyen de le retenir.

Houarn se rendit donc au bord de la mer, chez un batelier, qui le conduisit à l'île du Lok.

Il trouva sans peine l'étang placé au milieu de cette île, et qui est entouré de gazons marins à fleurs roses. Comme il en faisait le tour, il aperçut, vers une des extrémités, à l'ombre d'une touffe de genêts, un canot couleur de mer qui flottait sur les eaux dormantes. Ce canot avait la forme d'un cygne endormi, la tête sous son aile.

Houarn, qui n'avait jamais rien vu de pareil, s'approcha avec curiosité et entra dans la barque pour mieux la voir; mais, à peine y eut-il mis le pied, que le cygne eut l'air de s'éveiller; sa tête sortit de dessous ses plumes, ses larges pattes s'étendirent sur l'eau, et il s'éloigna brusquement du rivage.

Le jeune homme poussa une exclamation d'effroi; mais le cygne avança plus vite vers le milieu de l'étang. Houarn voulut se jeter à la nage; alors l'oiseau enfonça son bec dans les eaux et plongea, en l'entraînant avec lui.

Le Léonard, qui ne pouvait crier sans boire la mauvaise eau de l'étang, fut forcé de se taire et parvint ainsi à la demeure de la *Groac'h.*

C'était un palais de coquillage qui surpassait tout

ce que l'on pouvait imaginer. On y arrivait par un escalier de cristal fait de telle manière que, lorsqu'on y posait le pied, chaque marche chantait comme un oiseau des bois! Tout autour, on voyait d'immenses jardins où grandissaient des forêts de plantes marines et des pelouses d'algues vertes toutes parsemées de diamants au lieu de fleurs.

La *Groac'h* était couchée dans la première salle, sur un lit d'or. Elle était habillée d'une toile vert de mer, fine et souple comme une vague; ses cheveux noirs, entremêlés de corail, tombaient jusqu'à ses pieds, et son visage blanc et rose ressemblait, pour l'éclat, à l'intérieur d'un coquillage.

Houarn s'arrêta, tout ébloui de voir une créature si belle; mais la *Groac'h* se leva, en souriant, et s'avança vers lui.

Sa démarche était si souple, qu'on eût dit un des flots blancs qui courent sur la mer. Elle salua le jeune Léonard.

— Soyez le bienvenu, dit-elle, en lui faisant signe d'entrer; il y a toujours place ici pour les étrangers et pour les beaux garçons.

Le jeune homme rassuré entra.

— Qui êtes-vous, d'où venez-vous et que cherchez-vous ? ajouta la *Groac'h.*

— On m'appelle Houarn, répondit le Léonard. Je viens de Lanillis, et je cherche de quoi acheter une petite vache et un pourceau maigre.

— Hé bien, venez, Houarn, reprit la fée, et ne vous inquiétez plus de rien, car vous aurez tout ce qui pourra vous réjouir.

Elle l'avait fait entrer dans une seconde salle tapissée de perles, où elle lui servit de huit espèces de vins, dans huit gobelets d'argent sculptés. Houarn but d'abord des huit vins, puis il les trouva si bons, qu'il en rebut huit fois de chacun, et, à chaque coup, il trouvait la *Groac'h* plus belle.

Celle-ci l'encourageait en lui disant qu'il ne devait point avoir peur de la ruiner, puisque l'étang de l'île du Lok communiquait avec la mer, et que toutes les richesses qu'engloutissaient les naufrages y étaient apportées par un courant magique.

— Sur mon salut, dit Houarn que le vin avait rendu gai, je ne m'étonne plus si les gens de la côte parlent mal de vous ; les personnes si riches

ont toujours des jaloux ; quant à moi, je ne demanderais que la moitié de votre fortune.

— Vous l'aurez si vous voulez, Houarn, dit la fée.

— Comment cela ? demanda-t-il.

— Je suis veuve de mon mari le Korandon, reprit-elle, et, si vous me trouvez à votre gré, je deviendrai votre femme.

Le Léonard fut tout saisi de ce qu'il entendait. Lui, se marier à la *Groac'h* qui lui semblait si belle, dont le palais était si riche et qui avait de huit espèces de vins qu'elle laissait boire à discrétion !... Il avait, à la vérité, promis à Bellah de l'épouser ; mais les hommes oublient facilement ces espèces de promesses : ils sont, pour cela, comme les femmes.

Il répondit donc poliment à la fée qu'elle n'était pas faite pour qu'on la refusât, et qu'il y avait joie et honneur à devenir son mari.

La *Groac'h* s'écria alors qu'elle voulait préparer, sur-le-champ, le repas de la *velladen* (1). Elle dressa une table qu'elle couvrit de tout ce que le Léonard connaissait de meilleur (outre beaucoup de choses

(1) Voir les *Derniers Bretons*, chap. IV, pays de Léon.

qu'il ne connaissait pas) ; puis elle alla à un petit vivier qui était au fond du jardin, et elle se mit à appeler :

— Eh ! le procureur ! eh ! le meunier ! eh ! le tailleur ! eh ! le chantre !

Et, à chaque cri, on voyait accourir un poisson qu'elle mettait dans un filet d'acier.

Lorsque le filet fut rempli, elle passa dans une pièce voisine et jeta tous les poissons dans une poêle d'or.

Mais il sembla à Houarn, qu'au milieu des pétillements de la friture, de petites voix chuchotaient.

— Qui est-ce donc qui chuchote sous la poêle d'or, *Groac'h?* demanda-t-il.

— C'est le bois qui pétille, dit-elle, en attisant le feu.

Un instant après, les petites voix recommencèrent à murmurer.

— Qui est-ce donc qui murmure, *Groac'h?* demanda le jeune homme.

— C'est la friture qui fond, répondit-elle, en faisant sauter les poissons.

Bientôt les petites voix crièrent plus fort.

— Qui est-ce donc qui crie, *Groac'h?* reprit Houarn.

— C'est le grillon du foyer, répliqua la fée, en chantant si haut que Léonard n'entendit plus rien.

Mais ce qui venait de se passer lui avait donné à réfléchir, et, comme il commençait à avoir peur, il commença à sentir des remords.

— Jésus Marie! se dit-il, est-ce bien possible que j'aie oublié si vite Bellah pour une *Groac'h* qui doit être fille du démon? avec cette femme-là je n'oserai même pas faire mes prières du soir, et je suis sûr d'aller en enfer comme un langueyeur de porcs.

Pendant qu'il se parlait ainsi, la fée avait apporté la friture, et elle le pressa de dîner, en lui disant qu'elle allait chercher pour lui douze nouvelles espèces de vins.

Houarn tira son couteau, tout en soupirant, et voulut commencer à manger; mais, à peine la lame qui détruisait les enchantements eut-elle touché au plat d'or, que tous les poissons se redressèrent et redevinrent de petits hommes, portant chacun le costume de son état. Il y avait un procureur en ra-

bats, un tailleur en bas violets, un meunier couleur de farine, un chantre en surplis, et tous criaient à la fois, en nageant dans la friture :

— Houarn ! sauve-nous, si tu veux toi-même être sauvé !

— Sainte Vierge ! quels sont ces petits hommes qui chantent dans le beurre fondu ? s'écria le Léonard stupéfait.

— Nous sommes des chrétiens comme toi, répondirent-ils ; nous étions aussi venus à l'île du Lok pour chercher fortune, nous avons consenti à épouser la *Groac'h*, et, le lendemain du mariage, elle a fait de nous ce qu'elle avait fait de nos prédécesseurs qui sont dans le grand vivier.

— Quoi ! s'écria Houarn, une femme qui paraît si jeune est déjà la veuve de tous ces poissons !

— Et tu seras bientôt dans le même état, exposé aussi à être frit et mangé par les nouveaux venus.

Houarn fit un saut, comme s'il se fut déjà senti dans la poêle d'or, et courut vers la porte, ne songeant qu'à s'échapper avant le retour de la *Groac'h;* mais celle-ci, qui venait d'entrer, avait tout entendu. Elle jeta son filet d'acier sur le Léonard qui

se transforma aussitôt en grenouille, et elle alla le porter dans le vivier, où se trouvaient déjà ses autres maris.

Dans ce moment, la clochette qu'Houarn portait à son cou tinta d'elle-même, et Bellah l'entendit à Lanillis, où elle était occupée à écrémer le lait de la veille.

Ce fut pour elle comme un coup dans le cœur. Elle jeta un cri en disant :

— Houarn est en danger !

Et sans attendre autre chose, sans demander conseil à personne, elle courut mettre ses habits de grand'messe, ses souliers, sa croix d'argent, et sortit de la ferme avec son bâton magique.

Arrivée au carrefour, elle planta celui-ci dans la terre en murmurant :

De saint Vouga rappelle-toi !
Bâton de pommier, conduis-moi
Sur le sol, dans les airs, sur l'eau,
Partout où passer il me faut (1) !

Le bâton se changea aussitôt en un bidet rouge

(1) L'invocation bretonne est un peu différente de celle que nous donnons. La voici :

En han sant Vouga, baz-avalenn
(È pep quèver red eo trémenn),

de saint Thégonec, peigné, sellé, bridé, avec un ruban sur chaque oreille et un plumet bleu au front.

Bellah le monta sans balancer. Il partit d'abord au pas, puis au trot, puis au galop, et il allait si vite, que les fossés, les arbres, les maisons, les clochers passaient devant les yeux de la jeune fille comme les bras d'un dévidoir. Mais elle ne se plaignait pas, sachant que chaque pas l'approchait de son cher Houarn; elle excitait, au contraire, le bidet, en répétant :

— Le cheval va moins vite que l'hirondelle, l'hirondelle va moins vite que le vent, le vent va moins vite que l'éclair; mais toi, mon bidet, si tu m'aimes, il faut aller plus vite qu'eux tous; car j'ai une part de mon cœur qui souffre, la meilleure moitié de mon cœur qui est en danger.

Le bidet l'entendait et courait comme une paille qu'emporte le tourbillon, si bien qu'il arriva enfin

> Bez conduer en ear, en douar,
> Var an dour fresq, pe dour cloüar,

C'est-à-dire, mot à mot :

> Au nom de saint Vouga, bâton-pommier
> (Partout où il faudra passer),
> Sois mon conducteur dans l'air, sur la terre,
> Sur l'eau froide ou sur l'eau tiède.

dans l'Arhès au pied du rocher que l'on appelle le *Saut du cerf*.

Mais là il s'arrêta, car jamais cheval ni jument n'avait gravi ce rocher. Bellah, qui comprit pourquoi il restait immobile, recommença à dire :

De saint Vouga rappelle-toi!
Bidet de Léon, conduis-moi
Sur le sol, dans les airs, sur l'eau,
Partout où passer il me faut!

Dès qu'elle eut achevé, des ailes sortirent des flancs de sa monture, qui devint un grand oiseau, et qui l'emporta au sommet du rocher.

Ce sommet était occupé par un nid fait de terre de potier et garni de mousse desséchée sur lequel se tenait accroupi un petit korandon tout noir et tout ridé, qui se mit à crier quand il vit Bellah.

— Voici la jolie fille qui vient pour me sauver.

— Te sauver! dit Bellah, qui es-tu donc, mon petit homme?

— Je suis Jeannik, le mari de la *Groac'h* de l'île du Lok ; c'est elle qui m'a envoyé ici.

— Mais que fais-tu dans ce nid?

— Je couve six œufs de pierre, et je n'aurai ma liberté que lorsqu'ils seront éclos.

Bellah ne put s'empêcher de rire.

— Pauvre cher petit coq, dit-elle, et comment pourrais-je te délivrer?

— En délivrant Houarn, qui est au pouvoir de la *Groac'h*.

— Ah! dis-moi ce qu'il faut pour cela? s'écria l'orpheline, et, quand je devrais faire à genoux le tour des quatre évêchés, je commencerais tout de suite.

— Hé bien donc, il faut deux choses, dit le korandon : d'abord te présenter à la *Groac'h* comme un jeune homme; puis lui enlever le filet d'acier qu'elle porte à la ceinture et l'y enfermer jusqu'au jugement.

— Et où trouverais-je un habit de garçon à ma taille, Korandon, mon chéri?

— Tu vas le savoir, ma jolie fille.

A ces mots, le petit nain arracha quatre de ses cheveux roux, il les souffla au vent, en marmottant quelque chose tout bas, et les quatre cheveux devinrent quatre tailleurs dont le premier tenait un

chou, le second des ciseaux, le troisième une aiguille, et le dernier un fer (1).

Tous quatre s'assirent autour du nid, les jambes en forme d'X, et se mirent à préparer un costume complet pour Bellah.

Avec la première feuille de chou, ils firent un bel habit piqué sur toutes les coutures; une autre feuille servit au gilet; mais il en fallut deux pour les grandes culottes à la mode de Léon. Enfin le cœur du chou fut taillé en chapeau, et le tronc servit à faire des souliers.

Quand Bellah eut revêtu ce costume, on eût dit un gentilhomme habillé de velours vert doublé de satin blanc.

Elle remercia le korandon, qui lui donna encore quelques instructions; puis son grand oiseau la transporta, tout d'une volée, à l'île du Lok. Là, elle

(1) On croit, en Bretagne, que les sorciers, en soufflant leurs cheveux dans l'air, font prendre à ceux-ci la forme qu'ils veulent Cambry a mentionné cette superstition (*Voyage dans le Finistère. district de Morlaix*). Or, le korandon, qui se trouve ici en scène, est une manière de sorcier ou de génie inférieur, appartenant à cette race de nains appelés *korigans, poulpiquets, kornikancts*, etc., dont nous aurons occasion de parler plus tard.

lui ordonna de redevenir bâton de pommier, et elle entra dans la barque en forme de cygne qui la conduisit au palais de la *Groac'h.*

A la vue du jeune Léonard, vêtu de velours, la fée parut ravie.

— Par Satan, mon cousin, se dit-elle, voici le plus beau garçon qui soit jamais venu me voir, et je crois que je l'aimerai jusqu'à trois fois trois jours.

Elle se mit donc à faire de grandes amitiés à Bellah, en l'appelant mon mignon ou mon petit cœur. Elle lui servit à goûter, et la jeune fille trouva sur la table le couteau de saint Corentin, qui avait été laissé par Houarn. Elle le prit pour s'en servir à l'occasion, puis elle suivit la *Groac'h* dans le jardin.

Celle-ci lui montra les pelouses fleuries de diamants, les jets d'eau parfumés de lavande, et surtout le vivier où nageaient les poissons de mille couleurs.

Bellah parut si enchantée de ces derniers, qu'elle s'assit au bord de la pièce d'eau afin de mieux les regarder.

La *Groac'h* profita de son ravissement pour lui demander si elle ne serait pas bien aise de rester

toujours en sa compagnie. Bellah répondit qu'elle ne demanderait pas mieux.

—Ainsi tu consentirais à m'épouser sur-le-champ? demanda la fée.

— Oui, répondit Bellah, à la condition que je pourrais pêcher un de ces beaux poissons avec le filet d'acier que vous avez à la ceinture.

La *Groac'h,* qui ne soupçonnait rien, prit cela pour un caprice de jeune garçon, elle donna le filet, et dit en souriant :

— Voyons, beau pêcheur, ce que tu prendras.

— Je prendrai le diable, cria Bellah, en jetant le filet ouvert sur la tête de la *Groac'h.* Au nom du Sauveur des hommes, sorcière maudite, deviens de corps ce que tu es de cœur.

La *Groac'h* ne put que jeter un cri qui se termina par un murmure étouffé, car le vœu de la jeune fille était accompli; la belle fée des eaux n'était plus que la hideuse reine des champignons. (1).

Bellah ferma vivement le filet et courut le jeter dans un puits, sur lequel elle posa une pierre scel-

(1) Les Bretons appellent les champignons *les trônes des crapauds.*

lée du signe de la croix, afin qu'elle ne pût se soulever qu'avec celle des tombeaux, au jour du jugement.

Elle revint ensuite bien vite vers le vivier ; mais tous les poissons en étaient déjà sortis et s'avançaient à sa rencontre, comme une procession de moines bariolés, en criant de leurs petites voix enrouées :

— Voici notre seigneur et maître, celui qui nous a délivrés du filet d'acier et de la poêle d'or.

— Et ce sera aussi celui qui vous rendra votre forme de chrétiens, dit Bellah, en tirant le couteau de saint Corentin.

Mais comme elle allait toucher le premier poisson, elle aperçut, tout près d'elle, une grenouille verte qui portait au cou la clochette magique et sanglotait à genoux, ses deux petites pattes posées sur son petit cœur. Bellah sentit comme un coup intérieur, et elle s'écria :

— Est-ce toi, est-ce toi, mon petit Houarn, roi de ma joie et de mon souci ?

— C'est moi ! répondit le petit garçon engrenouillé.

Bellah le toucha aussitôt de la lame qu'elle tenait, il reprit sa forme, et tous deux s'embrassèrent, en

pleurant d'un œil pour le passé et en riant de l'autre pour le présent.

— Elle fit ensuite de même pour tous les poissons, qui redevinrent ce qu'ils avaient été.

Comme elle achevait, on vit arriver le petit Korandon du *rocher du Cerf,* traîné dans son nid, comme dans un char, par six grosses mouches de chêne (1) qui étaient écloses des six œufs de pierre.

— Me voici, la jolie fille ! cria-t-il à Bellah ; le charme qui me retenait là-bas est rompu, et je viens vous remercier, car d'une poule vous avez fait un homme.

Il conduisit ensuite les deux amants aux bahuts de la *Goac'h,* qui étaient remplis de pierres précieuses, en leur disant d'y prendre à volonté.

Tous deux chargèrent leurs poches, leurs ceintures, leurs chapeaux et jusqu'à leurs larges braies de Léon ; enfin, quand ils eurent pris tout ce qu'ils pouvaient porter, Bellah ordonna à son bâton de devenir une voiture ailée assez grande pour les conduire à Lanillis avec tous ceux qu'elle avait délivrés.

(1) C'est ainsi que les Bretons désignent les hannetons.

Là, ses bans furent publiés, et Houarn l'épousa, comme il le désirait depuis longtemps. Seulement, au lieu d'acheter une petite vache et un pourceau maigre, il acheta toutes les terres de la paroisse, et il y établit, comme fermiers, les gens qu'il avait emmenés de l'île du Lok.

RÉCIT DU MARCHAND DE FIL (1).

## INVENTION DES BALLINS (2).

Dans l'histoire que je vais vous raconter, chères gens, il n'est question ni de fées des eaux, ni de tours joués par l'*ange qui porte une queue* (3), ni des lessives que les mortes font au clair de lune. Il s'agira d'une chose plus rare; d'une femme belle comme

(1) Nous avons donné cette tradition comme exemple des récits dépourvus de merveilleux et tenant de la chronique plutôt que du conte populaire; mais nous sommes loin de garantir l'origine bretonne de ce *fabliau*, qui pourrait bien avoir été seulement transporté dans notre langue. M. Miorcée de Kerdannet le raconte pourtant, comme une anecdote authentique, dans sa notice sur le château de Kerjean, et rappelle, à ce sujet, le dicton léonard par lequel nous avons terminé notre récit. On a pu lire dans *la Revue des Deux-Mondes* un proverbe de M. Alfred de Musset, intitulé *la Quenouille de Barberine*, qui n'était autre chose que notre tradition bretonne arrangée.

(2) *Ballinn*, couverture de lit, en fil de lin ou d'étoupes, dont on se sert beaucoup en Bretagne. Ce nom est évidemment composé du mot *linn*, qui signifie *lin*.

(3) *An æl lostek.* C'est un des cent noms burlesques par lesquels nos paysans désignent le diable.

le jour, douce comme le lait, gaie comme l'alouette, et, avec cela, fidèle à son *chef de ménage* (1). Je vous en souhaite autant pour vos étrennes.

Cette femme était du Léonnais et de grande naissance. Elle avait épousé Olivier de Kerjean et habitait le château du même nom, que vous connaissez près d'ici. Mais le toit se trouvait alors au-dessus du grenier, au lieu d'être dans les caves ; les cheminées n'étaient pas fendues comme un justin, et l'on voyait les violiers dans le jardin plutôt que sur les pignons (2).

La dame de Kerjean, qui se nommait Françéza, n'était pas seulement, comme je vous l'ai dit, la reine des belles ; c'était aussi la mère des pauvres gens, et elle n'attendait pas, pour les servir, que l'affliction leur fût venue, car elle aimait leur joie comme nous aimons le soleil. Elle allait de maison en maison chez les mercenaires (3) pour donner des conseils et de l'argent. L'argent faisait suivre les conseils, et les conseils faisaient profiter l'argent. Ceux

(1) *Pen-tiegès*, mot à mot, *tête de ménage*.

(2) Tout ceci est une allusion à l'état de ruine dans lequel se trouve actuellement Kerjean.

(3) *Mercénérienn*, nom donné en Bretagne aux journaliers.

à qui l'ouvrage manquait se rendaient au château, qui était, comme l'église, ouvert pour tout le monde. Si c'étaient des jeunes garçons, on les envoyait aux champs ; si c'étaient des jeunes filles, elles allaient aux étables ou aux buanderies ; si c'étaient des mères ou des vieillards, on leur donnait à filer le lin et l'étoupe de Kerjean. Le fil de lin était ensuite remis aux plus habiles tisserands, qui en faisaient des toiles de toutes finesses et de toutes grandeurs ; mais, quant au fil d'étoupes, il ne servait à rien, sinon à prouver la charité de dame Françéza : aussi les greniers et les caves du château en étaient-ils remplis.

Par bonheur, M. Olivier de Kerjean, mari de la dame, approuvait tout. Les yeux et le cœur de Françéza étaient devenus ses yeux et son cœur. A tout ce qu'elle avait fait, et sans avoir vu, il disait : — C'est bien ! comme un homme sûr que sa *moitié de ménage* (1) ne peut faillir. Celle-ci lui tenait compte de sa confiance et avait coutume de répéter gaiement (selon son caractère) qu'elle ne trahirait

(1) *Hanter-tiegès*, expression bretonne qui remplace nôtre mot de *ménagère*.

point M. Olivier avant que le coq de plomb du clocher de Bervin n'eût pris sa volée.

Cependant, le seigneur de Kerjean fut obligé de partir pour aller faire visite au roi de France, qui était un Louis, quatorzième de nom. Il voulut emmener avec lui Françéza, mais celle-ci lui dit :

— Si vous le permettez, cher cœur, j'aime mieux que vous partiez seul ; car moi absente, que deviendraient mes pauvres fileuses et mes orphelins? Depuis si longtemps que je les garde sous ma protection, ils s'y sont accoutumés, et l'on doit aux malheureux ce qu'on leur a fait espérer. Allez donc à Paris sans moi, Olyerik, et surtout revenez bientôt.

M. de Kerjean, qui ne savait pas vouloir contre la volonté de la dame, céda à ses prières. Il se mit seul en route, après avoir bien recommandé à sa chère Saïgou (1) de lui écrire et de mettre ses lettres dans le paquet de monseigneur l'évêque de Saint-Pol, afin qu'elles lui parvinssent plus sûrement.

Il n'arriva à Paris que le seizième jour après son

(1) Abréviation du nom *Françésaïgou*, qui est, lui-même un diminutif léonard de Françéza.

départ, vu que l'on voyageait alors au petit pas des chevaux, comme les fermiers qui portent la redevance des blés à leurs maîtres ; encore s'arrêtait-on la nuit, de peur des ornières.

M. Olivier rencontra à la cour un grand nombre de gentilshommes bretons et de Léonards ; car notre évêché a toujours été renommé pour sa noblesse, et c'est là qu'on trouve les Kermavan, dont la race a été reconnue si ancienne, que M. le bon Dieu seul est de plus vieille maison (1).

Le mari fut reçu par eux et par les gentilshommes français avec de grandes politesses. Seulement, tous s'étonnèrent de ce qu'il n'eût point amené sa dame.

— C'est sans doute quelque sauvage laideron dont il a honte, dirent ceux-ci.

Mais les autres répliquèrent qu'elle était, au contraire, si belle, qu'au vieux dicton du pays : *Antiquité de Penhoët, vaillance de Duchâtel, richesse de Karman, chevalerie de Kergournadec'h*, on avait ajouté, à cause d'elle, *beauté de Kerjean.*

(1) La devise de cette maison était : *les Kermavan et Dieu avant.*

— Alors, dirent les Français, M. Olivier l'aura laissée au fond de son château, de peur qu'elle ne trouvât ici quelque gentilhomme trop à son gré.

Le seigneur de Kerjean, averti de ces bruits, s'en montra offensé et déclara publiquement qu'il avait trop entière confiance en l'honneur de dame Françéza, pour songer à de semblables précautions. Les gentilshommes français se mirent à rire.

— Dieu ne se fiait pas moins à notre mère Ève quand il la mit dans son paradis terrestre, répliquèrent-ils.

— Dame Françéza n'aime que moi, reprit Olivier.

— Dame Ève n'aimait aussi que les fruits permis avant d'avoir vu la pomme du bien et du mal, répliquèrent les Français.

Le seigneur de Kerjean voulut se fâcher et dégainer l'épée; mais les moins étourdis lui dirent :

— Pardieu! vous ne prétendez pas être plus sage que notre Créateur, monsieur Olivier; puisqu'il a voulu éprouver la femme, faites comme lui. Voici d'Aiguillon, un de nous, qui peut jouer mieux qu'aucun autre le rôle du serpent, laissez-le partir pour votre château ; si dame Françéza lui résiste,

nous reconnaîtrons qu'elle est au-dessus de la tentation.

Le seigneur de Kerjean eût mieux aimé se battre, car il y a deux choses qu'il n'est jamais prudent d'essayer : la vertu des femmes et les ponts nouvellement bâtis; mais, en refusant, il eût fait croire qu'il se défiait de l'épreuve. Il fut donc forcé d'accepter et d'adresser lui-même le comte d'Aiguillon à sa Françésaïgou avec une lettre qui recommandait de le recevoir comme son plus bel ami.

Le gentilhomme français partit après avoir promis à Olivier de ne pas le faire attendre plus que la fin du mois, et le Breton n'osant pas l'étrangler, lui souhaita un heureux voyage.

Pour ce qui regardait la route, le souhait fut accompli ; car le comte arriva au château sans retard et sans accident.

Dame Françéza le reçut de son mieux et lui fit les honneurs de Kerjean comme à un frère, afin d'obéir à la lettre de son *chef de ménage*. Elle tâchait, par tous les moyens, de distraire le Français. Elle allait à cheval avec lui visiter les manoirs voisins, et revenait, à la brune, à travers les bois ; ou

bien ils passaient ensemble les soirées, causant, chantant et racontant des histoires d'amour. La dame de Kerjean faisait tout cela sans malice; mais d'Aiguillon profitait de sa confiance pour le succès de sa trahison.

Il commença par dire à Françéza qu'il la trouvait plus belle que toutes les beautés de la cour, et cela fit rire la dame; il ajouta qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer, et elle rit toujours; il avoua enfin qu'il était sûr de mourir si elle ne le prenait en pitié, et elle rit plus fort que jamais. D'Aiguillon pensa qu'il n'aurait point trop de peine, puisqu'on recevait sa déclaration si gaiement, et il devint, de jour en jour, plus pressant. D'abord, il demanda le ruban qui servait à la coiffure de la dame de Kerjean, et elle le lui donna; ensuite, il voulut avoir une épingle d'or qui fermait sa collerette, et elle la laissa prendre; enfin il essaya de retirer un anneau qu'elle portait au petit doigt, et elle ne fut pas assez forte pour l'en empêcher.

Alors d'Aiguillon, persuadé qu'il pouvait tout entreprendre, lui demanda un rendez-vous pour le soir.

Dame Françéza refusa une première fois, puis une seconde; mais, à la troisième demande, elle lui dit :

— Je ne puis vous recevoir ni dans la salle où l'on mange, car les valets y viennent ; ni dans la salle de cérémonie, car on peut y voir de dessus la terrasse; ni dans la chambre où je couche, car la servante le saurait ; ni dans le jardin, car les nuits sont froides ; mais, si vous voulez que je vous enferme dans le petit bûcher, là où il y a un métier de tisserand, près d'un grand amas d'étoupes filées, j'irai vous y rejoindre dès que les lumières seront éteintes.

D'Aiguillon accepta bien vite, et, triomphant dans son cœur, il ne voulut même pas attendre jusqu'au soir pour avertir ceux de Paris. Il fit un paquet du ruban, de l'épingle d'or, de la bague, et, après y avoir joint une lettre qui annonçait son prochain retour, il donna le toût à un messager, en remplissant ses deux mains de louis pour qu'il arrivât plus vite.

Ces précautions prises, le galant se parfuma de graisse de tubéreuse et d'eau d'œillet ; il mit ses bas de soie, ses habits de velours, ses souliers à rubans, son épée à pomme d'or, et il se fit enfermer dans le

bûcher. Là, il attendit que tout fit silence dans le château, sauf la girouette qui tournait au vent et le chat qui miaulait sur les toits. Alors il se redressa, il arrangea son jabot de dentelle, il mit une main dans la petite poche de sa veste, afin de se donner l'air aimable, et il pencha la tête pour écouter, comme un chien qui attend son maître.

Enfin, il entendit un bruit de pas au bout du corridor; on s'approcha de la porte avec une lanterne, on ouvrit le petit guichet, une figure se pencha, et il jeta un cri de joie en reconnaissant la belle Francéza.

Hélas! pendant que l'on ruinait ainsi son honneur, M. de Kerjean était toujours à la cour du roi de France, où il passait les journées à se promener en carrosse et les soirées à jouer au brelan. Il eût bien voulu repartir pour son château; mais le mois d'épreuve n'était point encore achevé, et il avait donné sa parole d'homme noble d'attendre jusque-là.

Enfin, il n'y avait plus que cinq ou six jours, quand le messager du comte arriva à la cour avec la lettre de son maître, le ruban, l'épingle d'or et la bague. En les voyant, M. Olivier resta d'abord à la

même place, la figure pâle et les deux mains tremblantes comme un agonisant ; mais la colère guérit tout à coup sa douleur, et il cria à un domestique de lui amener son cheval *tête rouge*, qui était le meilleur coureur de Bretagne et de France.

Il partit seul, sur-le-champ, sans rien dire à personne, allant nuit et jour, comme va la mort. Son cheval dormait debout, et, lui, dormait sur son cheval, et, quand il s'arrêtait pour lui donner l'avoine, il le regardait manger grain à grain, puis, le picotin achevé, il le rebridait lui-même et reprenait sa route.

Il continua ainsi pendant six jours ; enfin, le septième au soir, il arriva à Saint-Pol. Le vent de mer soufflait avec rage ; la pluie tombait comme un étang qui se décharge (1), et le tonnerre formait des broderies de feu dans le ciel. M. de Kerjean ne s'arrêta pas pour cela ; il passa droit devant la flèche de Kreisker et suivit sa route ; mais, en arrivant à Bervin, il trouva, sur le chemin, les débris du clocher que l'orage avait abattu.

(1) *Glao-stang*, expression bretonne qui répond à celle de *pleuvoir à verse.*

— Ah ! pensa-t-il, ceci est un *intersigne* (1) ; madame Françéza a dû me trahir, car le coq de plomb de Bervin a pris sa volée.

A cette pensée, il appuya l'éperon, avec rage, contre le ventre de *Pen-ru* (2) ; et, comme le jour finissait, il aperçut enfin les hautes cheminées de Kerjean, derrière les avenues de chênes. Alors, il mit pied à terre, le cœur serré, jeta la bride sur le cou de *Pen-ru*, qui boitait de trois jambes ; et le regardant avec tristesse :

— Hélas ! dit-il, que Dieu me pardonne ! car j'ai tué un beau cheval qui m'était fidèle, pour une belle femme qui ne l'est pas.

Puis, prenant, à pied, par le petit bois, afin de couper au plus court, il arriva devant la grande porte et frappa avec violence.

Françéza, qui était dans sa chambre, reconnut les coups et s'écria en tressaillant :

— Sur mon âme ! c'est M. de Kerjean qui a frappé.

(1) *L'intersigne* est l'avertissement mystérieux d'un fait qui se passe ailleurs ; la croyance aux *intersignes* est générale en Bretagne.

(2) *Pen-ru* veut dire, mot à mot, *tête rouge*.

Et, comme elle accourait pour s'en assurer, elle rencontra, sous le porche du pont-levis, le gentilhomme qui la demandait à haute voix, et elle s'élança vers lui, les bras ouverts.

Mais M. de Kerjean rabattit ses deux mains, qu'il serra dans une des siennes ; il l'entraîna dans la chapelle, qui était le lieu le plus voisin, et, s'appuyant sur la porte refermée :

— Où est le comte d'Aiguillon, mauvaise femme ? s'écria-t-il, les yeux grands ouverts de fureur.

Françéza se mit à pâlir et à trembler.

— Pour Dieu ! n'ayez pas de chagrins contre moi, Olyerr, dit-elle ; j'ai tout fait pour éviter ce qui est arrivé.

— Et vous ne l'avez pu ? demanda le seigneur de Kerjean qui avait peine à parler.

— C'est la faute de votre ami. A peine arrivé, il s'est dit amoureux de moi, et, d'heure en heure, il est devenu plus exigeant.

— Et vous, d'heure en heure, vous avez cédé, demanda Olivier.

— Peu de chose d'abord, répliqua dame Françéza ; un ruban, une épingle d'or...

— Et une bague ! s'écria son mari.

— Oui ; je crois qu'il a pris la bague aussi, reprit-elle ; mais ça ne lui a pas suffi ; il a fallu consentir à l'enfermer dans le petit bûcher, avec promesse d'aller le rejoindre, le soir.

— Et vous avez tenu cette promesse, madame ?

— Il le fallait bien, Olyerr. Je suis allée ouvrir le guichet, et j'ai dit au comte...

— Que lui avez-vous dit ?

— Qu'il resterait là jusqu'à votre retour.

Le seigneur de Kerjean fit un soubresaut

— Qu'est-ce que vous me contez là, Françéza, s'écria-t-il ; vous avez enfermé M. d'Aiguillon ?

— Avec promesse de le faire sortir quand il aurait tissé tout le fil d'étoupes du petit bûcher. Aussi, écoutez comme il travaille.

M. de Kerjean prêta l'oreille et entendit effectivement, au-dessous, le bruit du métier.

Alors, Françéza lui raconta que le gentilhomme de France s'était d'abord révolté et avait refusé d'apprendre à tisser la toile, mais qu'elle l'avait soumis par la faim ; de sorte qu'après plusieurs essais il était arrivé à fabriquer, avec le fil d'étoupes,

une toile forte et chaude telle qu'on n'en avait jamais tissé avant lui.

M. de Kerjean ne pouvait croire ce que lui disait dame Françéza, et il fallut le conduire au guichet du petit bûcher, d'où il aperçut le comte d'Aiguillon à son métier de tisserand, le chapeau à plume sur la tête et l'épée au côté.

A cette vue, toute la colère du seigneur breton s'en alla en gaieté, et il ne put retenir l'éclat de ses risées.

M. d'Aiguillon se leva tout étonné et le fut encore bien davantage quand il reconnut le mari. Cependant, comme il avait l'esprit avisé de ceux de la cour, il eut l'air de bien prendre la chose ; et, répondant aux rires du Breton par un *sourire couleur de farine* (1), il lui cria :

— J'ai perdu mon pari, monsieur de Kerjean !

— Alors, il faut que vous alliez le dire aux autres gentilshommes de France, répliqua Olivier ; car

(1) *C'hoarz gwen evel bleud flour ;* c'est une expression bretonne qui correspond à notre expression populaire : *Rire jaune.*

votre lettre et les trois gages envoyés leur ont fait penser le contraire.

D'Aiguillon promit de rétracter la lettre et de rendre les gages ; mais madame Françéza lui dit, en souriant, qu'il pouvait garder ceux-ci, en récompense du nouveau tissage inventé par lui, et dont profiteraient les pauvres gens du pays.

De fait, c'est depuis ce temps que la fabrication des *ballins* s'est étendue et perfectionnée dans le Léonnais, et l'on y répète encore un proverbe rappelant que ce fut au château de Kerjean que travailla le premier *ballinier* (1).

(1) Ar choec eus an inkandeuzet
A zo bet e Kerian savet.

C'est-à-dire :

Le premier des balliniers
A Kerjean fut élevé.

## RÉCIT DU MARÉCHAL FERRANT.

# TEUZ-AR-POULIET (1)

Le val Pinard est une coulée qui s'étend derrière la ville de Morlaix et où il y a beaucoup de jardins, de maisons, de bourgeois et de fabricants de fouaces (2) ; mais on y voit aussi de jolies fermes où l'on nourrit des vaches et où l'on récolte du froment.

Or, à une autre époque (du temps qu'il n'y avait ni conscription, ni droits réunis), la plus grande de ces fermes était habitée par un brave homme appelé Jalm Riou, qui avait une fille bien faite et de fraîche figure que l'on nommait Barbaïk. Outre que celle-ci était vantée pour sa beauté, on la citait comme la meilleure danseuse et la plus élégante

(1) Mot à mot, *l'Espiègle de la mare*. *Teuz*, suivant Lepelletier, signifie au figuré *espièglerie*, et *poull* se traduit par *trou boueux* ou *mare*.

(2) Sortes d'échaudés grossiers qui se fabriquent dans les environs de Morlaix.

*pennérèz* du pays. Quand elle venait, chaque dimanche, pour entendre la messe à l'église de Saint-Mathieu, elle portait une coiffe brodée, un mouchoir de cou à palmes, cinq jupes étagées (1) et des souliers à boucles d'argent ; de sorte que les bouchères étaient jalouses et hochaient la tête, à son passage, en demandant si elle avait vendu au diable la poule noire (2). Mais Barbaïk ne s'inquiétait point d'être blâmée, pourvu qu'elle fût la mieux mise dans les Pardons et la plus recherchée par les jeunes gens, ce qui ne manquait jamais d'arriver ; car les cœurs des garçons ressemblent aux brins de paille suspendus aux buissons, et la beauté des jeunes filles au vent qui les emporte tous à sa suite.

Parmi les amoureux de Barbaïk, il y en avait un qui l'aimait plus que tous les autres ; c'était le garçon de ferme de son père, bon travailleur et bon

(1) Le grand nombre de jupons superposés est regardé comme grande élégance par les paysannes des environs de Morlaix.

(2) Expression proverbiale, pour dire que l'on s'est enrichi par des moyens peu honorables. On croit, dans nos campagnes, qu'en portant une poule noire dans un carrefour, et en ayant recours à certaines évocations, on peut attirer le diable qui vous achète cette poule fort cher.

chrétien; mais brusque comme un Kernewodd et laid comme un tailleur. Aussi la jeune fille ne voulait-elle point l'écouter, malgré ses mérites, et répétait-elle toujours, quand elle parlait de lui, que c'était un *poulain de Pontrieux* (1).

Jégu, qui l'aimait du fond du cœur, supportait ces injures avec peine et se désolait d'être si mal traité par celle qui lui faisait la joie et le chagrin.

Un soir qu'il ramenait les chevaux du pâturage, il s'arrêta à la mare pour les faire boire; il se tenait à côté du plus petit, la tête penchée sur sa poitrine et poussant, de loin en loin, de profonds soupirs, car il pensait à Barbaïk, lorsque, tout à coup, une voix sortit des joncs et lui dit :

— Pourquoi te désoler ainsi, Jégu? rien n'est encore désespéré.

Le garçon de ferme leva la tête avec surprise et demanda qui était là.

— C'est moi, le *teuz-à-pouliet*, répondit la même voix.

— Je ne te vois pas, reprit Jégu.

(1) *Heubeul Pontréau*, injure bretonne adressée aux jeunes gens rustiques, mal élevés.

— Regarde bien et tu m'apercevras au milieu des roseaux sous la forme d'une belle grenouille verte. Je prends ainsi successivement toutes les figures que je veux, à moins que je ne préfère me rendre invisible.

— Mais ne peux-tu te montrer sous l'apparence ordinaire à ceux de ta race?

— Sans doute, si cela te fait plaisir.

A ces mots, la grenouille sauta sur le dos d'un des chevaux et se changea, subitement, en un petit nain vêtu de vert et portant de belles guêtres cirées, comme un marchand de cuir de Landivisiau.

Jégu, un peu effrayé, recula de deux pas; mais le *teuz* lui dit de n'avoir aucune crainte, parce que, loin de lui vouloir du mal, il était décidé à lui être utile.

— Et d'où te vient cet intérêt pour moi? demanda le paysan, d'un air soupçonneux.

— D'un service que tu m'as rendu l'hiver passé, reprit l'*espiègle de la mare*. Tu sais sans doute que les korigans du *pays du blé blanc* et de Cornouailles ont déclaré la guerre à notre race, parce qu'ils l'ac-

cusaient d'être favorable aux hommes (1); nous avons été obligés de nous réfugier dans l'évêché de Léon, où nous nous sommes d'abord cachés sous différentes formes d'animaux. Depuis, nous avons continué à prendre ces formes, par habitude ou par fantaisie, et c'est une de ces transformations qui m'a donné l'occasion de te connaître.

— Comment cela ?

(1) Tous les peuples d'Europe ont admis deux races de nains, l'une malfaisante et impie, l'autre amie des hommes. La première est représentée, en Bretagne, par les *korigans*, dont nous parlerons longuement au pays de Vannes, la seconde par les *teuz*.

Le *teuz* n'est autre chose que le lutin d'Écosse et d'Irlande, qui aide les laboureurs dans leurs travaux, et que le *bergmaennlein* qui se met au service des bergers de l'Oberland. « Anciennement, disait un de ces derniers à Grimm, les hommes habitaient dans les vallées, et, tout autour de leurs habitations, se tenait, dans les cavités des rochers, le petit peuple nain, vivant avec eux en fort bonne intelligence, attendu qu'il travaillait pour eux la nuit et faisait ce qu'il y avait de plus pénible. Lorsque le peuple de la campagne arrivait, le matin, de bonne heure, avec des charrettes et des instruments, il trouvait, à sa grande surprise, que tout était déjà fait ; et les nains, cachés dans les broussailles, en voyant leur étonnement, faisaient de grands éclats de rire. Souvent, les paysans se mettaient en colère lorsqu'ils trouvaient, dans les champs, leurs blés coupés avant qu'ils fussent tout à fait mûrs ; mais quand, bientôt après, ils voyaient tomber la grêle

— Te rappelles-tu qu'il y a trois mois, en labourant le *parc aux aulnes*, tu trouvas un rouge-gorge pris dans un lacet.

— Oui, interrompit Jégu, et je me souviens même que je lui donnai la volée en disant : — Tu ne manges point le blé des chrétiens, toi ; reprends ta liberté, oiseau du bon Dieu.

— Hé bien, le rouge-gorge, c'était moi ! Depuis

et l'orage éclater, ils songeaient que peut-être pas un épi n'eût échappé au ravage, et ils rendaient sincèrement grâce à la prévoyance du peuple nain. » (*Veillées allemandes*, par Grimm, vol. I, p. 264.)

Les Allemands croyaient aussi à l'existence d'un peuple de nains bienveillants, et l'on montre encore, dans la partie sud du Harz, de petites cavernes appelées *zwergla'cher* (trous de nains). Ces nains, comme ceux de la Suisse, pouvaient se rendre invisibles au moyen d'un capuchon. Mais ils se rendaient coupables de vols de pain et de petits pois ; les propriétaires dépouillés n'avaient alors d'autre ressource que de battre l'air avec des verges, et, s'ils réussissaient à faire tomber un des capuchons, le nain qui le portait devenait visible, et on le forçait à payer une indemnité pour le vol commis.

Ces nains possédaient aussi des trésors, ils connaissaient l'avenir et avaient une certaine supériorité sur les hommes.

Quant aux nains malfaisants, ils étaient remplacés, en Allemagne, par les esprits sauvages et les hommes aquatiques ; ces derniers enlevaient les femmes et les épousaient de force. On trouve, dans les *Veillées allemandes*, plusieurs traditions relatives aux hommes aquatiques.

ce temps j'ai juré d'être ton ami dévoué, et je veux te le prouver en te faisant épouser Barbaïk, puisque tu l'aimes.

— Ah ! *teuz-à-pouliet*, si tu réussis à cela, s'écria Jégu, je n'aurai rien à te refuser, sauf mon âme.

— Laisse-moi faire, répondit le nain ; d'ici à quelques mois, je veux que tu sois le maître de la ferme et de la *pennérèz*.

— Et comment t'y prendras-tu pour cela ? demanda le jeune homme.

— Tu le sauras plus tard ; pour le moment fume ta *corne* de tabac, mange, dors, et ne t'inquiète de rien.

Jégu déclara que c'était chose facile, et qu'il se conformerait aux ordres du *teuz* ; après quoi il le remercia, en lui ôtant son chapeau, comme il l'eût fait pour le maire ou pour M. le recteur, et il reprit la route de la ferme.

Le lendemain était un dimanche : Barbaïk se leva plus matin que d'habitude et se rendit aux étables qu'elle devait seule entretenir ; mais, à sa grande surprise, elle trouva qu'on avait renouvelé la litière, garni les râteliers, tiré les vaches et baratté le lait.

Comme elle avait annoncé la veille, devant Jégu, qu'elle voulait être prête de bonne heure, pour danser au pardon de Saint-Nicolas, elle pensa naturellement que c'était lui qui avait tout fait, et elle l'en remercia. Jégu répliqua d'un ton bourru qu'il ne savait de quoi elle voulait lui parler; mais cela ne fit que confirmer la jeune fille dans sa pensée.

Le même service lui fut d'ailleurs rendu tous les jours suivants. Jamais l'étable n'avait été si propre, ni les vaches si grasses. Barbaïk trouvait tous les matins et tous les soirs ses terrines pleines de lait, avec une livre de beurre fraîchement baratté et garni de feuilles de ronces. Aussi, au bout de quelques semaines, s'accoutuma-t-elle à ne plus se lever qu'en plein jour, pour faire le ménage et préparer le déjeuner.

Mais ce travail même lui fut bientôt enlevé; car, un matin, elle trouva, en sortant du lit, la maison balayée, les meubles cirés, la soupe au feu et le pain coupé dans les écuelles, de sorte qu'il ne lui restait plus qu'à crier, à l'entrée de l'aire, pour appeler les travailleurs des champs. Elle pensa encore que c'était une prévenance de Jégu, et elle

ne put s'empêcher de trouver que ce serait là un mari bien commode pour une femme qui aimerait son repos et son plaisir.

Au fait, la *Pennérèz* n'avait qu'à exprimer devant lui un désir pour qu'il se trouvât aussitôt accompli. Si le vent était froid ou le soleil trop brûlant et qu'elle craignît pour son teint, en allant à la fontaine, elle disait à demi-voix :

— Je voudrais voir, à leur place, mes barattes pleines et ma buie recouverte de son linge mouillé.

Puis elle allait causer chez une voisine, et, quand elle revenait, buie et barattes étaient sur la pierre, dans l'état qu'elle avait souhaité.

Si elle trouvait la pâte de seigle trop dure à boulanger et le four trop long à chauffer, elle n'avait qu'à murmurer :

— J'aimerais à voir mes six pains de quinze livres rangés sur la planche, au-dessus de la maie.

Et, deux heures après, les six pains y étaient.

Si elle trouvait le marché trop loin et la route trop mauvaise, elle n'avait qu'à répéter la veille :

— Pourquoi ne suis-je pas déjà revenue de Morlaix avec mon pot au lait vide, mon écuelle à beurre

au fond, une livre de merises noires dans mon assiette de bois et les six réales (1) au fond de la poche de mon tablier ?

Et, le lendemain, en se levant, elle trouvait, au pied de son lit, le pot au lait vide, l'écuelle à beurre au fond, la livre de merises noires sur l'assiette de bois et six réales dans la poche de son tablier.

Mais là ne s'arrêtaient point les bons offices rendus. Qu'elle voulût avertir une autre jeune fille pour lui donner un rendez-vous à quelque Pardon, acheter un ruban à la ville, savoir l'heure où devait commencer la procession du Saint-Sacrement, Jégu était toujours là ; elle n'avait qu'à lui dire la chose qu'il fallait faire, et la chose était faite. Elle pouvait même, au besoin se venger, par ce moyen, des voisines dont elle avait à se plaindre, en souhaitant qu'il se trouvât un accroc à leur coiffe du dimanche, que leur fournée fût brûlée, ou que la porte de leur poulailler restât ouverte pour la belette.

(1) En Bretagne, on compte par réales ; la *réale* bretonne ne vaut pas 1 franc 8 centimes, comme en Espagne, mais seulement 25 centimes.

Aussi ne pouvait-elle plus se passer de Jégu qui, dans sa pensée, était l'auteur de tout ce qui arrivait; elle en avait besoin pour son travail et pour son repos, pour ses amitiés et pour ses vengeances; c'était, à la fois, comme son chien et comme son bon ange.

Quand les choses en furent là, le *teuz* avertit son protégé de faire sa demande de mariage, et cette fois Barbaïk l'écouta jusqu'au bout. Elle trouvait Jégu bien brusque et bien laid pour un amoureux, mais pour un mari, c'était tout ce qu'il fallait. Avec lui elle pourrait dormir jusqu'au déjeuner comme une demoiselle de la ville; elle continuerait à porter de beaux habits, à passer son temps à la porte des voisines, les mains croisées sur son tablier, à danser à tous les Pardons. Jégu veillerait pour elle, travaillerait pour elle, économiserait pour elle. Jégu serait le cheval de brancard, obligé de traîner toute la charrette, et elle, la fermière, assise sur une botte de trèfles, qui le conduit avec le fouet.

Après avoir bien pensé à tout cela, elle répondit donc au jeune garçon, comme une *Pennérèz* bien élevée, qu'elle ferait la volonté de son père.

Mais elle savait d'avance que Jalm Riou consentirait, car il avait dit plusieurs fois que Jégu seul était capable de conduire la ferme, quand il manquerait.

Aussi la noce se fit-elle le mois suivant, et l'on eût dit que le vieux père n'avait attendu que ce moment pour aller se reposer dans la gloire; il mourut quelques jours après le mariage, laissant la maison et les terres aux jeunes gens.

C'était une grande charge pour Jégu, mais le *teuz* vint à son secours. Il se fit son garçon de charrue, et il travaillait seul autant que quatre mercenaires. C'était lui qui tenait les outils et les harnais en état, qui réparait les oublis, qui indiquait le meilleur moment pour semer ou faucher. Si, par hasard, Jégu avait besoin de hâter un ouvrage, le *teuz* allait prévenir ses amis, et tous les nains arrivaient avec la houe, la fourche ou la faucille sur l'épaule; si l'on manquait d'attelages, il envoyait le fermier à une ville habitée par ceux de sa race, qui se trouvait sur la lande, et Jégu n'avait qu'à dire :

— Petits hommes, mes amis, prêtez-moi une

paire de bœufs ou une couple de chevaux avec tout ce qu'il leur faut pour labourer.

Et l'attelage apparaissait à l'instant (1).

Or le *teuz-ar-pouliet* ne demandait, en payement de tous ces services, qu'une bouillie d'enfant servie chaque jour dans la petite écuelle à mesurer le lait. Aussi, Jégu l'aimait-il comme son fils.

Barbaïk, au contraire, le haïssait et non sans cause, car, dès le lendemain de son mariage, elle s'aperçut avec étonnement qu'on cessait de l'aider, et, comme elle s'en plaignait à Jégu qui avait l'air de ne point comprendre, le nain éclata de rire, en avouant qu'il avait rendu ces bons offices à la *Pennérèz* pour qu'elle consentit au mariage; mais que

(1) Les nains allemands n'étaient pas moins complaisants que les *tuez* bretons. « Quand les hommes qui habitaient la contrée située entre Halberstadt et Braunschweig avaient besoin d'un habit de fête ou de quelque ustensile rare pour la célébration d'une noce, ils allaient devant la montagne des nains, frappaient trois coups, faisaient leur demande à haute et intelligible voix, et:

> Frühmorgens eh die sonn aufgeht,
> Schon alles vor dem berge steht.

C'est-à-dire :

> Avant qu'à l'horizon le soleil fût monté,
> Tout devant la montagne était déjà porté.

maintenant il avait autre chose à faire et qu'elle devait recommencer à prendre soin de la maison.

Ainsi trompée dans ses espérances, la fille de Jahn Riou amassa, dans son cœur, une furieuse colère contre l'*espiègle de la mare.* Tous les matins, quand il fallait se lever avant le jour pour traire et se rendre au marché, et, tous les soirs, quand il fallait veiller jusqu'à minuit pour baratter le lait, elle maudissait le *teuz* qui lui avait fait espérer une vie de repos et de plaisir. Mais c'était surtout lorsqu'elle regardait la face rouge de Jégu, ses yeux louches et son front mal peigné, qu'elle sentait redoubler sa colère.

— Non, méchant *teuz*, répétait-elle en elle-même; non, je ne te pardonnerai pas de m'avoir fait épouser mon mari! Sans toi, je serais encore *Pennérèz ;* j'irais tous les dimanches aux danses; les jeunes gens m'apporteraient, dans leurs chapeaux, des *lucets*, des merises ou des noix, selon la saison, je pourrais jouer avec eux et les entendre dire que je suis la plus jolie fille de la paroisse; tandis que maintenant je ne dois rien recevoir que de mon mari, je ne dois jouer qu'avec mon mari, je ne dois

plaire qu'à mon mari ! O méchant *teuz,* je ne te le pardonnerai jamais !

Cependant, un jour qu'elle était invitée à une noce en Plouezorc'h, et qu'elle ne pouvait prendre la jument de la ferme qui venait d'avoir un poutain, elle demanda une monture au *teuz-ar-pouliet.* qui l'envoya à la ville des nains, en lui recommandant de bien expliquer tout ce qu'elle voulait.

Barbaïk y alla donc, et, croyant faire pour le mieux, elle dit :

— *Teuz,* mes amis, prêtez-moi un cheval noir avec ses yeux, sa bouche, ses oreilles. sa bride et son bât.

Le cheval qu'elle demandait se montra sur-le-champ, et elle prit avec lui la route de Plouezorc'h.

Mais elle s'aperçut bientôt que tout le monde riait sur son passage.

— Voyez, voyez, disait-on, la fermière a vendu la queue de sa monture.

Barbaïk se détourna vivement et s'aperçut en effet que son cheval n'avait point de queue !... elle

avait oublier d'en demander une, et les nains malicieux l'avaient servie à la lettre.

Déconcertée, elle voulut presser le pas; mais le cheval refusa d'avancer plus vite, et il fallut entendre toutes les plaisanteries des passants.

La jeune femme revint le soir encore plus furieuse contre le *teuz-ar-pouliet* qu'elle accusait de lui avoir joué, à dessein, ce mauvais tour, et bien décidée à se venger de lui dès qu'elle le pourrait.

Cependant, le printemps arriva, et, comme c'est l'époque de la fête des nains, l'*espiègle de la mare* demanda à Jégu la permission d'inviter tous ses compagnons à venir passer la nuit dans l'aire de la ferme, où il voulait leur donner à souper et les faire danser. Jégu avait trop d'obligations au nain pour le refuser; aussi ordonna-t-il à Barbaïk d'étendre sur l'aire ses plus belles nappes à franges et d'y servir une fournée de petits pains au beurre, tout le lait du matin et du soir et autant de crêpes de froment qu'on en pourrait faire dans un jour.

Barbaïk ne répondit rien, au grand étonnement de son mari.

Elle fit les crêpes, prépara le lait, cuisit les pains au beurre, et, la nuit venue, alla tout porter dans l'aire; mais elle répandit, en même temps, autour des nappes étendues, et, là où devaient s'asseoir les nains, la braise qu'elle avait retirée de son four, si bien que lorsque le *teuz-ar-pouliet* et ses invités vinrent pour s'asseoir au repas de fête, tous se brûlèrent peau et chair jusqu'à l'os et s'enfuirent en jetant de grands cris. Cependant ils revinrent bientôt avec des vases pleins d'eau, et, après avoir éteint le feu, ils se mirent à danser autour de la ferme en chantant d'une voix irritée :

Barbe Riou, par trahison,
A roti nos pauvres petons;
Mais voilà que nous repartons;
Adieu ! malheur à la maison (1) !

Ils quittèrent en effet le pays dès le soir même. Jégu, n'étant plus aidé par eux, tomba dans la

(1) Dré traytourèz, Barbaïk Riou,
En duez rostet hon treidigou
Hoguen, cetu an disparti
Kenavo ! ha mollos dezy!

Mot à mot :

Par trahison, Barbaïk Riou
A roti nos petits pieds
Mais, voici le départ,
Adieu et malheur à elle.

misère et mourut de chagrin; tandis que la belle Barbaïk devenait porteuse sur le marché de Morlaix.

Depuis, on n'a plus revu de *teuz* dans le pays (1). Cependant, il y en a qui disent que les bons travailleurs continuent à avoir, à leur service, dix nains qui besognent pour eux, mais sans être invisibles : ce sont leurs dix doigts !

(1) Ce fait du départ des nains bienfaisants, par suite de la méchanceté des hommes, n'est point particulier à la tradition bretonne; Wyss rapporte une tradition orale, recueillie par lui dans le pays de Gadmen, qui rappelle la circonstance du conte breton. « C'était l'habitude des nains de s'asseoir sur un grand rocher et de regarder, de là, les faucheurs. Mais quelques mauvais plaisants allumèrent du feu sur le rocher, laissèrent celui-ci rougir et balayèrent ensuite tous les charbons pour ne laisser aucune trace de feu. Le matin, quand la petite bande arriva pour s'asseoir, elle se brûla horriblement. Tous s'écrièrent pleins de colère :

— O méchant monde ! ô méchant monde !

Ils crièrent vengeance et disparurent. »

Dans les Volkssagen et dans l'Hastilhal, d'après le même Wyss, les nains partirent parce qu'on avait scié la branche sur laquelle ils venaient s'asseoir pour regarder les travailleurs et qu'on avait ri de leur chute.

Les paysans de Berne prétendent qu'ils se retirèrent de leur contrée parce qu'un pâtre, voulant savoir comment ils étaient faits, sema de la cendre sur la route qu'ils avaient coutume de suivre, et découvrit ainsi qu'ils *avaient des pieds d'oie*. Les

nains, irrités de ce qu'on eût surpris leur secret, maudirent les hommes et disparurent.

Enfin, selon les habitants du Harz, ce furent les hommes qui exigèrent le départ des nains, et ils les obligèrent même, à livrer, avant de s'exiler, une partie de leurs trésors.

## TROISIÈME FOYER.

# PAYS DE CORNOUAILLES.

### L'ILE DE SAINT-NICOLAS.

Parmi toutes les baies qui découpent les côtes de la Bretagne, il n'en est aucune qui puisse être comparée, pour l'aridité sauvage de son aspect, à la baie d'Audierne. Les côtes de Douarnénèz, de Saint-Mathieu, de la Forest, de Peroz, de Lezardrieux, de Quiberon, montrent encore, parfois, au milieu de leurs rochers, des oasis tapissées de bruyères roses ou de landes fleuries; des chaumières couvertes de genêts, au-dessus desquelles se penche un aubépin étayé de lierre; quelques vaches maigres, à l'œil farouche, et quelques moutons bruns broutant l'herbe rigide qui perce les cailloux; mais, à Audierne, tout est dépouillé et désert; nul ombrage, nulle fleur, nul bruit de vie, si ce n'est le cri du goëland qui passe effaré sous vos pieds

en effleurant l'écume de la houle. C'est à peine si, par intervalles, quelques pâles traînées de gazon marin rongé par le vent teignent le granit du promontoire ou le sable de la dune; tandis que ça et là s'élèvent des *menhirs* penchés par l'ouragan et des *dolmens* à demi enfouis, que l'on prendrait, de loin, pour les squelettes pétrifiés de quelque animal gigantesque.

Je venais de parcourir à cheval tout le contour de cette côte sauvage; j'avais successivement visité l'enceinte druidrique de la pointe du Soc'h (1), les pierres levées de Plovan, Tréguennec et Plomeur (2), lorsque j'arrivai enfin à Kerity Penmar'ch (3), pauvre village qui fut une grande ville, et auquel il n'est resté de sa prospérité d'autrefois que les six églises qui prouvent encore son importance disparue !

Après les avoir visitées, ainsi que les ruines qui indiquent la place de cette cité où les moindres

(1) *Soc'h* ou *souc'h* signifie soc de charrue; nom qui a sans doute été donné à cette pointe à cause de sa forme et parce qu'elle fend la mer comme un soc fend les guérets.

(2) *Plomeur* signifie peuplade nombreuse.

(3) *Penmarc'h*, tête de cheval.

bourgeois, suivant le témoignage d'un contemporain, « buvoient dans des hanapes d'argent (1), » je me dirigeai vers une cabane de batelier, placée au bord de la mer, et où j'étais venu, trois années auparavant, louer un canot pour doubler la pointe de Penmarc'h. Désirant renouveler la même promenade, j'espérais retrouver, au même lieu, mon ancien conducteur.

L'aspect extérieur de la cabane me confirma dans cette pensée. Rien en effet n'y était changé. Adossée à un débris de mur crénelé qui avait autrefois appartenu à une des maisons fortifiées de Penmarc'h (2), la chaumière du batelier formait une sorte d'appentis dont le toit était couvert d'algues marines retenues par de lourds galets. Une claie de genêts verts tournant sur des liens d'osier tenait lieu de porte, et l'étroite fenêtre sans vitres et sans volets laissait échapper un léger nuage de fumée. Le sentier conduisant au seuil était parsemé de co-

(1) Le chanoine Moreau, *Histoire de la Ligue en Cornouailles*.

(2) Les habitants de Penmarc'h étaient exposés aux attaques des pirates, et, comme leur ville était sans défense, plusieurs d'entre eux avaient fortifié leurs maisons.

quillages brisés. Un filet, blanchi par un long usage, pendait du toit que couronnaient quelques épis d'orge nés dans cette couche d'algue presque réduite en poudre; enfin un oiseau de mer, dont on avait rogné les ailes, se tenait accroupi près de l'entrée, la tête cachée dans ses plumes. Au bruit de mon pas il se leva avec un cri rauque, et s'enfuit en agitant ses ailes mutilées. Un jeune garçon de douze ans parut aussitôt sur le seuil; mais, en m'apercevant, il rentra précipitamment.

Accoutumé à cette sauvagerie des enfants de la côte et de la montagne, je le suivis dans la cabane.

Sa mère était à genoux sur le foyer, occupée à allumer un feu de goëmon; en m'apercevant elle se releva.

— Que Dieu bénisse le gentilhomme (1), dit-elle en breton.

— Et vous, chère femme, répliquai-je. Je cherchais votre cabane.

— Elle est ouverte aux chrétiens, reprit-elle

(1) Les paysans bretons donnent ce titre de gentilhomme, *digentil*, aux habitants des villes.

avec ce laconisme un peu prétentieux des paysans de la côte.

Je me retournai vers l'enfant qui, retranché derrière sa mère, continuait à me regarder d'un air de curiosité effarouchée.

— Le fils du logis ne me paraît pas mieux apprivoisé que son goëland, fis-je observer en souriant, j'ai fait fuir le garçon aussi vite que l'oiseau.

— Loïzik voit plus d'habits de toile que d'habits de drap, me répondit la paysanne; les gentilshommes lui font peur.

— Il faudra pourtant que nous fassions connaissance, je viens ici chercher une barque.

— Il y en a une attachée au piquet.

— Et elle pourra me mener à Loctudy?

— Le vent est bon pour cela.

— Où est le maître pour me conduire?

La paysanne ne répondit pas sur-le-champ; elle poussa du pied, dans le feu, quelques brins de goëmon épars sur l'âtre, puis répliqua enfin :

— C'est moi qui manœuvre la barque.

— Vous? répétai-je étonné.

— Avec Loïzik.

— Que fait donc alors le batelier?

— Il est mort.

Je relevai brusquement la tête, la femme et l'enfant étaient impassibles. Ces mots : *Il est mort*, avaient été dits par la mère, entendus par le fils, sans qu'un seul muscle de leurs visages eût frémi.

— Et y a-t-il longtemps? demandai-je.

— Voilà deux jours que son corps est dans la terre.

— Comment cela a-t-il pu arriver? le batelier était un homme fort et encore jeune, quand je l'ai vu il y a trois ans.

La paysanne me regarda.

— Oh! c'est le gentilhomme qu'Olyerr a conduit aux rochers de Penmarc'h, dit-elle; oui, je le reconnais; il avait donné à Olyerr un écu d'argent et à Loïzik deux réales pour acheter des sabots. Olyerr disait bien qu'il avait promis de revenir.

— Et vous voyez que j'ai tenu parole.

— Oui, mais lui, il n'a pas pu attendre! voilà un an que la mort le cherchait; depuis un coup qu'il avait reçu à la lutte de Trefiagat, son cœur ne pouvait plus tenir dans sa poitrine... Enfin, la

semaine dernière, il s'est couché au milieu du jour; je suis allé lui chercher du pain blanc et de l'eau de feu; mais il n'a pu ni manger, ni boire. Alors, le prêtre est venu, et, le lendemain soir, nous lui avons fermé les yeux.

Quoique tout cela fût dit d'un ton ferme, l'émotion était visible pour l'observateur attentif. Il y avait dans l'accent de la veuve quelque chose de bref qui témoignait la défiance de ses forces, et un léger tremblement agitait les narines. Quant à l'enfant, il avait détourné la tête et grattait la terre du talon.

Je hasardai une de ces consolations qui paraissent banales à nos esprits blasés, mais que les cœurs simples acceptent parce qu'elles sont les seules vraies. Je parlai à la veuve de son fils.

— Oui, oui, répliqua-t-elle après m'avoir écouté, ce que vous dites est d'un homme sage et d'un chrétien. Olyerr est maintenant dans la gloire (1), il n'a rien à désirer; et, quant à moi, je dois remercier Dieu, puisqu'il m'a laissé la force pour

(1) Expression bretonne pour dire qu'un homme jouit de la béatitude céleste.

nourrir l'enfant. Si le canot et moi nous durons jusqu'à ce que Loïzik soit un homme, il n'y a pas à se plaindre.

— Et c'est vous, maintenant, qui conduisez la barque? demandai-je.

— Avec le petit. Mon maître verra comme il gouverne déjà bien. Est-ce tout de suite qu'il faut partir ?

J'hésitai un instant. Le mer de Penmarc'h est difficile, et l'habileté nautique de la veuve et de son fils m'inspirait peu de confiance; mais tous deux comptaient sur le gain de ce voyage, Loïzik s'était déjà chargé de la voile, et sa mère réunissait les avirons pour les porter au bateau; je me laissai entraîner à les suivre, et dix minutes après, nous faisions force de voiles pour doubler *la Torche*.

Une révolution visible s'était opérée dans Loïzik, à partir du moment où nous avions débordé. Assis à l'arrière du canot, la tête droite et les cheveux au vent, il nous regardait en face, il me parlait sans crainte. Sa main tenait la barre avec une sorte de fierté joyeuse, et son pied nu, appuyé sur le bord de la barque, trempait dans la lame à chaque

embardée. On devinait l'enfant de la grève, habitué, comme le dit un poëte breton, « à prendre dès son enfance les flots pour coursier. » Quant à la veuve, elle se tenait près de la voile dans une morne immobilité.

Cependant le ciel était sombre, la mer lourde, et, à mesure que nous avancions, le vent devenait plus violent. La barque labourait les vagues avec effort, tressaillant à chaque lame. La vergue fatiguée criait contre le mât. Je regardai l'horizon : un nuage noir commençait à poindre vers le nord-ouest. Les oiseaux de mer passaient devant nous en rasant de plus près les flots, et l'on apercevait plus distinctement les courants, dont les traînées moiraient çà et là le vert pâle de la baie.

La veuve du batelier était toujours plongée dans sa rêverie distraite ; je me tournai vers Loïzik.

— Vois-tu ce nuage, là-bas ? lui demandai-je en désignant le point du ciel qui s'assombrissait de plus en plus.

— Oui, me répondit-il.

— J'ai peur qu'il ne nous amène du mauvais temps.

— C'est sûr.

— Mais ne vaudrait-il pas mieux alors virer de bord ?

— Ce serait aller au-devant du grain.

La réponse était sans réplique. Je réfléchis d'ailleurs que le vent, qui nous servait pour continuer notre route, serait contraire si nous rebroussions chemin, et qu'après tout il valait mieux recevoir la tourmente au large que près des récifs; je m'enveloppai donc dans mon caban, et je me résignai à attendre.

Le nuage noir s'allongeait de plus en plus vers nous. A le voir glisser rapidement au milieu de ce ciel pâle, on eût dit un des dragons des légendes bretonnes poursuivant notre barque à tire-d'aile. Son approche ne tarda pas à se faire sentir. La voile se tendit, tout à coup, en sifflant, le canot s'enfonça dans la lame , comme un cheval qui bronche, puis se releva brusquement et s'élança en avant avec la rapidité d'une mouette.

La veuve, arrachée à son immobilité par ce mouvement, prit quelques ris et assura l'écoute. Nous continuâmes ainsi quelque temps, fuyant pour

ainsi dire devant l'ouragan ; mais il finit par nous atteindre. Les sombres nuées qui nous avaient longtemps poursuivis nous entourèrent ; le rivage, le ciel, la mer, disparurent en même temps, et nous ne vîmes plus que le lit d'écume sur lequel notre barque courait comme une flèche.

Pas une parole n'avait été, jusqu'alors, prononcée. La veuve était toujours à la même place, les yeux tournés vers la voile, tandis que Loïzik, les deux mains appuyées sur la barre, maintenait avec effort la barque dans sa route.

Quelque préoccupé que je fusse du danger personnel auquel je me trouvais exposé, je demeurai saisi de ce calme silencieux. La mère et le fils avaient évidemment une conscience aussi claire que complète de ce danger, et cependant ils le regardaient sans peur. Ce n'était, chez eux, ni dédain de la vie, ni orgueil devant la mort ; mais une sorte de stoïcisme natif, je ne sais quelle fermeté de nerfs qui fait partie du tempérament chez certaines races.

Celle de mes deux guides ne se démentit point un seul instant. La tempête devenait de plus en plus effrénée. Obligés d'obéir au vent qui nous éloignait

de la côte, nous trouvions une mer toujours grossissante. Les lames qui balayaient la barque menaçaient, à chaque instant, de la faire sombrer, et nous ne suffisions point à la vider à mesure. Il devint enfin évident qu'on ne pouvait continuer sans périr. Je proposai encore de gouverner vers la terre : la veuve secoua la tête.

— Si nous sommes trop faibles avec le vent, nous serions encore plus faibles contre lui, dit-elle : virer de bord, ce serait donner son corps aux poissons.

— Mais que faire alors ? m'écriai-je.

— Nous avons les îles sous le vent, hasarda Loïzik.

— Les Glénans ! répéta la veuve ; il a raison ! Un jour que le grain nous avait pris un peu plus loin, Olyerr a gouverné sur les Glénans. Oui, en gagnant les îles, on peut sauver la barque ! Ah ! le garçon, voyez-vous, *a de l'eau de mer autour du cœur* (1).

Ces mots ne firent passer aucun éclair d'orgueil sur les traits de l'enfant ; aussi impassible devant

(1) *Dour vor èn dro è halon,* expression bretonne pour dire qu'on est *né* marin.

l'éloge que devant le danger, il fit décrire un quart de cercle à la barre, et mit le cap sur les îles.

Une déchirure qui venait de se faire dans le brouillard, permettait d'apercevoir, à l'est, ce groupe de cyclades lilliputiennes que l'on eût pris, de loin, pour un cercle de récifs. Une demi-heure suffit pour nous conduire en vue de l'île Saint-Nicolas, Le vent soufflait avec moins de violence sur ces eaux, et nous pûmes aborder dans une anse où s'étaient déjà réfugiées plusieurs barques.

Nous trouvâmes leurs équipages réunis au milieu de l'île, près d'un puits à demi Cétruit. G'étaient des pêcheurs et des douaniers, surpris comme nous par la tempête. Ils entouraient un feu au-dessus duquel trois avirons croisés soutenaient une chaudière pleine de poisson, et ils étaient abrités par les voiles de leurs canots. Nous fûmes accueillis comme des convives attendus.

— Je disais bien que ce gueux de *vent du coin* (1) nous amènerait de la société ! s'écria un vieux pêcheur à cheveux gris et à visage parcheminé;

(1) Nom donné au vent d'ouest, *kornaouek*; on l'appelle aussi vent du coucher du soleil, *avel ar c'hus-héol.*

quand il souffle, le salon de M. Kergos devient le quartier général (1). Approchez-vous donc, bourgeois ; c'est ici logement militaire ; tout le monde a droit au feu et à la chandelle... et c'est le bon Dieu qui paye !

— Tiens, interrompit un douanier en apercevant la veuve qui me suivait, c'est la mère Jagu et Loïzik.

Le vieux pêcheur se retourna.

— Ah ! vous êtes en mer, la veuve, dit-il avec une certaine gravité sympathique ; je suis bien aise de vous voir. Morvan m'a dit hier ce qui vous était arrivé ; et, foi d'homme ! ça m'a fait de la peine. Appuyez un peu à bâbord , vous autres , pour donner place à la veuve ; et vous, Laurent, roulez un fauteuil au bourgeois.

Le douanier auquel il s'adressait avança un gros galet arrondi par la mer, sur lequel je m'assis ; tandis que la mère de Loïzik se mettait à genoux devant le feu.

Le grain auquel nous venions d'échapper si heu-

(1) Les îles Glénans appartiennent à M. de Kergos.

reusement avait gagné le sud-est, et l'on commençait à revoir les pointes de Penmarc'h et de Trévignon éclairées par le soleil couchant. Le vent, tout à l'heure si furieux, était presque subitement tombé et ne soufflait plus que par rafales interrompues; mais l'agitation de la mer n'avait point cessé, et le vieux pêcheur déclara que nous ne pouvions songer à regagner le continent avant le lendemain.

En toute autre occasion, la perspective d'une nuit passée sur cet îlot sans abri et battu par l'Océan m'eût sans doute trouvé peu résigné (1);

(1) Les Glénans, placées à environ quatre lieues et demie de la pointe de Penmarc'h, sont au nombre de neuf. Les principales sont les îles Guyotek, Guinenek, Drenek, Penfret, du Lock, de Saint-Nicolas et de la Cigogne : les trois premières n'ont rien de remarquable; l'île Penfret a un puits d'eau douce, quelques pâturages et quatre anses où les bateaux peuvent aborder; l'île du Lock renferme un étang (ce qui lui a donné son nom); l'île Saint-Nicolas a été habitée, et l'on y trouve un puits, elle sert de refuge ordinaire aux pêcheurs; enfin l'île de la Cigogne, placée au centre des Glénans, est dominée par un fort qui défend ce petit archipel.

Pendant l'empire, alors que les Anglais étaient maîtres de toutes les passes et bloquaient tous nos ports, rien ne leur eût été plus facile que de prendre ce petit fort ou obliger à l'abandonner, en arrêtant la chaloupe qui transportait des

mais le danger que je venais de courir m'avait disposé à l'optimisme. Encore brisé des secousses de la barque, je trouvais une véritable volupté à sentir sous mes pieds un granit immobile; mes yeux, brûlés par l'écume des lames, se reposaient délicieusement sur les touffes de rares genêts qui parsemaient, autour de moi, le rocher; j'éprouvais enfin, quoique en petit, la joie de se reprendre à la vie qui rend les convalescents d'humeur si gaie et si facile. Cette halte au milieu de la mer était d'ailleurs une chose trop nouvelle pour n'avoir point son côté attrayant; je pris donc mon parti avec bonne humeur, j'acceptai l'offre que me firent mes compagnons de partager leur souper.

Je ne tardai pas d'ailleurs à trouver un nouveau motif de consolation. Occupé de la recherche des traditions populaires, je tournai bientôt l'entretien

vivres, toutes les semaines, à la garnison; mais, par une sorte de compromis tacite, ils laissèrent en paix les canonniers de la Cigogne, qui, de leur côté, ne tirèrent jamais sur leurs péniches lorsqu'elles venaient aborder aux Glénans.

Ce nom de *glen-an* signifie, mot à mot, *pays de l'été*; il a été sans doute donné aux îles à cause de leur position, au midi de la baie de la Forest.

de ce côté et je reconnus, à ma grande joie, que le hasard m'avait pour ainsi dire conduit par la main. Sur mes neuf compagnons, il y en avait quatre, le pêcheur, un douanier, la veuve, et au vieux patron qui pouvaient être regardés comme des conteurs d'élite. Ce fut d'eux, et pendant les heures passées au foyer de ce campement maritime, que je recueillis les traditions suivantes. Elles me furent racontées sous un ciel étoilé, tandis que le vent, devenu plus calme, apportait jusqu'à nous les mille senteurs du rivage et que la mer grondait à nos pieds avec un reste de colère.

RÉCIT DU VIEUX PÊCHEUR.

## KERIS (1).

Dans les temps anciens il y avait en Cornouailles un roi puissant qui se nommait Grallon. C'était un homme aussi ami du bien qu'aucun fils d'Adam et qui accueillait à sa cour tous les gens de renom, qu'ils fussent nobles ou roturiers. Malheureusement, il avait pour fille une princesse de conduite déréglée qui, pour échapper à sa surveillance, était allée habiter Kernis à quelques lieues de Quimper.

Un jour que le roi Grallon chassait avec sa suite dans une forêt placée au pied du Ménéhom, ils se perdirent et arrivèrent tous à l'ermitage du solitaire Corentin. Grallon avait entendu parler de ce saint

(1) Cette tradition, telle que nous la donnons ici, s'éloigne, en plusieurs points importants, de la version publiée par Albert de Morlaix. Il est évident que l'imagination populaire s'est plu à commenter les faits et à multiplier les détails de la légende primitive. Nous engageons le lecteur curieux d'étudier les caprices de cette imagination, à comparer le conte populaire au récit d'Albert.

homme, et il se réjouit d'avoir été conduit jusqu'à sa demeure; mais ses serviteurs, qui mouraient de faim, regardaient d'un air triste la pauvre logette du saint, en se disant l'un à l'autre qu'il faudrait souper d'oraisons.

Corentin, éclairé par Dieu, devina leur pensée. Il demanda au roi s'il ne voulait point accepter une collation, et, comme Grallon répondit qu'il n'avait rien mangé depuis le chant du coq, le saint appela l'échanson et le cuisinier pour préparer un bon repas après une si longue abstinence.

Il les conduisit tous deux à la fontaine placée près de son ermitage, remplit d'eau la cruche d'or que portait le premier, coupa un morceau du petit poisson qui nageait dans la source pour le donner au second, et recommanda à tous deux de mettre le couvert du roi et de sa suite. Mais l'échanson et le cuisinier se prirent à rire, et lui demandèrent s'ils prenaient les gens de la cour pour des mendiants, d'oser leur offrir ses arêtes de poisson et son vin de grenouilles. Corentin leur répondit de ne s'inquiéter de rien, et que Dieu pourvoirait à tout.

Ils se décidèrent, en conséquence, à faire ce qu'il

avait ordonné, et, à leur grande surprise, les prévisions du saint se réalisèrent ; car, d'un côté, l'eau qui avait été puisée dans la cruche d'or se changea en un vin aussi doux que le miel et aussi chaud que le feu, tandis que, de l'autre, le petit morceau de poisson se multiplia de manière à rassasier deux fois plus de convives que le roi n'en avait à sa suite.

Grallon fut averti de ce miracle par ses deux serviteurs, qui lui montrèrent, pour surcroît de merveille, le petit poisson dont Corentin avait coupé une partie, nageant dans la fontaine, aussi sain et aussi entier que si le couteau du saint ne l'eût jamais touché.

A cette vue, le roi de Cornouailles fut saisi d'admiration, et il dit à l'ermite :

Homme de Dieu ! ce n'est pas ici votre place; car votre maître et le mien a défendu de garder la lumière sous le boisseau. Vous allez quitter cet ermitage pour venir à Quimper où je vous nomme évêque; mon palais vous servira de demeure, et toute la ville vous appartiendra. Quant à vos disciples, je leur bâtirai un monastère à Landevenec, et vous en nommerez vous-même l'abbé.

Le roi tint sa promesse, abandonna sa capitale au nouvel évêque et alla habiter la ville d'Is.

Celle-ci s'élevait à la place même où vous voyez aujourd'hui la baie de Douarnénèz. Elle était si grande et si belle, que pour faire l'éloge de la capitale des galots (1), les hommes de l'ancien temps n'ont rien trouvé de mieux que de l'appeler *Par-is*, c'est-à-dire l'égale d'Is. Elle était bâtie plus bas que la mer et défendue par des digues dont on ouvrait les portes à certains moments pour faire entrer et sortir les flots. La princesse Dahut, fille de Grallon, portait toujours suspendues au cou les clefs d'argent de ces portes, ce qui fait que le peuple l'appelait la princesse *Alc'huèz* ou plus brièvement *Ahèz*. (2).

(1) Nom donné par les Bas-Bretons aux habitants de la Haute-Bretagne qui parlent la langue française, et par extension, à tous les Français.

(2) Bonnes ou mauvaises, ces étymologies des mots *ahéz* et *Par-is* sont acceptées en Bretagne.

Le peuple a même un proverbe qui consacre la dernière.

A baouë bouzet ar gwœr a Is,
Ne deus kuet kavet par da Paris;

C'est-à-dire :

Depuis que la ville d'Is a été noyée,
On n'a pas trouvé d'égale à Paris.

Comme c'était une grande magicienne, elle avait embelli la ville d'ouvrages que l'on ne peut demander à la main des hommes. Tous les korigans (1) de Cornouailles et de Vannes étaient venus, sur son ordre, pour construire les digues et forger les portes qui étaient de fer; ils avaient couvert le palais d'un métal semblable à l'or (car les korigans sont d'habiles faux monnayeurs) et entouré les jardins de balustrades qui brillaient comme de l'acier poli. C'étaient eux qui soignaient les écuries de Dahut, pavées de marbre noir, rouge ou blanc, selon la couleur des chevaux, et qui entretenaient le port où l'on nourrissait les dragons marins; car Dahut avait soumis par son art les monstres de la mer et en avait donné un à chaque habitant de Keris, qui s'en servait comme d'un coursier pour aller chercher, au delà des flots, les marchandises rares ou pour atteindre les vaisseaux des ennemis (2). Aussi tous

(1) Voir, pour les Korigans, ce que nous en disons plus loin, à la tradition des *Korigans de Plaudren.*

(2) Il est évident que les dragons dont parle ici la tradition étaient des navires. Les Scandinaves donnaient à leurs vaisseaux la forme de dragons et les appelaient, par suite, *drakars.* Ils couvraient la coque même du navire d'une cui-

ces bourgeois étaient si opulents, qu'ils mesuraient le grain avec des hanaps d'argent (1).

Mais la richesse les avait rendus vicieux et durs : les mendiants étaient chassés de la ville comme des bêtes fauves; on ne voulait avoir partout que des gens gais, bien portants et vêtus de drap ou de soie. Le Christ lui-même, s'il fût venu en habit de toile, eût été repoussé. La seule église qu'il y eût dans la ville était si délaissée, que le bedeau en avait perdu la clef; l'ortie poussait sur le seuil, et les hirondelles nichaient contre les joints de la porte d'entrée. Les habitants passaient les journées et les nuits dans les auberges, les salles de danse, les spectacles, uniquement occupés de perdre leur âme.

Dahut donnait l'exemple. C'était, jour et nuit, fête dans son palais. On voyait arriver, des pays les plus éloignés, des gentilshommes et jusqu'à des

rasse écaillée, doraient les mâts et teignaient les cordages en pourpre. Il est probable que les Bretons, qui excellèrent toujours dans la marine, imitèrent ces vaisseaux, que nous voyons également employés par les Normands (*Torféus*, chap. XLII et suivants).

(1) *Hanaf* et *hanap* désignent, en breton, une petite tasse servant à puiser de l'eau dans un baquet ou à mesurer du grain.

princes attirés par la renommée de cette cour. Grallon les recevait avec amitié, et Dahut encore mieux ; car, si c'étaient des jeunes gens de belle apparence, elle leur donnait un masque magique avec lequel ils pouvaient, dès le soir, la rejoindre secrètement dans une tour bâtie au bord des écluses.

Ils y restaient avec elle jusqu'à l'heure où les hirondelles de mer recommençaient à passer devant les fenêtres de la tour ; alors la princesse leur disait bien vite adieu, et, pour qu'ils pussent sortir sans être vus comme ils étaient arrivés, elle leur remettait le masque enchanté ; mais cette fois il se resserrait de lui-même et les étranglait !... Un homme noir prenait alors le corps mort, le plaçait en travers sur son cheval, comme un sac de mouture, et allait le jeter au fond d'un précipice, entre Huelgoat et Poulaouën. Ceci est bien la vérité, car aujourd'hui même, pendant les nuits sombres, on entend, au fond de la ravine, les plaintes de leurs âmes. Que les chrétiens pensent à elles dans leurs prières (1) !

(1) Croyance populaire qui existe encore. On montre, non loin de Carhaix, le lieu où la fille de Grallon faisait précipiter

Corentin, instruit de tout ce qui se passait à Kéris, avait plusieurs fois averti Grallon que la patience de Dieu était à bout (1); mais le roi avait perdu sa puissance et vivait seul dans une des ailes du palais, abandonné de tout le monde, comme un grand-père qui a livré son héritage à ses enfants; aussi Dahut ne tenait-elle nul compte des menaces du saint.

Or, un soir qu'il y avait fête chez elle, on vint lui annoncer un prince puissant, venu des extrémités de la terre pour la voir. C'était un homme de grande taille, tout vêtu de rouge et si barbu, qu'on apercevait à peine ses deux yeux, qui brillaient comme des étoiles... Il adressa à la princesse un compliment en rimes si bien tourné, qu'aucun *bazvalen* de Cornouailles n'eût pu en inventer de pareil; puis

les cadavres de ses amants. Quelques antiquaires pensent, du reste, qne Dahut fréquentait beaucoup cette ville qui lui dut son nom de Ker-Ahès (ville d'Ahès); l'antique route pavée, conduisant de la baie de Douarnénèz à Carhaix, prouve, au moins, que les relations étaient fréquentes entre Kéris et cette cité.

(1) Il y a ici une erreur dans la tradition populaire; tout ce qu'elle attribue à Corentin appartient à son disciple Gwenolé. Voyez la vie de ce dernier par Albert de Morlaix.

il se mit à parler avec tant d'esprit, que tout le monde en demeura émerveillé.

Mais ce qui frappa surtout les amis de Dahut, ce fut de voir combien l'étranger était plus habile qu'eux dans le mal. Il savait, non-seulement tout ce que la malice humaine a inventé depuis la création, dans toutes les terres habitées par des êtres parlant, mais tout ce qu'elle inventera jusqu'au moment où les morts se lèveront de leur tombe pour être jugés! Ahès et les gens de sa cour reconnurent qu'ils avaient trouvé leur maître, et tous résolurent de prendre des leçons du prince barbu.

Pour commencer, celui-ci leur proposa un branle nouveau qui n'était autre que le passe-pied dansé en enfer par les sept péchés capitaux. Il fit entrer, pour cela, un sonneur qu'il avait amené avec lui. C'était un petit nain vêtu d'une peau de bouc, et qui portait sous son bras un biniou dont le chalumeau lui servait de *penbaz* (1).

(1) Le biniou n'est autre chose que la veze ; il se compose d'un sac de cuir, d'un porte-vent (*ar-sutell*), d'un faux-bourdon (*ar c'horn-boud*) et d'un chalumeau (*ar levryad*) ; cette dernière partie est celle qui sert à moduler les sons.

A peine se fut-il mis à sonner, que Dahut et ses gens furent saisis d'une espèce de frénésie et se mirent à tourner comme des tourbillons de mer. L'inconnu en profita pour enlever à la princesse les clefs d'argent des écluses et pour s'échapper de la fête.

Pendant ce temps, Grallon était seul dans son palais situé à l'écart; il se tenait dans une grande salle obscure, et il était assis sur l'âtre, près d'un feu éteint. Il sentait la tristesse lui tomber dans le cœur, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit des deux côtés, et saint Corentin parut sur le seuil avec un cercle de feu autour du front, la crosse d'évêque à la main et marchant dans un nuage de parfum.

— Levez-vous, grand roi, dit-il à Grallon, prenez ce qui vous reste ici de précieux et fuyez, car Dieu a livré cette ville maudite au démon.

Grallon, effrayé, se leva aussitôt, appela quelques vieux serviteurs, et, après avoir pris son trésor, il monta son cheval noir et partit à la suite du saint qui glissait dans l'air comme une plume.

Au moment où ils passaient devant la digue, il entendit un grand mugissement de flots et aperçut

l'étranger barbu, qui avait repris sa forme de démon, occupé à ouvrir toutes les écluses avec les clefs d'argent enlevées à Dahut. La mer descendait déjà sur la ville en cascade, et l'on voyait les flots élever leurs têtes blanches au-dessus des toits, comme s'ils montaient à l'assaut. Les dragons, enchaînés dans le port, mugissaient de terreur; car les animaux aussi sentent la mort venir.

Grallon voulut jeter un cri d'avertissement; mais Corentin lui répéta de fuir, et il s'élança au galop vers le rivage. Son cheval traversa ainsi les rues, les places, les carrefours poursuivi par les flots et toujours les pieds de derrière dans la vague. Il passait devant le palais de Dahut, lorsque celle-ci parut sur le perron, les cheveux épars comme une veuve, et s'élança derrière son père. Le cheval s'arrêta subitement, fléchit, et l'eau monta jusqu'aux genoux du roi.

— A moi, saint Corentin! cria-t-il épouvanté.

— Secouez le péché que vous portez derrière vous, répondit le saint, et, par le secours de Dieu, vous serez sauvé!

Mais Grallon, qui malgré tout était père, ne sa-

vait à quoi se résoudre. Alors Corentin toucha avec sa crosse d'évêque l'épaule de la princesse qui glissa dans la mer et disparut au fond du gouffre, appelée depuis le gouffre d'Ahès. (1).

Le cheval, ainsi délivré de son fardeau, s'élança en avant et atteignit le rocher de Garrec où l'on voit encore la marque d'un de ses fers (2).

Le roi tomba d'abord à genoux pour remercier le ciel, puis se retourna vers Kéris (3), afin de ju-

(1) *Toul alc'huez* ou *toul ahès.*

(2) Les habitants du pays la montrent toujours.

(3) Cette fable de la destruction de Kéris, évidemment calquée sur l'histoire de la destruction de Sodome, a fait nier l'existence même d'une ville de ce nom ; mais ce sont là deux faits distincts, et la fausseté du premier n'entraîne nullement celle du second. Les fables ont leur point de départ dans la réalité. Les incroyables prodiges attribués à Arthur ou à Charlemagne, loin de prouver qu'ils n'ont jamais vécu, témoignent au contraire du rôle brillant qu'ils jouèrent dans l'histoire de leur siècle. La cause attribuée par la légende à la ruine de la capitale de Grallon peut être imaginaire sans que l'existence de cette ville le soit. Nous n'osons point dire, avec M. de Kerdannet, que Kéris est la Koris-Opidum (ou Corisopitum) des Latins, ni que c'est elle qui se trouve désignée sous le nom de Kris dans l'anonyme de Ravennes ; mais nous soutenons que l'existence d'une grande ville entre le cap de la Chèvre et la pointe du Raz est attestée par le plus incontestable des témoignages, les ruines !

ger le danger auquel il avait miraculeusement échappé; mais il chercha en vain l'ancienne reine

Voici, en effet, ce qu'on lit dans le *Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finistère.*

« Il existe sur l'île Tristan (dans la baie de Douarnénèz) des pans de murs de trois ou quatre pieds carrés, indestructibles, restes de bâtiments de la plus haute antiquité; ils sont formés d'un mélange de petits carrés de granit de cinq à six pouces sur toutes les faces, régulièrement assemblés dans un mastic... Il est certain également que j'ai trouvé dans une anse de la baie de Posgat, à dix pieds de profondeur en terre, des quartiers de maçonnerie de l'espèce de ceux que je viens d'indiquer dans l'île Tristan et de superbes briques de dix-huit pouces de long sur quinze pouces de largeur. Tous les environs de la baie offrent de semblables débris des époques les plus reculées... Il est certain que l'honnête Hervé Chenay, municipal et pêcheur de Douarnénèz, trouve, à la pointe du Raz. des murs à quatre ou cinq brasses de profondeur. Près de Ris, sous vingt pieds de terre, à vingt pieds au-dessus du rivage, j'ai trouvé des débris d'une telle antiquité, d'une telle beauté, qu'aucune ruine de l'Italie n'offre un travail plus curieux. C'est un parquet de dix-huit pouces d'épaisseur, espèce de marqueterie composée de petits carrés de pierres et de briques, couvert d'un bel enduit dont le temps n'a pu détruire le poli. Sur la gauche de ce débris est un mur épais formé de carrés de granit recouvert d'un enduit poli comme les stucs de Cumes et de Pouzzole. »

Le chanoine Moreau parle des ruines appartenant au même système de construction et de tombeaux en pierre (du quatrième siècle) que l'on voyait à l'époque de la Ligue entre Cléden et Plogolf; on pouvait suivre également, à cette époque, la trace de deux routes pavées qui allaient de l'abbaye de Douarnénèz à Quimper et à Carhaix.

des mers. Là où il y avait, quelques instants auparavant, un port, des palais, tant de richesses et de milliers d'hommes, on ne voyait plus qu'une baie profonde qui reflétait les étoiles; tandis qu'à l'horizon, debout sur le dernier débris des digues submergées, l'homme rouge montrait les clefs d'argent avec un geste de triomphe.

Plusieurs forêts de chêne ont eu le temps de naître et de mourir depuis le jour où arriva cet exemple; mais les pères l'ont raconté aux enfants d'âge en âge jusqu'à notre temps. Avant la grande révolution, le clergé des paroisses riveraines s'embarquait, tous les ans, dans des canots de pêcheurs, et allait dire la messe sur la ville noyée. Depuis, cet usage s'est perdu avec beaucoup d'autres; mais, quand la

Nous ajouterons enfin que nous avons eu nous-même entre les mains un fragment de parquet en marqueterie trouvé au pied des dunes de Douarnénez et dont la conservation et l'élégance annonçaient un art fort avancé.

Ces ruines, ces chemins pavés, ces tombeaux prouvent clairement l'existence d'une grande cité gallo-romaine qui occupait une partie de la baie de Douarnénèz, et qui ne pouvait être que la Kéris des légendes.

Il est à remarquer que le canal, connu sous le nom d'Iroise dans nos cartes maritimes, s'appellent encore en breton kanol is, canal d'Is.

mer est calme, on aperçoit encore au fond de la baie les restes de la grande cité, et les dunes d'alentour sont pleines de ruines qui prouvent sa richesse.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE

## DU PREMIER VOLUME.

Introduction.................................... 1

PREMIER FOYER.

PAYS DE TRÉGUIER.

La ferme des nids.................................... 23
Récit du chercheur de pain. — Comorre............. 45
Premier récit du Kloarek. — Les trois rencontres...... 63
Second récit du Kloarek. — Histoire de Saint Galonnek 80
Récit de Margaridd. — Jean Rouge-Gorge............ 100

DEUXIÈME FOYER.

PAYS DE LÉON.

La forge isolée.................................... 119
Récit du Guisinien. — Les Lavandières de nuit...... 144
Récit de Roscovite. — La Groac'h de l'île du Lok...... 156
Récit du marchand de fil. — Invention des bassins.. 180
Récit du maréchal ferrant. — Teuz-ar-Poutiet......... 196

TROISIÈME FOYER.

PAYS DE CORNOUAILLES.

L'île de Saint-Nicolas.............................. 215
Récit du vieux pêcheur. — Keris.................... 232

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Corbeil, typ, et stéréotyp. de Crété.

COLLECTION MICHEL LÉVY

# ŒUVRES COMPLÈTES
# D'ÉMILE SOUVESTRE

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

LE

# FOYER BRETON

CONTES ET RÉCITS POPULAIRES

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE

TOME SECOND

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

## TROISIÈME FOYER.

# PAYS DE CORNOUAILLES

(SUITE).

---

### RÉCIT DE LA VEUVE

## L'HEUREUX MAO (1).

Les chrétiens qui veulent une puissante protectrice dans le ciel ne peuvent mieux s'adresser qu'à *Notre-Dame de tous les remèdes* (2), près de la *ville du hêtre* (3). Elle a dans cet endroit la plus riche

(1) Cette tradition, reproduite par les *discrevellerrs* de la Cornouailles et du Léonnais sous différentes formes, a aussi donné lieu à un *guerz* du père Julien imprimé à Quimper chez Derien; il diffère essentiellement du récit que nous donnons ici; cependant la communauté de l'origine se reconnaît.

(2) Rumengol, corruption de *remed-ol.*

(3) Faou.

chapelle que la main des hommes lui ait jamais élevée. Tout l'intérieur est garni de statues d'or ; le clocher, qui est le frère de celui de Kreisker, a été percé de plus de jours que les petites crêpes de Quimper, et l'on trouve près de l'église une fontaine maçonnée dont l'eau guérit toutes les impuretés de l'âme et du corps (1). *Notre-Dame de tous les remèdes* est un des quatre grands pardons de la vierge Marie en basse Bretagne. Les autres sont à Auray, au *bois du fou* (2) et à Callot.

C'est à *Notre-Dame de tous les remèdes* que Mao s'était arrêté pour prier. Mao venait de Loperek, qui est une jolie paroisse entre Kimerc'h et Logoma. Il n'avait plus ni parents ni amis, et son tuteur lui avait mis un *frappe-tête* (3) à la main avec trois écus

(1) Il ne faut pas prendre à la lettre ces exagérations bretonnes. L'église de Rumengol est remarquable sans être une merveille ; les *statues d'or* dont il est ici question sont des statues dorées assez grossières, et la flèche de l'église de Rumengol est loin d'être comparable à celle de Kreisker, à Saint-Pol de Léon.

(2) Fol-goat, village situé à un quart de lieue de Lesneven.

(3) *Pen-god* ou *pen-scod*; c'est un bâton à tête avec lequel les Bretons de la Cornouailles se battent fort adroitement.

d'argent, en lui disant de chercher sa vie dans le pays ou ailleurs.

Après avoir répété, aux pieds du grand autel, toutes les prières que lui avait apprises sa nourrice et le recteur, Mao sortit de l'église pour continuer sa route.

Mais, comme il allait passer l'échalier, il aperçut beaucoup de gens réunis à la porte du presbytère autour d'un mort étendu sur l'herbe, et il apprit que c'était un pauvre *chercheur de pain* (1) qui avait rendu l'âme la veille au soir, et que le prêtre refusait d'enterrer.

— Était-ce donc un païen ou un malheureux qui avait trahi son baptême? demanda Mao.

— C'était une véritable brebis de Dieu, répondirent tous ceux qui se trouvaient là, et lors même que la faim le pressait, il n'eût pris ni les trois épis, ni les trois pommes que la coutume permet au passant de cueillir.

— Pourquoi donc le recteur lui refuse-t-il l'eau bénite et la terre sainte, reprit le jeune garçon.

(1) *Klasker*; c'est le nom que l'on donne en Bretagne aux mendiants, du verbe *klaska*, chercher.

— Parce que le pauvre Stevan n'a rien laissé pour payer les prières de l'église, répliquèrent les spectateurs.

— Ayol (1) ! s'écria Mao ; les prêtres sont-ils si durs dans ce pays, qu'ils tiennent la porte de l'église ouverte aux pauvres vivants et refusent de l'ouvrir aux pauvres morts? S'il faut de l'argent, voici trois écus qui sont tout mon bien, mais que je donne de bon cœur pour ouvrir la terre bénite à un chrétien.

Le mauvais prêtre fut averti ; il prit les trois écus, dit les prières des trépassés en aussi peu de temps qu'en met un cheval de messager à manger son avoine, fit descendre le pauvre Stevan dans un trou de terre, puis alla voir si le cochon de lait qui cuisait pour son dîner était bien rôti des deux côtés.

Quant à Mao, il fit une croix avec deux branches d'if, la planta sur la fosse du pauvre chercheur de pain, et, après avoir répété un *De profundis*, il reprit sa route vers Camfront.

Mais, au bout de quelque temps, Mao eut soif et

(1) *Ayol!* exclamation signifiant, mot à mot, *puisse!* mais qui s'emploie, le plus souvent, comme une interjection.

faim, et il se rappela qu'il ne lui restait rien de ce que son tuteur lui avait donné pour acheter à boire et à manger. Il se mit donc à chercher des mûres de bois, de l'oseille sauvage, des prunelles de haies, et, tout en les cherchant, il regardait les oiseaux qui butinaient sur les buissons, et il se disait à lui-même :

— Ces oiseaux-là sont plus heureux que les êtres baptisés; ils n'ont besoin ni d'auberges, ni de bouchers, ni de fourniers, ni de jardiniers; le ciel de Dieu leur appartient, et la terre s'étend devant eux comme une table toujours servie; les petites mouches sont leur gibier, les herbes en graine leurs champs de blé, les fruits de l'aubépine ou du rosier sauvage leur dessert; ils ont droit de prendre partout sans payer et sans demander! Aussi, les petits oiseaux sont joyeux, et ils chantent tant que dure le jour.

Tout en roulant ces pensées, Mao ralentissait le pas, et il finit par s'asseoir sous un grand chêne où il s'endormit.

Mais voilà que, dans son sommeil, un saint lui

apparut tout à coup, vêtu d'étoffes brillantes et couronné de l'auréole, et ce saint lui dit :

— Je suis le pauvre *chercheur de pain* Stevan, à qui tu as ouvert les portes du paradis, en achetant pour son corps une fosse bénite. La vierge Marie, dont j'ai été le fidèle serviteur sur la terre, vient de me faire passer saint, et elle m'a permis de descendre vers toi comme porteur d'une bonne nouvelle. Ne crois plus que les oiseaux du ciel soient plus heureux que les êtres baptisés, car le sang du Fils de Dieu a coulé pour ces derniers, et ils sont les favoris de la Trinité. Écoute donc ce que les trois personnes ont fait pour récompenser ta piété.

Il y a ici près, au-dessus des prairies, un manoir que tu reconnaîtras à sa girouette rouge et verte. Là, demeure un homme noble appelé Tréhouar, qui est père d'une fille belle comme le jour et douce comme un enfant au berceau : va frapper ce soir à sa porte, et dis que *tu viens pour ce qu'il sait bien;* il te recevra, et tu comprendras de toi-même le reste. Souviens-toi seulement que si tu as besoin d'aide. il faudra dire :

Mendiant mort, accours, accours,
Car je suis ici sans secours (1).

Après ces mots, le saint disparut, et Mao se réveilla.

Son premier soin fut de remercier Dieu de la protection qu'il lui envoyait, puis il se dirigea vers les prairies, afin de chercher le manoir. Comme la nuit commençait à venir, il eut d'abord de la peine à le trouver; mais il aperçut enfin une volée de pigeons et il les suivit, sûr qu'ils ne pouvaient le conduire qu'à une maison noble.

Il finit en effet par apercevoir la girouette rouge et verte qui se montrait au-dessus des arbres chargés de cerises noires; car là se trouve leur véritable pays. Ce sont les paroisses de la montagne qui envoient toutes les merises que l'on voit étalées sur la paille, aux Pardons du Léonnais, et que les amoureux emportent, pour les Pennérèz, dans leurs grands chapeaux de castor.

Mao traversa la pelouse plantée de noyers, alla frapper à la plus petite porte du manoir, et dit, selon l'ordre du saint, qu'*il venait pour ce que l'on savait.*

Le gentilhomme fut aussitôt averti. Il arriva en

(1) Aman, aman, clasker maro,
Rag disicour groncz me a zo.

branlant la tête, car il était vieux et malade, mais appuyé sur sa petite-fille qui était jeune et fraîche; si bien qu'à les voir, on eût dit un mur en ruines soutenu par un chèvrefeuille fleuri.

Tous deux firent entrer le jeune homme avec de grandes politesses; on lui présenta un tabouret de tapisserie près du fauteuil du grand-père, et on lui servit du cidre doux, en attendant le souper.

Mao était bien étonné de voir la manière dont il était reçu et bien heureux de regarder la jeune fille qui préparait tout, en courant et en chantant comme une alouette. A chaque regard il la trouvait plus jolie, et son cœur battait comme une horloge.

— Hélas! pensait-il, celui-là seulement aura droit de se dire heureux qui pourra causer avec la Pennérèz du manoir derrière le pignon (1).

Enfin, quand le souper fut achevé, le grand-père fit tout desservir par Liçzenn (c'était ainsi que se nommait la jeune fille), et il dit à Mao :

(1) C'est derrière le pignon que les amants se donnent rendez-vous, parce qu'il n'y a point de fenêtres de ce côté, et qu'ils ne peuvent, par conséquent, être observés; de là l'expression *causer derrière le pignon,* pour faire la cour.

— Nous vous avons traité de notre mieux et selon notre fortune, jeune homme, mais non pas selon notre désir, car la maison des Tréhouar est depuis longtemps frappée d'une grande plaie. Autrefois, on comptait ici jusqu'à vingt chevaux et jusqu'à quarante vaches; mais le démon s'est rendu le maître des écuries et des étables; vaches et chevaux ont disparu l'un après l'autre, et autant de fois qu'on les a remplacés, jusqu'à ce que j'y aie mis mon épargne entière. Toutes les prières pour conjurer l'esprit destructeur ont été inutiles; il a fallu se soumettre, et, faute de bétail, mon domaine reste maintenant en friche. J'espérais en mon neveu Matelinn qui est allé faire la guerre de France; mais, comme il ne revenait pas, j'ai fait publier dans le pays, au prône et partout, que l'homme qui pourrait délivrer le manoir épouserait Liçzenn et aurait mes biens après moi. Ceux qui sont venus jusqu'à présent et qui ont veillé dans l'écurie ont disparu comme les vaches et les chevaux; je prie Dieu que vous soyez plus heureux.

Mao, que le souvenir de sa vision rassurait contre le danger, répondit qu'avec la grâce de la vierge

Marie, il espérait triompher du démon caché. Il demanda ensuite du feu pour conserver ses membres agiles, prit son *frappe-tête* et pria Liçzenn de le nommer dans sa prière.

L'endroit où on le conduisit était un grand appentis partagé en deux parties pour les vaches et pour les chevaux; mais tout était vide, et les araignées avaient filé leurs toiles sur les râteliers.

Mao alluma un feu de genêts sur les grandes pierres qui servaient de pavé et se mit en prières.

Au premier quart d'heure, il n'entendit que le pétillement de la flamme; au second quart d'heure il n'entendit que le vent qui sifflait tristement à travers la porte fendue; au troisième quart d'heure, il n'entendit que le petit marteau de la mort qui retentissait dans les charpentes (1); mais au quatrième quart d'heure, un bruit sourd résonna sous le pavé, et, au bout de l'édifice, dans le coin le plus sombre, il vit la plus grande pierre se lever lentement et la tête d'un dragon sortir de terre : elle était grosse

(1) *Morzolik an ankou;* c'est le nom que l'on donne à l'artison, insecte qui s'engendre dans les vieilles charpentes, et y fait entendre un petit frappement régulier.

comme une huche à mettre le froment, plate comme celle d'une vipère, et tout autour du front, brillait une ligne d'yeux de différentes couleurs.

L'animal posa deux pattes à griffes rouges sur les bords du pavé, regarda Mao et quitta son trou avec un sifflement.

A mesure qu'il s'avançait, on voyait se dérouler son corps couvert d'écailles qui sortait de dessous la pierre comme un gros câble de la cale d'une gabare pontée.

Bien que le jeune garçon eût du cœur, il sentit le froid lui venir dans les veines, et, comme l'haleine du dragon le frappait déjà, il s'écria :

> Mendiant mort, accours, accours,
> Car je suis ici sans secours.

Au même instant, la figure lumineuse de celui qu'il appelait se montra à ses côtés.

— Ne crains rien, dit-elle; les protégés de la mère de Dieu prévaudront toujours contre les monstres de la terre.

En parlant ainsi, Stevan étendit la main, prononça quelques paroles qu'on apprend au Ciel, et, à l'in-

stant même, le dragon tomba sur le côté, frappé de mort.

Le lendemain, quand le soleil fut levé, Mao alla éveiller tous les gens du manoir et les mena aux écuries ; mais, à la vue de l'animal trépassé, les plus hardis reculèrent de dix pas.

— N'ayez aucune crainte, leur dit le jeune homme; la vierge Marie m'a assisté, le monstre qui dévorait le bétail et leurs gardiens n'est plus qu'une chair sans vie. Allez chercher des cordes, et traînez-le, de cet endroit, dans quelque pierrière abandonnée.

On fit ce qu'il ordonnait, et, quand le dragon eut été retiré de sa tanière, le corps entier faisait deux fois le tour de l'aire à battre le blé noir (1).

Le grand-père, heureux d'être délivré d'un ennemi si dangereux, tint la promesse qu'il avait faite à Mao et lui donna Liçzenn en mariage. La jeune Pennérèz fut conduite à l'église de Camfront, le bras gauche entouré, selon l'usage, d'autant de galons d'argent qu'elle recevait de mille livres en dot, et la tradition rapporte qu'elle en avait dix-huit.

(1) Dans certaines fermes, il y a une aire particulière et plus petite pour battre le blé noir

Une fois devenu son mari, Mao acheta du bétail, loua des serviteurs, et les terres du manoir acquirent bientôt plus de valeur qu'elles n'en avaient jamais eu. Ce fut alors que le grand-père alla recevoir de Dieu sa récompense, laissant tout le bien aux jeunes mariés.

Ceux-ci étaient plus heureux qu'aucune autre créature baptisée, si heureux, que chaque soir ils ne trouvaient rien à demander à Dieu et ne pouvaient que le remercier ; mais, un jour qu'ils allaient se mettre à table, pour souper avec leurs serviteurs, voilà qu'une servante fait entrer un soldat d'une si grande taille, que sa tête touchait aux poutres, et Liçzenn reconnut son cousin Matelinn. Il arrivait de la guerre de France pour épouser la Pennérèz, et, venant d'apprendre ce qui s'était passé pendant son absence, il en avait ressenti une grande rage; cependant, il ne le montra pas aux jeunes mariés, car c'était un cœur masqué.

Mao, qui ne se doutait de rien, le reçut avec toutes sortes de caresses : il lui servit ce qu'il y avait de meilleur au manoir, lui fit préparer la plus belle chambre et parcourut, en sa compagnie, toutes

les terres qui étaient couvertes de moissons.

Mais, plus Matelinn trouvait les lins grands et les blés fournis, plus il s'irritait de ne pas avoir à lui toutes ces choses, sans parler de sa cousine Liçzenn qu'il trouvait encore plus jolie qu'autrefois. Un jour donc, il engagea Mao à chasser sur les dunes de Logonna, et il le conduisit dans une bruyère éloignée où il y avait un moulin à vent abandonné, contre lequel on avait entassé des fascines de landes pour le fournier de Daoulas : arrivé là, il tourna les yeux vers le côté de Camfront, et il dit tout à coup au jeune homme :

— Sang du diable ! j'aperçois d'ici le manoir, avec sa grande cour.

— Où cela? demanda Mao.

— Derrière ce petit bois de hêtres ; ne voyez-vous pas les fenêtres de la grande salle?

— Je suis trop petit, objecta Mao.

— Sang du diable ! vous avez raison, s'écria Matelinn, et c'est grand dommage, car j'aperçois ma cousine Liçzenn dans le petit préau, près du jardin.

— Est-elle seule?

— Non ; elle cause avec des gentilshommes qui lui parlent à l'oreille.

— Et que fait Liçzenn ?

— Liçzenn les écoute en roulant le ruban de son tablier.

Mao se haussa sur la pointe de ses souliers.

— Ah ! que je voudrais voir, dit-il.

— Sang du diable ! c'est chose facile, répliqua Matelinn ; vous n'avez qu'à monter au haut de ce moulin, et vous serez plus grand que moi.

Mao approuva le conseil et monta la vieille échelle. Lorsqu'il fut arrivé au haut, son cousin lui demanda ce qu'il voyait.

— Je ne vois que des arbres qui paraissent aussi près de terre que le blé de deux mois, répondit-il, et des maisons qui me semblent aussi petites que les coquillages restés à sec sur la grève.

— Regardez plus près, reprit Matelinn.

— Plus près, je ne vois que la mer avec des barques qui rasent l'eau comme des goëlands.

— Plus près encore, continua le soldat.

— Plus près encore, c'est la lande en fleur et la bruyère rose.

— Mais au-dessous de vous?

— Au-dessous de moi! cria Mao épouvanté; au lieu de l'échelle pour descendre, je vois des flammes qui vont me dévorer!

Et il voyait bien, car Matelinn avait retiré l'échelle et mis le feu aux fascines entassées; si bien que le vieux moulin était au milieu d'une fournaise.

Mao supplia vainement le géant de ne pas le laisser périr d'une manière si cruelle; celui-ci tourna le dos et se mit à descendre la dune en sifflant.

Alors le jeune homme, se sentant déjà près d'étouffer, répéta l'invocation:

Mendiant mort, accours, accours,
Car je suis ici sans secours.

A l'instant même le saint parut, tenant à la main droite un arc de pluie, dont un bout trempait dans la mer, tandis que l'autre répandait une épaisse rosée, et à la main gauche l'échelle de Jacob qui réunit la terre au ciel. L'arc de pluie éteignit l'incendie; puis, Mao se servit de l'échelle pour descendre, et il regagna le manoir sans avoir souffert aucun dommage.

A sa vue, Matelinn fut saisi d'étonnement et d'épouvante; sûr que son cousin allait le dénoncer aux juges, il courut chercher ses armes et son cheval de bataille; mais, comme il allait sortir de la grande cour, Mao s'approcha et lui dit :

— N'ayez aucune crainte, cousin; car nul homme sur terre ne saura ce qui s'est passé à la lande de Daoulas. Votre cœur était malade de ce que Dieu m'avait donné plus de prospérité qu'à vous; je veux guérir votre cœur. A partir d'aujourd'hui, tant que je vivrai, vous aurez droit à la moitié de tout ce qui m'appartiendra, sauf ma plus aimée Liçzenn. Allez donc, cousin, et n'ayez plus de mauvaises pensées contre moi.

L'acte de cette convention fut dressé par le notaire, selon les usages, et Matelinn reçut, chaque mois, la moitié de tout ce que produisaient les champs, la basse-cour et les étables.

Mais cette générosité de Mao n'avait fait qu'augmenter le venin de son cœur, car les bienfaits que l'on ne mérite pas ressemblent au vin que l'on boit sans soif; ils ne donnent ni joie ni profit. Il ne voulait plus faire mourir Mao, parce que, lui mort, il

perdait la part donnée dans son bien; mais il le haïssait comme le loup en cage hait le maître qui le fait vivre.

Ce qui augmentait encore sa colère, c'est que tout se tournait en prospérité pour son cousin; il ne lui avait manqué jusqu'alors, pour être tout à fait heureux, qu'un enfant, et Liçzenn mit au monde un fils beau et fort qui naquit sans pleurer. Mao fit avertir tous les hommes nobles, à plus de cinq lieues à la ronde, en les priant de venir au repas du baptême: il en arriva de Braspars, de Kimerc'h, de Loperec, de Logoma, du Faou, d'Irvillac et de Saint-Éloi; tous montés sur des chevaux bien équipés et ayant, en croupe, leurs femmes ou leurs filles. Le baptême d'un prince de Cornouailles n'eût pas attiré plus de gens de bonne maison.

Tout le monde se trouvait réuni devant le manoir, et Mao était venu chercher le nouveau-né dans la chambre de Liçzenn avec ceux qui devaient le tenir sur le baptistère et ses meilleurs amis, quand Matelinn se présenta à son tour, ayant une joie de traître sur la face.

A son entrée, la mère malade fit un cri; mais lui,

s'approcha en pliant les épaules, et, après l'avoir complimentée, il la remercia du présent qu'elle lui avait fait.

— Quel présent? demanda la pauvre femme étonnée.

— Ne venez-vous pas d'ajouter un nouveau-né à la richesse du cousin? dit le soldat.

— C'est la vérité, répondit Liçzenn.

— Un acte sur vélin me donne droit à la moitié de tout ce qui appartiendra à Mao, sauf votre bien-aimée personne, ajouta Matelinn, et je viens, en conséquence, réclamer la moitié du nouveau-né.

Tous ceux qui se trouvaient là poussèrent un grand cri; mais Matelinn répéta tranquillement qu'il voulait sa part de l'enfant, ajoutant que, si on la refusait, il la prendrait lui-même; et il montra un grand couteau à dépecer les porcs qu'il avait apporté pour cela.

Mao et Liçzenn eurent beau le prier, à mains jointes et à genoux, de renoncer à son droit, le géant ne répondait qu'en aiguisant la lame sur la brochette de fer qui pendait à sa ceinture; enfin, il allait arracher l'enfant des bras de la jeune femme, quand

Mao se rappela tout à coup l'appel au mendiant mort et le répéta tout haut. A peine avait-il achevé, que la chambre fut éclairée d'une lueur céleste et que le saint parut sur un nuage, avec la Vierge Marie à ses côtés.

— Me voici, braves gens, dit la mère de Dieu ; mon fidèle serviteur m'a fait quitter le royaume des étoiles pour venir décider entre vous.

— Si vous êtes la mère de Dieu, sauvez l'enfant! cria Liçzenn.

— Si vous êtes la reine du ciel, faites-moi rendre ce qui m'est dû, ajouta audacieusement Matelinn.

— Écoutez-moi, reprit Marie. Vous d'abord, Mao, et vous, Liçzenn, approchez-vous avec le nouveau-né. Jusqu'à présent, je ne vous avais donné que les joies de la vie, je veux faire davantage, et je vous donne les joies de la mort. Vous me suivrez dans le paradis de mon fils, où n'arrivent ni les chagrins, ni les trahisons, ni les maladies. Quant à vous, Goliath, c'est votre droit de partager le nouveau bien qui leur est accordé, et vous mourrez comme eux, mais pour descendre à douze cent cinquante

lieues sous terre (1), dans le royaume du démon.

En achevant ces mots, elle étendit la main, et le géant s'engloutit dans un gouffre de feu, tandis que les deux jeunes mariés et leur enfant s'inclinaient l'un sur l'autre, comme une famille endormie, et disparaissaient emportés sur un nuage.

(1) C'est là précisement la distance à laquelle les Bretons placent l'enfer.

## RÉCIT DU DOUANIER.

## LA SOURIS DE TERRE ET LE CORBEAU GRIS (1).

Dans les temps anciens, il y avait à Ergué, en Cornouailles, une jeune fille nommée Tinah, qui passait pour la plus belle des six évêchés (2) ; rien qu'à la regarder, les jeunes gens languissaient d'amour ; depuis Ergué jusqu'à Landevennec, on n'entendait chanter, dans tous les moulins, près de tous les fours et à tous les lavoirs (3), que les *sônes* composés pour Tinah. Les *Bazvalenns* du pays usaient

(1) Nous n'avons entendu qu'une seule fois cette tradition ; elle nous fut racontée par un vieux douanier nommé Abgrall. Nous n'espérons point avoir conservé la forme de son récit, tour à tour poétique et plaisante ; mais elle nous frappa, dans le moment, comme une curieuse exception ; le conteur était, à la fois, un *discrevellerr* et un *marvailherr*, combinaison fort rare dont nous n'avons vu que peu d'exemples en Bretagne.

(2) Cornouailles, Léon, Tréguier, Dol, Rennes, Nantes.

(3) Lieux ordinaires de réunion ; c'est là qu'on apprend les chansons et qu'on débite les nouvelles.

leurs souliers de bois sur la route qui conduisait à Rosmadd (c'était l'endroit où demeurait Tinah avec son père et son grand-père). La jeune Pennérèz les renvoyait toujours avec une bonne parole, mais sans promesse; car elle portait plus haut ses espérances.

Enfin, il vint de Quimper un jeune kloarek de famille noble qui, dès le premier coup d'œil, fut ébloui de la beauté de Tinah. Il voulut pourtant résister en pensant à Dieu ; mais celui qui commence à aimer ressemble à ceux qui commencent à se noyer; l'amour monte comme l'eau et finit par lui dépasser la tête (1). Alann fut donc obligé de céder, et il résolut de quitter ses études pour ne plus songer qu'à la belle fille de Rosmadd.

Celle-ci recevait le jeune homme comme elle eût reçu le recteur, lui servant, à chaque visite, du pain blanc et du *vin de feu*, jusqu'à ce qu'il lui eût demandé à être son mari.

Elle accepta avec joie, car elle avait grand désir

(1) Cette image ne fait que traduire l'expression bretonne aimer éperdument, *karet dreist penn*, mot à mot, *aimer par dessus la tête*.

d'être une dame et de porter des jupes de soie, comme elle en avait vu aux châtelaines de Kimerc'h. Alann lui donna donc une bague, et elle promit de n'aimer que lui maintenant et toujours.

Mais pendant qu'ils ne pensaient tous deux qu a leur amour, allant les dimanches au Pardon et revenant, le soir, des veillées, en se tenant par le doigt du cœur (1), voilà qu'un homme du pays de Vannes arriva à Quimper avec deux chevaux richement équipés, pour annoncer à Alann que son frère aîné voulait le voir avant de mourir.

Le kloarek, forcé de partir, promit à Tinah de revenir dans trois mois avec le même cœur, et celle-ci jura, de son côté, qu'il la retrouverait telle qu'il l'avait laissée. Tous deux allèrent entendre ensemble la messe, et firent bénir un cierge qu'ils partagèrent, puis le jeune homme partit pour rejoindre sa famille qui demeurait entre Loudéac et Montfort.

Tinah commença par pleurer; mais elle cessa bientôt, de peur d'avoir les yeux malades; et, comme elle gardait le cœur triste, elle se mit à chan-

(1) *Bis ar galon;* nom donné par les Bretons au quatrième doigt, sans doute parce qu'on y place la bague d'alliance.

ter pour se distraire, de sorte que sa tristesse devint, peu à peu, de la joie.

Les jeunes gens que la présence d'Alann avait fait partir recommencèrent, après son départ, à fréquenter Rosmadd. La Pennérèz les recevait comme autrefois avec des airs d'amitié. Elle faisait à l'un tenir sa jument, quand elle la montait pour se rendre au marché ; elle recevait du second une baguette de noisetier à écorce sculptée, et laissait le troisième prendre dans sa pochette gauche les noix qu'elle avait reçues du fils du fournier. De cette manière, tous étaient contents sans qu'aucun fût heureux, car le plus favorisé était toujours celui dont Tinah avait besoin pour le moment, et, une fois le service obtenu, elle le laissait là en l'appelant tout bas *Jean le Veau* (1).

Cependant le kloarek n'avait encore donné aucune nouvelle, et la jeune fille commençait à trouver que trois mois étaient bien longs, lorsque vint la fête de juin.

C'était encore le temps des anciens usages . tous

(1) *Iann ar luë ;* imbécile.

les jeunes gens et toutes les jeunes filles, non mariés, depuis seize ans jusqu'à trente, se réunissaient ce jour-là sur une lande, près d'une *ville de korigans* (1), pour danser librement loin des yeux de leurs parents. Les jeunes filles portaient à leurs justins du lin en fleurs, et les jeunes garçons, à leurs chapeaux, des épis verts. Au moment d'entrer en danse, chaque amoureux prenait son amoureuse par la main, il la conduisait au grand *dolmen*, tous deux y déposaient fleurs et épis, et ils étaient sûrs de les retrouver aussi frais à l'heure du départ s'ils avaient été fidèles (2).

(1) Nom donné par les Bretons aux pierres druidiques, à cause des korigans ou nains qui les habitent.

Les monuments de ce genre sont très-fréquents en Bretagne ; ils se composent de *dolmens* ou *dol-maëns* (tables de pierre) que l'on croit avoir servi d'autels aux druides ; de *men-hirs* (pierres longues) qui semblent avoir été, comm les croix chrétiennes, des objets d'adoration et des signes de sépulture ; de *baraws* et de *galgals* (buttes de terre ou de pierre) ayant eu la même destination ; de *rollers* (pierres roulantes ou branlantes) destinées à certaines épreuves ; enfin, de *krom-leac'hs* (lieux en rond) espèces d'enceintes où se célébraient certaines cérémonies particulières.

(2) Cet usage de la fête de juin existe encore dans les montagnes de Cornouailles et dans quelques paroisses du pays de Vannes.

Tinah vint avec les autres, portant à son doigt l'anneau de promesse, et sur son cœur, le bouquet de fleurs de lin; mais, comme tous s'avançaient deux à deux vers la table de pierre, voilà qu'elle aperçut près d'elle un jeune étranger habillé de velours et qui lui tendait la main.

— Pardon, monsieur le gentilhomme, dit-elle étonnée, je ne vous avais pas vu et j'ignore ce que vous demandez.

— Je demande, répondit l'étranger, à déposer un épi vert près du bouquet de la Pennérèz.

Tinah éclata de rire.

— Par la vertu (1), s'écria-t-elle, celui-ci ignore sans doute que je suis la fiancée d'Alann; le gentilhomme a dû entendre dire aux vieillards qu'il y avait trois choses impossibles même à Dieu : aplanir Baspars, arracher les rocs de Berrien et déraciner les fougères de Pougé; mais il y en a encore une quatrième, qui est justement celle qu'il demande (2).

(1) *Vertuz!* exclamation bretonne.

(2) Le proverbe breton est d'une énergique concision :

Compeza Brasparz, divegna Berrien ha diradenna Plougé.
A zo tri zra impoçzubl da doué.

L'étranger n'ajouta rien dans le moment, sinon pour offrir à Tinah d'être son danseur ; mais, après le premier branle, comme il vit qu'elle prenait plaisir à ses cajoleries, il lui dit :

— Si la Pennérèz ne veut pas d'un épi vert près de son bouquet, je puis mettre, sur le dolmen, un épi d'argent, car mon père m'a laissé en héritage assez de terres pour occuper trois charrues et trois attelages.

— Alann aussi est riche et il ne me refusera rien répondit Tinah.

Lorsqu'ils eurent encore dansé un peu de temps, l'étranger reprit :

— Outre les champs que mon père m'a laissés, j'ai, de l'héritage de ma mère, deux forêts où j'occupe toujours douze charbonniers et autant de cordonniers en bois (1) ; au lieu d'un épi d'argent, je pourrai mettre sur la table de pierre un épi d'or.

— Je ne vous écoute pas, répondit Tinah troublée, c'est ainsi que le serpent parlait à notre première mère.

(1) *Botawér prénn.* C'est ainsi que les Bretons désignent les sabotiers.

Tous deux firent encore un tour de danse, et le gentilhomme reprit :

— Je n'ai parlé à la Pennérèz que de la terre labourée et des forêts ; mais j'ai encore reçu de mon oncle des prairies où l'on met au vert tous les ans cent génisses et autant de poulains. Aussi, à l'épi d'argent et à l'épi d'or, puis-je ajouter un épi de diamants.

Cette fois Tinah répondit :

— Taisez-vous, car vos paroles perdraient mon âme.

Mais l'étranger continua à parler tout bas de ce qu'il voulait donner à sa plus aimée. Elle devait avoir une robe faite par Dieu lui-même, un palais tel qu'aucun être vivant n'en pouvait habiter et où elle serait l'égale des plus grandes reines.

Tinah ne put résister à de telles promesses. Elle donna au gentilhomme son bouquet, son anneau et jusqu'à la moitié du cierge bénit dont Alann avait l'autre part.

Puis, comme la nuit était venue, elle se laissa conduire loin de la lande, vers la demeure qu'il lui avait promise.

Mais, à mesure qu'ils avançaient, le ciel devenait moins clair ; à chaque détour du chemin, on voyait mourir une étoile, si bien que tout finit par devenir noir autour d'eux. Ils entendaient seulement, dans l'ombre, un chant triste, et Tinah crut reconnaître l'oiseau de la mort !

Alors elle eut peur, et elle dit à son conducteur :

— Voilà longtemps que nous marchons, et je ne vois encore devant nous qu'un échalier de pierre (1) qui ressemble à ceux des cimetières.

— C'est la cour d'entrée de ma demeure, répondit le gentilhomme.

Tinah passa l'échalier, puis s'arrêta de nouveau et reprit :

— Je vois une croix comme celles que l'on élève sur les routes pour marquer la place des meurtres.

— C'est la girouette de mon toit, répondit l'étranger.

Tinah passa plus loin et s'arrêta une troisième fois.

(1) *Tréméraèn.* Les autres échaliers s'appellent *pasénn.*

— On dirait qu'il y a là, sous nos pieds, une carrière abandonnée pareille à celle où l'on jette les chevaux abattus et les chiens tués.

— C'est la porte de notre logis, répliqua son compagnon.

Et il l'entraîna avec lui sur la pente rapide de la ravine, en l'enlevant dans ses bras.

Mais, à peine eut-elle atteint le fond, que la lune éclaira, et, à la place du gentilhomme vêtu de velours, elle ne vit plus qu'un squelette enveloppé d'un linceuil en lambeaux.

Elle tomba à genoux et cria :

— Grâce !

Alors le mort lui dit :

— Ne criez pas, car je suis Alann, votre fiancé. Comme je revenais pour vous épouser, des soldats m'ont pendu avec la corde que vous me voyez encore autour du cou, puis ils m'ont jeté dans ce gouffre. Je pourrissais là sur la terre, quand Jésus-Christ a eu pitié de moi. Il m'a prêté la forme d'un homme pour éprouver votre foi, et vous avez oublié le kloarek pour un inconnu. Voici donc ce que celui-ci vous a promis : une robe de terre et de gazon

faite par Dieu lui-même; un palais tel qu'aucun vivant n'en habite et le sort réservé aux plus grandes reines. Donnez votre main, ma fiancée, et couchez-vous près de moi, car voici l'heure à laquelle je rentre dans la mort.

A ces mots, le squelette attacha la corde au cou de la jeune fille par un nœud que les hommes ne pouvaient défaire; il s'étendit sur la terre humide, la tête repliée, et il demeura sans mouvement.

Tinah passa toute la nuit à genoux, presque folle de peur. Elle répétait toujours :

— Vierge Marie! vierge Marie! vierge Marie! sans pouvoir faire une plus longue prière; mais la mère de Dieu ne connaissait point sa voix et ne l'entendit pas, dans son paradis.

Cependant, vers le matin, Tinah crut voir quelque chose remuer à ses pieds et aperçut une souris de terre (1) qui s'était arrêtée devant elle pour la regarder. Presque au même instant, un point noir parut au-dessus de la ravine, un bruit d'ailes retentit et un grand corbeau gris vint se percher, à quelques pas, sur un houx desséché.

(1) *Legoden mors;* nom donné par les Bretons au mulot.

Le corbeau et la souris de terre étaient un magicien et une magicienne qui se rendaient là pour manger les morts. Ils se saluèrent tous deux, dans la langue du pays où pousse le blé blanc (1).

— Par le *vieux Guillaume*, vous voilà de bonne heure ici, ma commère, dit le corbeau; il me semble que vous êtes déjà occupée de choisir ce que vous mangerez de cette jeune fille.

— Ne sais-tu pas, répondit la souris de terre, d'un ton de mauvaise humeur, que le *serpent-huant* (2) n'a pu nous permettre de toucher à la chair vivante.

— Hé bien ! nous attendrons que ce petit cœur soit de la chair morte, répondit le corbeau.

— Oui, reprit la souris de terre, et je garde pour ma part ses joues.

— Moi ses lèvres fraîches, ajouta le corbeau gris.

— Je rongerai ses grands yeux.

— Et moi, je becqueterai ses oreilles mignonnes.

Tinah sentait le sang de ses veines devenir froid en les écoutant. Cependant elle eut la force de dire :

— Je suis bien jeune et bien petite pour vous

(1) *Gwened* (Gwen-ed) ; nom breton du pays de Vannes.
(2) *Aëzr-haourd ;* autre nom du diable.

nourrir tous deux, hélas ! mes chers maîtres ; et vous auriez plus de profit à me sauver.

— Te sauver ! répétèrent le magicien et la magicienne ; comment le pourrions-nous ?

— Vous le pourriez, reprit la jeune fille : il suffit pour cela que la souris de terre ronge la corde qui me tient liée et que le corbeau m'emporte, sur ses ailes, hors de la ravine.

— Et que nous donneras-tu si nous faisons cela? demandèrent les deux rongeurs de morts.

— Je vous donnerai, répondit la jeune fille, deux vaches avec leurs veaux.

Le magicien et la magicienne se mirent à rire.

— J'ajouterai du lin et du blé.

Ils rirent plus fort.

— Enfin, s'il le faut, je donnerai un couvert d'argent.

— Non ! s'écria brusquement la souris de terre ; je n'ai besoin ni d'argenterie, ni de provisions, ni de bétail ; mais je veux que tu me donnes deux ailes pour voler.

— Et moi, continua le corbeau, que tu me donnes quatre pieds pour mieux marcher.

— Et si tu ne peux les fournir demain, ajoutèrent-ils ensemble, tu nous abandonneras ton âme.

Tinah trouva les conditions bien dures; mais elle accepta tout plutôt que de rester dans le fond du gouffre, attachée au squelette. Le magicien et la magicienne lui firent prêter serment sur la croix d'or qu'elle portait au cou, et, dès qu'elle eut juré, la souris de terre se mit à ronger la corde jusqu'à ce qu'elle l'eût coupée; le corbeau s'approcha ensuite, prit la *Pennérèz* sur ses ailes et la transporta, d'une seule volée, jusqu'à la ferme de son père. Il l'y déposa sous un pommier en fleurs, en l'avertissant que le lendemain sa commère et lui reviendraient à la même place pour qu'elle eût à remplir sa promesse.

Tinah courut aussi vite que ses forces le lui permettaient, et se mit à frapper à la porte qui donnait sur l'aire, en appelant ceux de la maison. Le vieux grand-père, que l'âge empêchait de dormir, reconnut sa voix et vint ouvrir; mais, à la vue de la belle fille si pâle et si souillée de boue, il commença à crier qu'il était arrivé un malheur, et tous les gens de la maison accoururent. Tinah, qui tremblait

comme une feuille de peuplier noir (1), se mit à raconter ce qui lui était arrivé, et tous furent grandement épouvantés. Mais le vieux père, qui avait vu soixante-dix batteries depuis le jour où on lui avait confié l'aiguillon (2), dit à Tinah qu'il fallait consulter le recteur.

Lui-même la conduisit, après la messe du matin, chez M. Pouldu, à qui il apporta trois poignées de lin et une poule pondeuse. La jeune fille raconta tout, en confession, au vieux prêtre, qui lui dit :

— Vous avez juré sur la croix, aucun pouvoir humain ne peut vous relever de votre promesse, et vous devez la remplir.

— Jésus, mon Dieu ! faudra-t-il donc perdre mon âme ! s'écria Tinah, en pleurant.

— Écoutez-moi, reprit le recteur, et faites ce que je vais vous commander.

La Pennérèz promit de ne rien oublier.

— Vous allez prendre d'abord un couteau qui

(1) *Elo du ;* c'est ainsi que les Bretons désignent le tremble.

(2) On ne confie l'aiguillon qui sert à conduire les bœufs, qu'aux jeunes garçons qui ont atteint leur douzième née.

n'aura jamais touché ce qui est chair ou ce qui en sort; vous irez le long des haies, en écoutant le vent souffler dans les herbes; quand vous en entendrez une qui bruit comme un grelot, coupez la tête et la tige, car ce sera l'herbe du sommeil; vous en arrangerez une petite litière sous le pommier fleuri et vous reviendrez m'avertir.

Tinah fit comme on lui avait ordonné; elle alla le long des haies, elle entendit l'herbe tinter sous le vent, elle la coupa avec un couteau neuf et en fit une litière sous le pommier; puis elle vint avertir M. Pouldu qui la renvoya au lieu convenu, après lui avoir appris ce qu'elle devait faire.

Tinah demeura là jusqu'au soir, priant la vierge Marie et les meilleurs saints. Enfin, quand la nuit fut noire, elle entendit la voix de la souris de terre qui l'appelait.

— Mes ailes sont-elles prêtes? demandait-elle d'un ton moqueur.

— Pas encore, répondit Tinah; mais elles vont arriver bientôt.

— Dépêche, dépêche! reprit la magicienne, car j'ai affaire ailleurs; il faut que je sois demain à Gui-

clan pour jeter un sort sur les vaches du seigneur de la paroisse.

— Reposez-vous seulement un instant, madame, répondit la *Pennérèz*, et vous serez satisfaite.

La souris de terre, qui était bien aise qu'on la traitât comme la femme d'un procureur ou d'un capitaine de navire, s'approcha du pommier et se coucha sur la litière que Tinah avait préparée. Mais l'herbe du sommeil produisit son effet, et, au bout d'un instant, elle s'endormit.

Il y avait tout au plus quelques minutes qu'elle ronflait, quand le corbeau gris parut à son tour.

— Hé bien ! ma mignonne, demanda-t-il à Tinah, où sont les quatre pieds que je viens chercher.

— Hélas ! je n'ai pu les trouver ni pour or, ni pour argent, répliqua la jeune fille.

— J'en étais bien sûr, reprit le magicien en riant; alors, ma belle, il me revient la moitié de votre petite âme et je veux l'avoir tout à l'heure.

— Encore un peu de répit, cher sorcier ! s'écria Tinah ; j'espère toujours que vous aurez pitié d'une pauvre fille sans malice et qui vous apporte de quoi faire la collation.

— Comment cela? demanda le corbeau gris.

— J'avais attrapé un rat dans un piége, et je l'ai apporté pour vous l'offrir, continua la *Pennérèz*, en montrant la souris de terre endormie à ses pieds.

Le corbeau regarda celle-ci du coin de l'œil.

— C'est un morceau friand et que j'accepte, dit-il; mais à condition de ne point renoncer pour cela à mes droits.

— Faites donc selon votre bon plaisir, répliqua Tinah.

Le corbeau n'en attendit pas davantage; il fondit sur la souris de terre et l'avala d'une seule bouchée.

Mais celle-ci, en se réveillant, se mit à crier et à se démener si fort, que ses quatre pattes percèrent l'estomac de l'oiseau glouton et parurent au dehors!

Aussitôt le recteur, qui avait tout vu, se montra avec le surplis, l'étole, le bonnet pointu, le goupillon, et il s'écria :

— Loin d'ici! race née de l'œuf du coq (1)! Cette

(1) On croit en Bretagne que certains œufs, recouverts seu-

jeune fille ne vous appartient plus, car elle a rempli sa promesse. Toi, souris de terre, tu as désormais deux ailes, puisque tu fais partie du corbeau gris ; et toi, corbeau gris, tu as quatre pattes, puisque celles de la souris sortent de la boule de ton cœur (1). Allez donc ainsi, et restez tels que vous avez voulu être jusqu'au jour du jugement.

Et il leva trois fois son goupillon, dont il aspergea le corbeau-souris qui s'envola avec un double cri.

C'est depuis ce temps, et en souvenir de cette histoire, que l'on a allongé d'une rime, dans le pays, le vieux souhait de nouvel an, et qu'au lieu de dire seulement comme autrefois :

Bonne année à vous, garçon,
Point de souris dans la maison

on ajoute :

lement d'une pellicule, sont pondus par les coqs et proviennent du démon comme tout ce qui sort de l'ordre naturel. Ces œufs sont, dit-on, couvés par des couleuvres et produisent des monstres. *Race née de l'œuf du coq* est donc une injure qui exprime l'origine diabolique de l'être auquel on l'adresse.

(1) *Boull e galon* ; ce mot se prend pour poitrine et pour estomac; cependant celui-ci s'appelle aussi *ar c'hoff bian*, le petit ventre.

Ni corbeau gris sur le pignon (1).

Mais les jeunes gens ont oublié les traditions, et la plupart ne pourraient vous dire cette origine.

Quant à Tinah, si vous voulez savoir ce qu'elle devint, voici le bruit du passé. Le lendemain du jour où M. Pouldu avait délivré son âme, elle alla trouver l'abbesse d'un couvent du voisinage pour lui demander à prendre le voile, et, un an après, elle prononçait ses vœux, à la grande édification du pays.

Le père et le grand-père, qui n'avaient point d'autres héritiers, donnèrent au couvent tant de lin, que les nones purent filer au rouet pendant deux années sans en acheter de nouveau, et assez de grains pour les nourrir toutes pendant le même temps, malgré ce qu'elles donnaient aux pauvres.

(1) Bloaved vad did-te ta vaut (pautr.)
Ha tyéguez di logod
Ha pignonn gwen di Brand-aud.

RÉCIT DU VIEUX PATRON.

## LES QUATRE DONS.

Si j'avais trois cents écus de rente, j'irais demeurer à Quimper, où se trouve la plus belle église de la Cornouaille et où les maisons ont des girouettes sur les toits ; si j'avais deux cents écus, j'habiterais Carhaix, à cause de ses moutons de bruyère et de son gibier ; mais si je n'avais que cent écus, je voudrais tenir ménage à Pont-Aven ; car c'est là qu'est la plus grande abondance de toutes choses. A Pont-Aven on a le beurre pour le prix du lait, la poule pour le prix de l'œuf, et la toile pour le prix du lin encore vert. Aussi y voit-on de bonnes fermes dans lesquelles on sert du porc salé trois fois la semaine et où les bergers eux-mêmes mangent du pain de méteil à discrétion.

C'était dans une de ces fermes-là que vivait Barbaïk Bourhis, courageuse femme qui avait soutenu sa maison comme si elle eût été un homme, et qui

possédait assez de champs et de récoltes pour entretenir deux fils aux écoles.

Or, Barbaïk n'avait qu'une nièce qui gagnait plus que son entretien, de sorte qu'elle mettait le profit de chaque jour sur le profit de la veille.

Mais les épargnes trop faciles engendrent toujours quelques fléaux. A force d'entasser le blé, vous attirez les rats dans vos granges, et à force d'économiser les écus, vous faites naître l'avarice dans votre cœur. La vieille Bourhis en était venue à n'avoir d'autre souci que d'augmenter son bien, à ne montrer d'estime que pour ceux qui payaient, chaque mois, une grosse somme au percepteur. Aussi prenait-elle un air de colère quand elle voyait Dénès, le journalier de Plover, causer avec sa nièce derrière le pignon. Un matin qu'elle venait encore de les surprendre, elle cria à Téphany d'un ton de marâtre :

— N'est-ce pas une honte que vous soyez ainsi causant toujours avec un jeune homme sans bien, quand il y en a tant d'autres qui vous achèteraient volontiers la bague d'argent ?

— Dénès est un bon laboureur et un vrai chré-

tien, répondit la jeune fille; un jour ou l'autre il trouvera à louer quelque ferme dans laquelle il pourra élever des enfants.

— Et vous voudriez être leur mère? interrompit la vieille; Dieu me sauve! j'aimerais mieux vous voir dans le puits du courtil que la femme de ce vagabond. Non, non, il ne sera pas dit que j'aurai élevé chez moi la fille de ma sœur pour qu'elle épouse un homme dont toute la fortune tiendrait dans son sac à tabac.

— Que fait la fortune quand on a la santé et que la Vierge peut regarder dans nos intentions? répondit doucement Téphany.

— Que fait la fortune! répéta la fermière scandalisée. Ah! tu en es donc arrivée à mépriser le bien que Dieu nous donne? Que tous les saints aient pitié de nous! puisqu'il en est ainsi, morceau d'effronterie (1), je te défends de jamais parler à Dénès; et s'il reparaît à la ferme, j'irai trouver le recteur pour qu'il vous mette dans son monitoire du dimanche.

(1) Expression bretonne, *pez divergont*.

— Jésus ! vous ne feriez pas cela, ma tante ! s'écria Téphany effrayée.

— Aussi vrai qu'il y a un paradis, je le ferai ! répliqua la vieille femme avec colère ; mais en attendant, allez à la *doué* pour laver le linge et le faire sécher sur les aubépines ; car depuis que vous avez l'oreille au vent qui vient de Plover, tout reste à faire au logis et vos deux bras ne valent pas les cinq doigts d'un manchot.

Téphany voulut en vain répliquer, la mère Bourhis lui montra impérieusement le baquet, le savon et le battoir, en lui ordonnant de partir sur-le-champ.

La jeune fille obéit, mais son cœur était gonflé de chagrin et de ressentiment.

— La vieillesse est plus dure que les pierres du seuil de la ferme, pensait-elle ; oui, cent fois plus dure : car, à force de tomber, la pluie use le seuil, et les larmes ne peuvent amollir la volonté des vieilles gens. Dieu sait que la causerie avec Dénès était ma seule joie ; si je ne dois plus le voir, autant vaut entrer dans un couvent ! et pourtant le bon ange était toujours avec nous. Dénès ne m'appre-

nait que de beaux cantiques, ne me parlait que de ce que nous ferions quand nous serions ensemble, mari et femme, dans une ferme, lui cultivant les terres, et moi soignant les étables. Est-ce donc chose défendue de se donner honnêtement l'un à l'autre du courage et de l'espoir ? Dieu n'aurait pas fait le mariage s'il y avait eu péché à penser qu'on se marierait un jour, et il ne nous eût pas donné le jugement s'il était défendu de choisir. Ah ! c'est me faire grand tort que de m'empêcher de mieux connaître Dénès, car il n'y a que lui qui occupe mon cœur.

Tout en se parlant ainsi à elle-même, Téphany avait gagné la *doué*. Comme elle allait déposer son baquet chargé de linge sur une des pierres blanches qui entourent le lavoir, elle y aperçut une vieille femme qui n'était pas de la paroisse et qui se tenait la tête appuyée sur un petit bâton d'épine jauni au feu. Malgré son chagrin, Téphany la salua.

— Ma tante (1) prend le frais sous les aunes ? dit-elle, en déposant plus loin son fardeau.

(1) Les jeunes filles bretonnes appellent ainsi les vieilles femmes par respect.

— On se repose où l'on peut, quand on a le toit du ciel pour maison, répondit la vieille d'une voix tremblante.

— Êtes-vous si abandonnée? demanda Téphany avec compassion, et ne vous reste-t-il aucun parent qui puisse vous faire place à son foyer?

— Tous sont morts depuis longtemps, répondit l'inconnue, et je n'ai plus d'autre famille que les bons cœurs.

La jeune fille prit le pain de méteil frotté de lard que Barbaïk avait enveloppé dans un morceau de toile et posé près de son battoir.

— Tenez, pauvre tante, dit-elle, en le présentant à la mendiante. Aujourd'hui, du moins, vous dînerez comme une chrétienne avec le pain du bon Dieu : pensez seulement dans vos prières à mes parents trépassés.

La vieille femme prit le pain, puis regarda Téphany.

— Ceux qui secourent méritent d'être secourus, dit-elle; vous avez encore les yeux rouges, parce que Barbaïk l'avare vous a défendu de parler au garçon de Plover; mais c'est un cœur honnête, qui

ne veut que le bien, et je vous donnerai moyen de le voir une fois chaque jour.

— Vous ! s'écria la jeune fille, stupéfaite de ce que la mendiante était si bien instruite.

— Prenez cette longue épingle de cuivre, reprit la vieille, et chaque fois que vous la mettrez à votre justin, la mère Bourhis sera obligée de quitter la ferme pour aller compter ses choux. Tout le temps que l'épingle restera en place, vous serez libre, et votre tante ne reviendra que lorsque l'épingle aura été remise dans l'étui.

A ces mots, la mendiante se leva, fit un signe d'adieu et disparut.

Téphany demeura étourdie. Évidemment la vieille femme n'était pas une mendiante, mais une sainte, ou une *chanteuse de vérité* (1).

En tous cas, la jeune fille serra précieusement l'épingle, bien décidée à éprouver sa puissance dès le lendemain.

Vers l'heure donc où Dénès avait coutume de venir, elle la plaça à sa collerette. Barbaïk prit

(1) Nom donné par les Bretons aux fées qui disent l'avenir : *dion ganérez ;* mot à mot, *qui chante droit.*

aussitôt ses sabots et passa dans le courtil, où elle commença à compter ses choux, puis du courtil elle passa au verger, et du verger aux autres champs, si bien que la jeune fille put causer à loisir avec le garçon de Plover.

Il en fut de même le lendemain et tous les jours suivants, pendant plusieurs semaines. Dès que l'épingle sortait de l'étui, la bonne femme courait à ses choux, recommençant toujours à calculer combien il y en avait de gros, de petits, de bosselés ou de crépus (1).

Dénès parut d'abord ravi de cette liberté ; mais peu à peu il se montra moins empressé. Il avait appris à Téphany toutes ses chansons. Il lui avait raconté tous ses projets ; maintenant il était obligé de chercher ce qu'il pourrait lui dire et de s'y préparer d'avance, comme un prédicateur qui va faire un sermon. Aussi venait-il plus tard et s'en allait-il plus tôt. Quelquefois même, prétexant des charrois, des sarclages ou des courses à la ville, il ne venait

(1) Ce sont différentes espèces de choux cultivés en Bretagne.

point à la ferme, et Téphany en était pour ses frais d'épingle.

Elle comprit que l'affection de son fiancé s'était refroidie, et elle devint plus triste qu'avant.

Un jour qu'elle avait vainement attendu le jeune homme, elle prit sa cruche et s'en alla seule à la fontaine, le cœur gros de déplaisir.

Comme elle y arrivait, elle aperçut la même vieille qui lui avait remis l'épingle magique : elle était debout, près de la source, et regardant venir Téphany, elle se prit à dire, avec un petit rire de cigale :

— Ah! ah! la belle fille n'est-elle plus contente de pouvoir entretenir son serviteur à toute heure du jour?

— Hélas! pour l'entretenir, il faudrait être avec lui, répliqua Téphany tristement, et l'habitude lui a rendu ma compagnie moins douce. Ah! tante, puisque vous me donniez le moyen de le voir tous les jours, il fallait donc me donner, en même temps, assez d'esprit pour le retenir.

— Est-ce là ce que ma fille veut? demanda la vieille; dans ce cas, voici une plume arrachée à

l'aile d'un ange savant; quand elle la mettra dans ses cheveux, rien ne l'arrêtera, car elle aura autant de connaissances et de malice que maître Jean (1) ui-même.

Téphany, toute rouge de joie, emporta la plume, et le lendemain, avant la visite de Dénès, elle la mit sous son *rozarès* bleu (2). Au même instant, il lui sembla que le soleil se levait dans son esprit; elle se trouva savoir tout ce que les *kloeirs* apprennent en dix années et beaucoup de choses que les plus savants ne connaissent pas; car, avec la science des hommes, elle avait conservé la malignité des femmes. Aussi Dénès fut-il émerveillé de tout ce qu'elle lui dit; elle parlait en vers comme les *bazvalanes* (3) de Cornouailles, savait plus de chansons que les mendiants de Scaër, et répétait les histoires de voisinage racontées dans tous les fours et dans tous les moulins du pays!

(1) Nom donné par les Bretons au folet malin, *Maistr-Yan*.

(2) Ruban recouvert de dentelle que les paysannes de la Cornouailles portent en bandeau.

(3) Entremetteurs pour les mariages, qui improvisent des disputes en vers comme les bergers de Virgile.

Le jeune homme revint le lendemain et les jours suivants, et Téphany trouvait toujours quelque chose de nouveau à lui dire. Dénès n'avait jamais vu d'homme ni de femme qui eût autant d'esprit ; mais après y avoir pris plaisir, il commença à s'effrayer. Téphany n'avait pu s'empêcher de mettre sa plume pour d'autres que pour lui; on répétait partout ses chansons, ses malices, et chacun disait :

— C'est une méchante cheville (1) ; celui qui l'épousera est sûr d'être conduit comme un cheval bridé.

Le garçon de Plover répétait en lui-même cette prédiction, et, comme il avait toujours pensé qu'il valait mieux tenir la bride que la porter, il commença à rire plus difficilement des plaisanteries de Téphany.

Un jour qu'il devait se rendre aux danses d'une aire neuve, la jeune fille employa tout son esprit pour le retenir ; mais Dénès, qui ne voulait pas se laisser conduire, n'écouta point ses raisons et repoussa ses prières.

(1) Expression bretonne, *goal hibiil*.

— Ah ! je vois bien pourquoi vous tenez tant à l'aire neuve, dit Téphany irritée ; vous y verrez Aziliçz de Penenru !

Aziliçz était la plus belle fille du canton, et, au dire de toutes ses bonnes amies, la plus coquette. Penenru était voisin de Plover, si bien que la belle fille et Dénès se connaissaient de voisinage.

— Pour le vrai, Aziliçz y sera, dit Dénès qui prenait plaisir à rendre sa plus aimée jalouse, et pour la voir on ferait une longue route.

— Allez donc où votre cœur vous porte, dit la jeune fille blessée.

Et elle rentra à la ferme sans vouloir en écouter davantage.

Mais elle s'assit sur la pierre du foyer, accablée de tristesse, et, après avoir longtemps pensé, elle s'écria, en jetant la plume merveilleuse qui lui avait été donnée.

— A quoi bon l'esprit pour les jeunes filles, puisque les hommes vont à la beauté comme les mouches vers le soleil. Ah ! ce qu'il me fallait, vieille tante, ce n'était pas d'être la plus instruite, mais la plus belle.

— Sois donc aussi la plus belle, répondit tout-à-coup une voix.

Téphany se retourna saisie, et aperçut près de la porte la vieille au bâton d'épines, qui lui dit :

— Prends ce collier, et tant que tu le porteras au cou, tu paraîtras parmi les autres femmes comme la reine des prés parmi les fleurs sauvages.

Téphany ne put retenir un cri de joie. Elle s'empressa de se parer du collier, courut à son petit miroir et demeura dans le ravissement. Jamais fille n'avait été si blanche, si rose et si charmante à regarder.

Voulant juger à l'instant de l'effet que produirait sa vue sur Dénès, elle s'habilla de son plus beau costume, mit des bas de laine, des souliers à boucles, et prit le chemin de l'aire neuve.

Mais voilà qu'arrivée au carrefour, elle rencontra un jeune seigneur en carrosse qui, à sa vue, fit arrêter le cocher.

— Par ma vie! s'écria-t-il avec admiration, je ne savais pas qu'il y eût dans le pays une aussi belle créature, et, dussé-je y perdre mon âme, il faudra qu'elle porte mon nom.

Mais Téphany lui répondit :

— Passez, mon gentilhomme, passez votre chemin je ne suis qu'une pauvre paysanne accoutumée à vanner, à traire et à faucher.

— Et moi, je te ferai grande dame ! répliqua le seigneur en lui prenant la main et voulant la conduire à son carrosse.

La jeune fille se rejeta en arrière.

— Je ne veux être que la fiancée de Dénès, le laboureur de Plover, dit-elle avec résolution.

Le seigneur voulut insister; mais comme il vit qu'elle s'approchait du fossé pour fuir dans les blés, il ordonna à ses valets de la saisir et la fit porter de force à sa voiture, qui repartit au galop des chevaux.

Au bout d'une heure, ils arrivèrent au château, qui était bâti en pierres taillées et couvert d'ardoises, comme les grandes maisons nobles. Le jeune seigneur ordonna d'aller chercher un prêtre pour les marier, et comme, en attendant, Théphany ne voulait rien écouter et cherchait à fuir, il la fit enfermer dans une grande salle fermée par trois portes verrouillées, en ordonnant à ses gens de la surveiller. Mais avec son épingle Téphany les envoya tous

compter les choux du jardin, avec sa plume elle devina une quatrième porte cachée dans les boiseries par où elle s'échappa; puis, se recommandant à Dieu avec ferveur, elle se mit à fuir à travers les taillis comme un lièvre qui a entendu les chiens.

Elle marcha tant qu'elle eut de force, jusqu'à ce que la nuit commença à descendre. Alors elle aperçut le clocher d'un couvent et elle alla sonner à la petite porte grillée pour demander un abri; mais en la voyant la tourrière secoua la tête.

— Allez, allez, dit-elle; il n'y a pas de place ici pour des jeunes filles si belles qui courent, à cette heure, toutes seules par les chemins.

Et fermant le guichet, elle s'éloigna sans vouloir rien écouter.

Forcée d'aller plus loin, Téphany s'arrêta à la porte d'une ferme où se trouvaient plusieurs femmes causant avec de jeunes garçons, et elle fit la même demande qu'au couvent.

La maîtresse de la maison hésitait sur ce qu'elle devait répondre; mais tous les jeunes gens, émerveillés par la beauté de Téphany, s'écrièrent à la fois qu'ils voulaient l'emmener chez leur père, et

chacun d'eux renchérissait sur les promesses du précédent. L'un déclarait qu'il voulait la conduire dans une charrette à trois chevaux pour lui éviter la fatigue; l'autre lui promettait le meilleur lit, et un troisième déclarait qu'elle prendrait place à table avec les hommes. Puis, des promesses ils en vinrent aux querelles, et des querelles aux coups, si bien que les femmes effrayées se mirent à injurier Téphany en lui disant que c'était une grande honte de venir ainsi séduire et troubler les hommes par sa beauté. La pauvre fille, toute hors d'elle, voulut s'enfuir; mais les jeunes gens s'élancèrent à sa poursuite. Elle se rappela alors tout-à-coup son collier, et, l'arrachant de son cou, elle le passa à celui d'une truie qui broutait dans la douve, à l'instant même le charme qui attirait vers elle s'évanouit, et tous les jeunes gens se mirent à la poursuite de la bête, qui s'enfuyait épouvantée.

Téphany continua à marcher malgré sa fatigue, et arriva enfin à la ferme de sa tante, bien lasse et encore plus triste. Ses souhaits lui avaient jusqu'alors si mal réussi qu'elle fut plusieurs jours sans en faire. Cependant les visites de Dénès devenaient de

plus en plus irrégulières : il avait entrepris de défricher une garenne et y travaillait du matin au soir. Quand la jeune fille regrettait de ne pas le voir, il avait toujours à répondre que son travail était leur seule ressource, et que pour passer le temps à causer, il fallait des héritages ou des dots.

Téphany se mit donc à se plaindre et à désirer.

— Que Dieu me le pardonne, disait-elle en se parlant tout bas : mais ce que je devais demander, ce n'était ni la liberté de voir tous les jours Dénès, car il s'en est lassé, ni l'esprit, car il en a peur, ni la beauté, car elle engendre les troubles et la défiance ; mais bien plutôt la richesse avec laquelle on est le maître de soi-même et des autres. Ah ! si j'osais faire encore une demande à la vieille tante, je serais plus sage que par le passé.

— Sois satisfaite, dit la voix de la vieille mendiante sans que Téphany pût la voir ; en cherchant dans ta poche droite, tu trouveras une petite boîte ; frotte tes yeux avec l'onguent qui y est renfermé et tu auras en toi-même un trésor.

La jeune fille fouilla vivement dans sa poche, trouva la boîte, l'ouvrit, et commençait à se frotter

les yeux comme on le lui avait recommandé, lorsque Barbaïk Bourhis entra.

Celle-ci, qui depuis quelque temps perdait malgré elle des journées entières à compter ses choux et voyait tous les travaux arriérés dans la ferme, ne cherchait que l'occasion de reporter sur quelqu'un sa mauvaise humeur. En apercevant sa nièce assise et inactive, elle joignit les mains :

— Voilà donc comme on travaille quand je suis aux champs ! s'écria-t-elle ; ah ! je ne m'étonne plus si la ruine est dans la maison ! N'as-tu pas honte, malheureuse ! de voler ainsi le pain d'une parente ?

Téphany voulut s'excuser ; mais la colère de Barbaïk était semblable au lait qui chauffe sur un feu de bruyère ; le premier bouillon soulevé, tout monte et s'emporte : des reproches elle passa aux menaces, et des menaces à un soufflet. Théphany, qui avait assez patiemment supporté le reste, ne put se retenir de pleurer ; mais que l'on juge de son étonnement, quand elle vit que chacune de ses larmes était une belle perle ronde et brillante !

La mère Bourhis, qui s'en aperçut également,

poussa de grands cris d'admiration et se mit à les recueillir.

Dénès qui entra dans ce moment ne demeura pas moins frappé.

— Des perles ! de vraies perles ! cria-t-il en les recevant.

— C'est notre fortune, dit Barbaïk, qui continuait à les recueillir.

— Ah ! Jésus ! Quelle est la *diseuse de vérité* qui lui a donné ce don ?

— Faut bien prendre garde qu'on le sache dans le pays, Dénès ; je vous donnerai une part, mais rien qu'à vous ! Continue, ma fille, continue, va ; tu profiteras aussi de la chance.

Elle tendit son tablier, et Dénès son chapeau ; il ne pensait plus qu'aux perles et avait oublié que c'étaient des pleurs.

Téphany, suffoquée, voulut s'enfuir ; mais la fermière l'arrêta en lui reprochant de vouloir leur faire tort et en répétant tout ce qui pouvait la faire pleurer plus fort. Il fallut que la jeune fille fît un effort sur elle-même pour retenir sa douleur et essuyer ses yeux.

— C'est déjà fini ! s'écria Barbaïk ; ah ! Vierge Marie ! faut-il avoir peu de courage ! Si j'avais le don comme elle, je ne voudrais pas plus m'arrêter que la grande source du Chemin Vert. Ne pourrait-on pas la battre un peu pour voir?

— Non, interrompit Dénès, faut pas trop la fatiguer une première fois; je vais partir tout de suite pour la ville, où je saurai ce que chaque perle peut valoir.

Barbaïk et lui sortirent en supputant approximativement le prix et réglant d'avance le partage, dans lequel Téphany était oubliée.

Celle-ci pressa ses deux mains jointes sur son cœur avec un gémissement et leva les yeux au ciel ; mais son regard rencontra la vieille mendiante, qui, appuyée sur son bâton dans le coin le plus obscur du foyer, la regardait d'un air moqueur. La jeune fille tressaillit, et saisissant l'épingle, la plume et la boîte d'onguent données par la vieille :

— Reprenez, reprenez tout, s'écria-t-elle éperdue ; malheur aux gens qui ne se contentent pas de ce qu'ils ont reçu de Dieu ! Il m'avait dotée selon sa sagesse et j'ai voulu follement revenir sur le par-

tage ! Portez à d'autres la liberté, l'esprit, la beauté, la richesse ; je ne suis, je ne veux être que la simple fille d'autrefois, aimant les siens et les servant selon les pauvres forces de son corps et de son esprit.

— Bien, Téphany, dit la vieille ; tu es sortie de l'épreuve ; mais qu'elle te profite. La Trinité m'avait envoyée pour te donner cette leçon : je suis ton ange gardien ; maintenant que tu comprends la vérité, tu vivras tranquille, car Dieu a promis la paix aux cœurs de bonne volonté.

A ces mots la mendiante se changea en un ange brillant de lumière qui répandit dans toute la ferme une odeur d'encens et de violette, puis disparut comme un éclair.

Téphany pardonna à Dénès d'avoir voulu vendre ses larmes. Devenue moins exigeante, elle accepta d'être heureuse comme on peut l'être sur la terre, et elle épousa le garçon de Plover, qui fut toujours un bon mari et un courageux travailleur.

## QUATRIÈME FOYER.

# PAYS DE VANNES.

### LA HUTTE DU SABOTIER.

Les traditions populaires sont moins nombreuses au pays de Vannes que dans la Cornouailles et le Léonnais. L'envahissement de la langue française en est sans doute la principale cause ; mais le caractère des habitants y entre aussi pour beaucoup.

Les Venètes modernes sont, en effet, comme leurs ancêtres, plutôt des hommes d'action que de rêverie. Mêlés au mouvement politique de notre temps par leurs insurrections royalistes de 1793 et de 1815, ils se sont fait une histoire contemporaine dont les souvenirs prochains et dramatiques occupent presque exclusivement leurs veillées. Les an-

ciennes traditions ont été d'autant plus facilement effacées par les nouvelles que celles-ci correspondaient mieux à la nature remuante et militaire des *Gwénédis*. S'ils reviennent encore parfois aux récits des vieux temps, c'est avec la demi-légèreté de gens qui redisent les contes de leurs nourrices. Exprimez des doutes, ils plieront les épaules et se contenteront d'observer *que les vieux l'ont raconté ainsi!*

Cette quasi-incrédulité s'exprime, du reste, par la forme même de leurs récits. Rien de plus rare au pays de Vannes qu'un *discrevellerr*. Ce conteur appartient essentiellement au Léonnais, à une portion de la Cornouailles et du pays de Tréguier; partout ailleurs les *marvailherrs* dominent, et parmi ceux-ci, les *marvailherrs gwénédis* sont incontestablement les plus railleurs et les plus osés.

En voulez-vous un exemple? Écoutez-les raconter la construction du pont d'Entel, qui joint le rivage à la petite île de Caduod (1).

Saint Kado habitait cette dernière île, à laquelle il

(1) Dans l'arrondissement de Lorient. La rivière d'Ente (autrefois d'Estell) va se jeter dans la mer, entre la presqu'île du Gavre et celle de Quiberon.

a donné son nom. Il désirait, depuis longtemps, un moyen de passage qui permît aux fidèles de le venir visiter sans avoir besoin d'un bateau, et il s'adressa, en conséquence, à madame la Vierge pour obtenir un pont sur la rivière d'Entel; mais la ménagère du Paradis lui répliqua que pareille chose ne regardait point les femmes et qu'il eût à en causer avec la Trinité. Celle-ci, qui avait toutes espèces de considérations pour saint Kado, répondit qu'elle eût voulu lui accorder sa demande, mais que les saints de la Bretagne la ruinaient en miracles et que les anges qu'elle eût pu employer à cette construction étaient occupés ailleurs.

Kado, ainsi refusé par Dieu, pensa au diable qui a toujours été regardé comme un excellent maçon et lui demanda ses plans et ses conditions. Satan traça, sur un papier rouge, le dessin d'un pont merveilleusement solide qu'il promit de construire sur-le-champ si le saint voulait lui abandonner *la première créature de Dieu qui y passerait.* Kado y consentit, et le diable se mit aussitôt à l'œuvre. Sa femme vint l'aider pour qu'il allât plus vite, et elle lui portait, dans son tablier, des pierres grosses comme

des tonneaux, de sorte que le pont fut construit en une seule nuit. Mais, lorsqu'il fut achevé, saint Kado, qui était un homme d'esprit, y lâcha un vieux chat noir et cria au diable de prendre en payement *cette créature de Dieu.* Le mauvais esprit, honteux d'avoir été dupé, allait détruire son ouvrage, si le saint ne fût accouru, le goupillon à la main, et ne l'eût mis en fuite. Le mouvement de Kado fut si rapide, qu'il glissa et que son pied laissa sur la pierre une empreinte qu'on y voit encore et qui s'appelle la *glissade de saint Kado* (1).

(1) M. Miorcec de Kerdannet fait observer que l'on raconte la même histoire pour le pont de Crac'h, entre Lanlis et Plouguerneau et pour celui de Pont-Christ. Les ponts ont toujours donné lieu à des traditions merveilleuses. M. Amédée de Beaufort, dans ses *Légendes populaires*, raconte l'histoire de celui qui fut bâti sur la junte (à peu de distance du *Pas de Souci*) par les soins d'un saint ermite nommé Guillaume et que le diable renversait toujours au moment où il allait être achevé. Guillaume, qui ne savait à qui attribuer cette mauvaise action, finit par soupçonner l'ennemi du genre humain; il se mit de garde un soir, près du pont, et, Satan s'étant présenté pour le renverser, le saint le poursuivit avec force eau bénite et signes de croix jusqu'au bassin formé par le Tarn, entre les deux rochers appelés *Lourdes* et l'*Aiguille*. Là, Satan traversa la rivière et allait échapper, lorsque Guillaume se jeta à genoux pour implorer le secours du ciel. A l'instant même, le roc de *Lourdes* roula sur Satan

La tradition relative à la chapelle de Bethléem (appelée par corruption Béléan) est moins irrévérencieuse sans être beaucoup plus grave.

Un seigneur de Garo partit à la suite de l'armée qui allait conquérir la Terre-Sainte et fut pris avec son écuyer. Les Sarrasins embarquèrent leurs deux prisonniers, bien décidés à les faire mourir, lorsqu'ils en auraient le loisir; et comme, en attendant, ils craignaient, de leur part, quelque tentative de fuite ou de révolte, ils les enfermèrent tous deux dans un coffre à mettre de la viande salée.

Le seigneur breton, qui n'était point accoutumé à une pareille habitation, se rappela à propos qu'il avait une dévotion particulière pour madame la Vierge, et il promit de lui bâtir une chapelle si elle voulait le délivrer. Madame la Vierge ne répondit

qui poussa un cri terrible et fit un effort immense pour se dégager. Le roc de l'*Aiguille*, craignant qu'il n'y réussit, cria à l'autre :

— Frère, est-il besoin que je descende à ton aide?

— Eh non, répondit le roc de *Lourdes*, je le tiens bien.

La tradition prétend en effet que Satan est toujours là, cherchant en vain à soulever la montagne de pierre qui l'écrase; mais M. de Beaufort fait observer, avec raison, que l'on doit croire, en regardant ce qui se passe dans le monde, que le roc de *Lourdes* a lâché sa proie.

rien; mais dès le lendemain matin, au point du jour, l'écuyer s'écria;

— Mon maître, il me semble que nous devons être près de votre château.

— Pourquoi cela? demanda le gentilhomme.

— Parce que j'entends chanter le coq du Garo.

— Tu connais donc sa voix?

— Comme la vôtre!

— Au fait, fit observer le seigneur, on dirait que nous ne sommes plus sur la mer, mais en terre ferme.

Et c'était la vérité; car, grâce à la protection de madame la Vierge, le coffre était sorti du navire, portant les deux Sarrasins qui devaient le garder, et il venait d'aborder près du Garo. Les premiers paysans qui passèrent, pour aller aux champs, l'aperçurent et l'ouvrirent, au grand contentement du seigneur qui commençait à se trouver mal à l'aise.

Ainsi délivré, le croisé voulut accomplir son vœu, et, choisissant une place près de son château, il y jeta les fondements d'une chapelle; mais il fut bientôt forcé d'y renoncer, car les serviteurs de madame la Vierge venaient, toutes les nuits, détruire l'ou-

vrage qui avait été fait pendant le jour et transporter les pierres au lieu même où le coffre avait été déposé par les flots. Le seigneur du Garo comprit enfin que c'était là qu'il fallait bâtir et il éleva la chapelle qu'on y voit encore aujourd'hui.

Nous pourrions multiplier les récits de ce genre; mais, sauf la légèreté de la forme, ils n'ont, comme on a pu le voir, rien de bien caractérisé. Ce ne sont là que des merveilles vulgaires, des lieux communs de légendes que l'on retrouve à tout propos et dans tous les pays. Les traditions véritablement originales du pays de Vannes sont celles qui se rapportent à ce peuple de nains ou korigans qui habitent les monuments druidiques et celles, moins nombreuses, où se retrouvent les traces des récits bardiques.

Les premières doivent surtout leur conservation au grand nombre de *dolmens*, de *cromleac'hs* et de *Carneillous* qui parsèment le pays de Vannes et dont l'aspect rappelle sans cesse aux *Gwénédis* l'existence des nains mystérieux qui les habitaient autrefois et qui, selon certains *marvaillerrs,* les habitent encore aujourd'hui.

La croyance à des génies capricieux faisant leur demeure dans les bois, les rochers ou les eaux, se retrouve, du reste, chez presque tous les peuples. Les Grecs avaient leurs satyres, dieux velus et à pieds de bouc comme nos korigans, qui dansaient au clair de lune avec les nymphes champêtres, belles comme nos fées et habitant, comme elles, les lieux solitaires; en Sibérie, on croit encore à des nains couverts de poils appelés *lieschis* (1); les Écossais et les Irlandais ont leurs lutins qui hantent les clairières et les carrefours; les Suisses leurs *bergmaennlins* cachés dans les vallées; en Suède, en Irlande on les appelle *duss*, nom curieux en ce qu'il est presque le même que celui de *duz* donné par les Gaulois à ces génies malicieux (2) et que celui de *teuz* encore usité aujourd'hui dans la Bretagne. Ajoutez que les Gaulois avaient un dieu inférieur, patron des bateliers et des voituriers qu'ils appelaient *korig* (3) et vous ne pourrez douter

(1) *Histoire générale des Voyages*, par Prévost, t. LXIX, p. 226.

(2) Saint Augustin, *De civit. Dei*, lib. XV, cap. 23; Lepelletier, art. *Teus*.

(3) M. Pardessus, *Histoire du commerce dans les Gaules et dans l'île de Bretagne avant Jésus-Christ*.

de l'antiquité de nos korigans armoricains (1).

Quant à leurs attributions et à leurs mœurs, les traditions que nous avons déjà données et celles qui vont suivre les feront suffisamment connaître.

Nous avons fait observer précédemment que le pays de Vannes avait également conservé quelques récits dans lesquels on reconnaissait les réminiscences bardiques. La tradition de *Peronnik l'idiot*

(1) M. de la Villemarqué a donné sur l'origine des korigans une hypothèse ingénieuse. Voici ce qu'il en dit dans la belle introduction placée en tête du *Barzas-Breis*.

Les anciens bardes, en nous faisant connaître la déesse Koridwen, l'associent à un personnage mystérieux qui a beaucoup d'affinité avec nos nains. Ils l'appellent Gwion « l'esprit » et le surnomment « le nain » ; son existence se trouve liée d'une façon assez étrange à celle de la déesse. Comme il veillait au vase mystique qui contenait l'eau du génie de la divination et de la science, vase qui rappelle d'une manière frappante la coupe des cabyres, trois gouttes bouillantes lui étant tombées sur la main, il la porta à sa bouche, et, soudain, l'avenir et tous les mystères de la science se dévoilèrent à lui.. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
L'eau merveilleuse du vase magique est nommée par les bardes « l'eau de Gwion. » L'île d'Alwion ou de Gwion, dont on a fait Albion et qu'un ancien poëte gallois appelle le pays de Mercure, paraît lui devoir son nom. Gwion a en effet beaucoup de rapport avec ce dieu. On sait que l'Hermès celtique était la plus grande divinité des Bretons insulaires ;

en fera foi; nous y renvoyons le lecteur, et nous nous contenterons de raconter, pour le moment, dans quel lieu et de quelle manière nous l'avons recueillie.

Ce souvenir, qui remonte déjà à plusieurs années, se rattache à une excursion dans la forêt de Paim-

qu'ils en avaient chez eux, au témoignage de César, une infinité d'idoles; qu'ils honoraient en lui l'inventeur des lettres, de la poésie, de la musique, de tous les arts; qu'ils l'invoquaient dans leurs voyages et lui attribuaient une grande influence sur le commerce et les arts. Un bas relief antique, gravé par Monfaucon, le représente sous la figure d'un nain tenant une bourse à la main. C'est précisément ainsi que les anciens bardes représentent Gwion ; ils l'appellent « le nain à la bourse. » Or, nos nains d'Armorique, comme nous l'avons vu, ont aussi une bourse. Tous les attributs de Gwion et de l'Hermès gaulois, la science magique, poétique, cabalistique, alchimique, métallurgique, divinatoire, ils la possèdent; leur jour de fête est le jour de Mercure. Il semblerait donc qu'il n'y eût aucun doute à avoir sur l'identité de ses personnages; mais nous prouverons, en outre, que les noms mêmes sous lesquels on les désigne sont équivalents. Pour cela, il nous suffira de dire, en deux mots, que les habitants du pays de Galles appellent indifféremment « herbe de Kor » et « herbe de Gwion » une plante médicinale particulièrement affectionnée des nains, et que les Gaulois, d'après une inscription trouvée à Lyon, appelaient korig (petit nain). Le dieu « qui présidait au commerce des Gaules, patronisait les bateliers de la Saône et de la Loire, les voituriers et les peseurs. »

pont dont une partie se trouve comprise dans le Morbihan.

Je venais d'étudier, à Karnak, les traces gigantesques du monde celtique, et je désirais retrouver également celles du monde chevaleresque. Cette forêt de Paimpont avait été la forêt de Brocéliande, si célèbre dans les romans de la Table-Ronde ; c'était là que se trouvaient le *Val des Faux-Amants* où restait prisonnier tout chevalier traître à sa dame, la *Fontaine bouillante de Baranton* dont la margelle était une émeraude, et le bassin d'or avec lequel se puisait l'eau qui amenait la tempête. Merlin y avait longtemps caché ses amours avec la fée Vivianne et s'y trouvait encore, selon la tradition « endormi d'un sommeil magique au pied d'un buisson d'aubépines. »

Tenant à voir, de mes yeux, le théâtre de tant de merveilles, je partis de Ploërmel sous la conduite d'un braconnier qui connaissait parfaitement la forêt.

Par malheur on se trouvait au commencement du *mois de la grande blancheur* (1) dont le nom n'était

(1) *Gwen-veur*, janvier.

que trop justifié par la neige épaisse qui couvrait tous les sentiers. Je suivais avec peine mon guide qui, chaussé de ses longues guêtres rapiécées, le dos abrité par un court manteau de peau de chèvre et le fusil sur l'épaule, marchait à travers la neige aussi aisément que s'il eût traversé une prairie en fleurs. C'était, du reste, une de ces organisations sèches et vigoureuses sur lesquelles la fatigue ni la souffrance ne semblent avoir de prise. Bien qu'il eût au moins soixante ans, sa marche était aussi souple, son œil aussi perçant, sa voix aussi ferme. Né dans les environs de Guéméné, il avait pris part, dès l'âge de seize ans, à la première insurrection royaliste et n'avait accepté l'amnistie que lorsque les derniers chefs de la chouannerie furent arrêtés ou soumis. Le braconnage l'avait alors fait vivre jusqu'en 1815, où il organisa lui-même une bande qui se distingua au combat d'Auray. Enfin, en 1830, il avait repris les armes; mais, forcé de les déposer par suite de la pacification de la Vendée, il était venu s'établir à Ploërmel et il avait recommencé son ancien métier.

Je ne l'avais d'abord pris que comme guide, mais

je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il était au fait de la plupart des traditions du pays. Il les racontait seulement avec une brièveté dédaigneuse qui obligeait à le questionner longuement sur les détails. J'obtins de lui, par ce moyen, de curieux renseignements sur Eon de l'Étoile, dont le souvenir est resté vivant dans les paroisses voisines, et sur les superstitions encore répandues parmi les habitants du *vallon des Fées* (1) ; mais enfin l'aspect étrange du paysage dont nous étions entourés me fit interrompre mes questions.

Bien que dépouillés de feuilles, les arbres qui pressaient leurs cimes branchues et chargées de neige formaient, au-dessus de nos têtes, une sorte de voûte solide. Aucun souffle ne courait à travers, et, en la voyant ainsi immobile, avec les mille troncs couverts de mousse qui la soutenaient de tous côtés comme de sombres colonnes, on eût dit quelque palais de fée aux arcades d'albâtre veinées de noir et découpées à jour par un ciseau capricieux; mais c'était surtout dans les clairières que l'aspect devenait féerique. Le soleil avait enfin dissipé le brouil-

(1) *Kon-kored*, que l'on écrit généralement *Concoret*.

lard et les inondait de ses lueurs; les stalactites de glace qui pendaient aux branches étincelaient comme des diamants, tandis que, sur le sol, la neige fine qu'aucun pas n'avait foulé et que brodaient les houx toujours verts, les fougères jaunies et les mousses pâles semblaient un tapis travaillé par les génies de la forêt. Aucune bête fauve dans les fourrés, aucun oiseau dans l'air, aucun bruit qui annonçât la vie, si ce n'est le craquement du verglas sous nos pieds. De temps en temps, nous apercevions des étangs glacés couverts de leurs touffes d'herbes, rigides et immobiles comme les roseaux de bronze qui servent de lit aux statues des fleuves antiques; nous côtoyions des ravins aux flancs desquels les racines tortueuses du hêtre se déroulaient semblables à de longs serpents engourdis, nous nous enfoncions sous de sombres futaies parsemées d'arbres morts ou brisés et tapissées de lichens livides. Devant nous, derrière nous, au-dessous de nous, tout semblait frappé de je ne sais quelle suspension de vie; on eût dit que l'enchantement de Vivianne ne s'était point arrêté à Merlin, que la forêt entière dormait comme lui et l'on se sentait saisi de je ne sais quel

triste ennui au milieu de cette nature tour à tour splendide ou sauvage, mais toujours pétrifiée.

Je ne pus m'empêcher de faire part de ma sensation à Gourven; il ne parut point la partager.

— Une forêt n'est pas une foire, me dit-il avec la brièveté cassante qui lui était ordinaire; si rien ne bouge dans le fourré, c'est que les bêtes ont plus de raison que nous et qu'elles se tiennent chez elles par le mauvais temps.

J'objectai le soleil qui brillait à travers les arbres.

— Oui, répliqua-t-il, en hochant la tête ; le soleil ressemble aux mauvais payeurs, il ne se montre jamais plus brillant que quand il veut faire banqueroute.

— Craignez-vous donc le mauvais temps? demandai-je.

— Non, répliqua-t-il d'un ton ironique, je crains seulement que le curé de Konkored ne verse l'eau de la fontaine sur la mardelle.

Je lui demandai ce qu'il voulait dire.

— Oh! vous ne savez pas ça, reprit le braconnier en me regardant de côté; c'est encore une histoire.

Il y a là-bas une fontaine que l'on croit sorcière dans le pays.

— La fontaine de Baranton.

— Oui, et pour dire la vérité, je n'en ai jamais vu de pareille ; car, lorsqu'on y jette un morceau de métal, l'eau se met à frissonner comme si elle allait bouillir. Aussi, les enfants s'amusent-ils à y jeter des épingles en lui disant : *Ris, fontaine de Baranton.*

— C'est un phénomène naturel et connu, observai-je.

— Je ne dis pas, reprit Gourven ; mais ce qui est moins connu, je suppose, c'est son autre propriété : selon *les sorciers de Konkored* (1), leur curé n'a qu'à se rendre à la fontaine, qu'à y puiser un peu d'eau et qu'à la verser sur la mardelle pour qu'il pleuve au moins vingt-quatre heures dans toute la paroisse.

J'expliquai au braconnier comment cette coutume, qui appartenait au culte des druides et dont

(1) Voir plus loin, à la tradition intitulée *le Diable devenu recteur,* l'origine de ce nom donné aux habitants de Konkored.

le souvenir avait été conservé par les traditions poétiques, était entrée dans les droits seigneuriaux des sires de Montfort avant d'être confiée aux recteurs de Konkored; mais, au lieu d'écouter mes développements historiques, Gourven plaça son fusil sous son aisselle, serra autour de lui sa peau de chèvre et pressa le pas.

Je ne tardai pas à comprendre la sagesse de cette précaution, en voyant le soleil se voiler et en sentant l'air se refroidir presque subitement. Bientôt la neige commença à tomber fine et serrée. Comme nous nous trouvions garantis par les arbres, nous marchâmes d'abord sans trop de difficultés, mais le vent s'éleva insensiblement, et nous eûmes alors à lutter contre les tourbillons glacés dont il nous fouettait le visage.

Pour comble de malheur, le verglas qui tombait, mêlé à la neige, rendait la marche de plus en plus difficile. Je commençais à m'inquiéter sérieusement du chemin qui nous restait à faire, lorsque nous fûmes rejoints par un cavalier enveloppé d'un manteau bleu qui ne laissait paraître que la tête de son cheval et celle de deux jeunes veaux qu'il portait

suspendus à l'arçon de sa selle ; mais, en nous apercevant, il rabattit le collet dont il s'était fait un masque contre la neige, et Gourven reconnut un des bouchers de Ploërmel.

— Ah ! tu as fini ta chasse, toi, gros rougeaud, dit le braconnier, et tu reviens chargé de ton gibier.

— Comme tu vois, père *Laffut*, répondit le boucher en riant ; mais comment diable te trouves-tu là, toi, par un temps pareil.

— Je fais faire une promenade d'agrément à monsieur, reprit Gourven, en me désignant d'un regard effrontément narquois.

— Notre-Dame ! vous allez vous faire enterrer dans la neige ! s'écria le rougeaud ; venez plutôt avec moi chez Kabik.

— Monsieur tient à voir la fontaine de Baranton, objecta Gourven, avec la même impassibilité railleuse.

— La fontaine ! répéta le boucher ; j'aurais cru qu'un chrétien préférerait voir, pour le moment, la lueur du foyer.

— Et vous avez eu raison de le croire, interrompis-je, car je vais vous suivre. Où demeure Kabik ?

— A une *sifflée* d'ici, dans ce bois de hêtres.

Bien que l'expérience m'eût appris ce que c'était que ces distances désignées par une image au lieu de l'être par un chiffre, je me décidai à suivre le boucher. Il nous fallut près d'une demi-heure de marche forcée pour franchir l'espace mesuré par cette *sifflée* gigantesque ; enfin, nous arrivâmes à la demeure de Kabik ; c'était une hutte de sabotier.

Elle était construite avec des branches entrelacées et encore garnies de leurs feuilles sèches. Une claie de genêt servait de porte. Lorsque nous la poussâmes, Kabik était assis sur le foyer, vis-à-vis d'une jeune femme qui tenait un enfant entre ses bras. Tous deux mangeaient, dans une écuelle de bois et avec une cuiller qu'ils se passaient alternativement, une soupe de pain noir à l'eau et au sel. De temps en temps, le sabotier présentait la cuiller à l'enfant qui reculait la tête avec une grimace, et, alors, il regardait sa femme en riant, et celle-ci embrassait son nourrisson et l'élévait dans ses bras avec une joyeuse exclamation.

Il y avait tant d'union, de calme et de bonheur dans ce groupe rustique, que je m'arrêtai involon-

tairement pour le contempler. La neige avait amorti le bruit de nos pas et les habitants de la hutte ne s'étaient point aperçus de notre entrée. Ce fut seulement à l'arrivée du boucher, qui s'était arrêté pour attacher son cheval sous le hangar, que Kabik se détourna ; il se leva aussitôt et s'avança à notre rencontre : je le saluai en français.

— Parlez-lui breton, ou il ne vous entendra pas, fit observer le braconnier, c'est un *Gwénédis* pur et qui ne connaît que le langage de Noyal-Pontivy.

Le sabotier confirma cet avertissement en nous souhaitant la bienvenue dans ce dialecte confus du pays de Vannes auquel les Léonards ont donné le nom bizarre, mais significatif, de *langage en bloc* (1). Le boucher répondit pour nous en expliquant brièvement la cause de notre arrivée. La jeune femme quitta aussitôt le foyer, approcha le seul escabeau qu'il y eût dans la hutte et alla achever son dîner, avec Kabik, sur un coffre placé au-dessous du lit.

Celui-ci, construit en clayonnage comme la cabane, ne se composait que d'une paillasse, d'un seul drap de toile rousse et d'une de ces couvertures

(1) *Bloc'his*, de *bloc'h*, qui signifie *tout*.

fabriquées avec des lisières tressées. Il formait, avec le coffre et l'escabeau dont j'ai déjà parlé, tout le mobilier de la famille. Le reste de la hutte était occupé par une pile de sabots dégrossis et par les deux chevalets qui servaient d'établis à Kabik et a sa femme. Un étroit râtelier, fixé au mur de la cabane, était garni de hachereaux et de tarières de différentes dimensions. Quant au foyer, il avait pour âtre deux pierres brutes, au dessus desquelles on avait suspendu une sorte d'entonnoir en branchages tressés et revêtus de terre glaise qui servait de con duit à la fumée. Un trépied, une marmite et deux écuelles de bois rangés au coin le plus prochain complétaient ce ménage, dont l'indigence n'était même pas déguisée par l'arrangement. Mais la présence du sabotier, de sa femme et de l'enfant jetaient sur cet intérieur un reflet qui lui ôtait toute tristesse. On sentait que cette misère était sans action sur leur vie et qu'il y avait chez eux quelque chose qui les en défendait. Non que la beauté les illuminât de sa joyeuse auréole ; l'homme était petit, maigre, noueux, la femme noire et massive, l'enfant dépourvu des grâces de son âge ; mais une sérénité

suprême embellissait tellement ces laideurs, la santé du corps et de l'esprit se réflétait si puissamment sur ces trois visages, qu'ils vous communiquaient, pour ainsi dire, leur bien-être, et qu'on sentait à les regarder je ne sais quel plaisir reposant.

Il fallait que cette influence fût bien réelle et bien générale, car elle sembla agir sur mon guide lui-même. Il avait allumé sa pipe, et, debout devant le foyer, les deux mains appuyées sur le canon de son fusil, il regardait la pauvre famille avec une expression que je ne lui avais jamais vue.

— En voilà des gens heureux ! dit-il enfin, en français, et comme si cet aveu lui eût échappé sans qu'il s'en aperçut.

— Plus heureux que des marquis, reprit le boucher, et cependant c'est pauvre comme rat de garenne ; ça ne mange pas de viande trois fois par an, et ça boit de l'eau depuis le *mois blanc* jusqu'au *mois noir*.

— Oui, dit le braconnier d'un air pensif ; mais ils se trouvent bien comme ils se trouvent ! Nous ne dormons point parce que le lit est bon, nous dormons parce qu'il nous convient.

— Cependant, quand ce n'est qu'un sac de toile bourré de paille ! objecta le boucher, en jetant un regard vers le lit du sabotier.

— Qu'importe si nous n'en voyons pas de meilleur, répliqua Gourven. Les trois quarts du temps, vois-tu, *rougeaud*, nous ne désirons que ce dont nous voyons les autres jouir ; le pauvre qui ne voit pas de riches n'est presque plus pauvre.

—C'est pourtant vrai, ce que tu dis là, père *Laffut*, interrompit le boucher, ça me fait toujours mal, à moi, de voir un gros propriétaire, vu que je ne le suis pas.

— Hé bien, Kabik n'en voit pas, reprit Gourven, et ça lui ôte tout tourment et toute ambition. Il est mieux logé que les loups et mieux abrité que les oiseaux qui sont ses seuls voisins ; que diable pourrait-il désirer ?

Je fis observer qu'il fallait au moins ajouter à ces éléments de bonheur l'affection que le sabotier et sa femme semblaient avoir l'un pour l'autre. L'ancien chouan fit un mouvement d'épaules.

— Bah ! grommela-t-il, on s'aime toujours quand on est seul ensemble et qu'on a intérêt à ne pas se

séparer. Moi et mon chien nous nous aimions, quand j'avais un chien ! Mais envoyez ces gens-ci dans un village, montrez à Kabik d'autres femmes plus jolies que la sienne et à Mary des hommes plus riches que Kabik, vous verrez ce que deviendra la paix du ménage.

— Ainsi, répliquai-je, en regardant Gourven, dans votre idée, leur bonheur vient seulement de leur ignorance, et leur union de l'isolement ? Vous accordez bien peu à l'affection et aux bons sentiments.

— Je leur accorde ce qui leur revient, répliqua le braconnier. J'en ai déjà tant vu, comme ça, faire bon ménage faute d'occasion. Mettez les hommes seuls et vous aurez des saints ; mais dès qu'on les entasse ensemble, bonsoir ! c'est comme le foin mal séché ; le feu y prend.

Avant que j'eusse pu répondre, l'entrée d'un nouvel hôte interrompit l'entretien. C'était le meunier voisin qui achevait sa tournée, en apportant à Kabik une poche de mouture. Mes deux compagnons le reçurent comme une vieille connaissance, et quelques allusions du braconnier me firent comprendre

qu'il avait aussi, dans le temps, combattu pour la bonne cause.

Il déposa son sac de farine contre la porte et vint se placer près de nous au foyer. C'était un homme déjà vieux, replet, mais d'une figure joviale. Après quelques questions et quelques réponses insignifiantes échangées entre lui, mon guide et le boucher, ce dernier lui demanda, tout à coup, ce que devenait son procès contre son neveu.

La figure du meunier s'assombrit subitement.

— Hé bien, il continue l'affaire, dit-il, avec une sorte d'amertume ; le geux veut avoir la petite prairie.

— Quoi ! celle du bout de l'étang ?

— Oui, ce *mouchoir de terre* qui nous a toujours appartenu de père en fils. Il prétend qu'elle lui appartient à cette heure.

— Mais quelle raison peut-il faire valoir ?

— Ah ! voilà le curieux ! vous savez comme il a été dans la peine du vivant de son beau-père, qui était un avare ? Pour l'aider à vivre, je lui ai alors accordé la jouissance de la petite prairie.

— Et tu la lui as redemandée quand il a hérité ?

— Oui, mais savez-vous ce qu'il a fait ?

— Il t'a répondu qu'elle lui appartenait.

— Non-seulement il me l'a répondu, mais il le soutient en justice.

— Et ça t'étonne, double sot, reprit Gourven, en riant ; mais tu ne sais donc pas *l'Histoire du Diable devenu recteur ?*

— Qu'est-ce qu'elle dit, cette histoire ?

— Elle dit, mon mignon, que le plus sûr moyen de rendre les gens mauvais, c'est de leur faire du bien.

— Ah ! par exemple ! en voilà une idée ! reprit le gros homme d'un air étonné.

— Elle n'est pas si bête, l'idée, objecta le boucher ; ton neveu a mangé du pain de son avant de faire son héritage, et tu connais le proverbe de Rosternen :

> Pauvre qui s'enrichit, dit-on,
> Devient pire que le démon (1).

— Et c'est ce que prouve, à ce qu'il paraît, l'histoire dont parlait Gourven, repris-je, en regardant le braconnier.

(1) Paourik pa binvidika
Goaçz evit an diaoul ez a.

Celui-ci fit un signe affirmatif.

— Je ne doute pas que les autres ne fussent aussi curieux que moi de la connaître, repris-je ; la neige continue à tomber, on ne peut songer à se remettre en voyage ; supposons qu'il fait nuit et commençons la veillée.

La proposition fut acceptée tout d'une voix, et quand Gourven eut dit son histoire en breton, afin d'être compris par tout le monde, le meunier, le boucher et Kabik lui-même racontèrent chacun à leur tour une des traditions du pays.

RÉCIT DU BRACONNIER.

## LE DIABLE DEVENU RECTEUR.

Un jour que Jésus-Christ revenait du *bois du loup*, dans la paroisse d'Augan, où il était allé pour faire les semailles d'une pauvre veuve, et qu'il arrivait à une enfourchure de chemins, il vit venir, par une *route de buissons* (1), un cavalier assis sur un gros sac. Ce cavalier avait à la bouche une *rose de vipère* (2) et chantait une chanson impie. Jésus-Christ, croyant que c'était un meunier, se rangea un peu, car il n'aime à approcher que les honnêtes gens (3); mais quand le cavalier eut atteint le carrefour, il reconnut que c'était le *vieux Guillaume*.

— Toi ici, mauvais esprit, dit-il, avec étonnement.

(1) *Hend kéau;* c'est le nom donné, dans l'évêché de Vannes, aux chemins creux ombragés par les haies.

(2) *Roz aër;* nom donné par les Bretons au coquelicot.

(3) Allusion à la mauvaise réputation des meuniers.

— Le grand chemin appartient à tout le monde! répliqua effrontément le père du péché.

— Et d'où viens-tu ainsi? demanda Jésus.

— Je viens de faire la tournée de mon diocèse, répondit le diable, en se moquant. Mon compère l'*Ankou* et moi nous avons choisi ce moment pour faire notre récolte parmi les hommes; il a coupé les épis, puis je les ai battus, et j'emporte l'ivraie, après avoir laissé le bon grain.

— Ainsi, le sac que tu as là, sur ton cheval, est plein d'âmes damnées? reprit le Sauveur.

— Oui, dit Satan; et ce ne sont pas seulement des âmes d'aubergistes, de fourniers, de langueyeurs de porcs ou de procureurs; j'ai de belles petites âmes d'ursulines, de carmélites, de visitandines, de filles de la charité, et de grosses vilaines âmes de capucins, de cordeliers, de dominicains; sans parler des kloareks et des prêtres.

— Hélas! dit Jésus, avec compassion, j'aurai donc bu en vain le fiel et le vinaigre, sur la croix, pour le salut des fils d'Adam! toujours je les verrai retomber dans tes piéges. Quel droit as-tu sur mon peuple?

— Le droit que le renard a sur le poulailler du manoir, répondit l'ange cornu, en riant.

— Hé bien, écoute, reprit le Christ; je veux te proposer un marché. Si tu veux renoncer à ces âmes, je te permettrai de vivre tout un jour, sans souffrance, sur la terre.

— Et je garderai mon pouvoir? demanda le diable.

— Oui, répondit le Dieu de Bethléem; mais à condition que tu ne pourras t'en servir que pour doter les hommes et non pour les tourmenter.

— Emporte ta pochée d'âmes, Nazaréen, cria le *vieux Guillaume;* j'accepte le marché.

Le fils de Marie prit les âmes ainsi sauvées, grâce à sa miséricorde, et demanda à Satan sous quelle forme il voulait paraître au milieu des hommes.

— On vient de faire un saint du recteur de Konkored, répliqua le diable, je veux le remplacer pour un jour.

— J'y consens d'autant mieux, dit Jésus, que tous ceux de cette paroisse t'appartiennent déjà comme sorciers (1) et qu'il ne s'y trouve que trois

(1) Les habitants de Konkored sont appelés *les sorciers*

familles d'élus : les Biann, les Floc'hik et les Rannou, auxquelles tu ne peux faire aucun dommage, selon notre marché. J'ôte donc de dessus toi, pour un jour entier, la réprobation que tu subis, et, pendant tout ce temps, les choses saintes cesseront de t'être ennemies. Va, pauvre brûlé, et prends tes heures de repos, pour recommencer ensuite l'éternelle punition.

dans tout le pays de Vannes, depuis le douzième siècle, à cause de la part qu'ils prirent alors à l'étrange hérésie d'Eudon ou d'Eon qui passait pour magicien.

Cet Eon, né dans la paroisse même de Konkored (où une rue porte encore son nom), habita d'abord un couvent voisin dont on peut voir les ruines. Son supérieur ayant voulu l'envoyer dans celui de Paimpont, il en conçut tant de dépit, qu'il jeta le froc et se fit chef de secte. Il avait entendu fréquemment chanter à l'église ces paroles : *per eum qui venturus est judicare vivos et mortuos*, et, comme le mot EUM se prononçait alors EON, il crut que cette phrase annonçait sa venue et signifiait : *par* EON *qui doit venir juger les vivants et les morts*. En conséquence, il se proclama Messie et parcourut la Bretagne, le Poitou, la Saintonge, la Gascogne, en prêchant ses étranges doctrines et se faisant un grand nombre de partisans. Il donnait à ceux-ci le titre d'anges ou d'apôtres et les distinguait par des noms symboliques : l'un s'appelait *Jugement*, l'autre *Science*, l'autre *Sagesse*. Les écrivains qui ont parlé d'Eon n'expliquent point en quoi consistait sa doctrine. Tous prétendent seulement qu'il y entrait beaucoup de magie et que les sciences occultes étaient enseignées par lui à ses adeptes. Othon de Fressingue et Guillaume de

Quand le *vieux Guillaume* se trouva seul, il n'eut rien de plus pressé que de changer de forme. Il prit une soutane toute neuve, une ceinture de soie, un chapeau de fin castor, le visage rose et doux d'un jeune garçon que le prêtre a baptisé avec la fiole destinée aux filles (1) ; et il s'achemina vers Konko-

Neuberg assurent qu'il avait la faculté de se transporter instantanément à de grandes distances, de se procurer de l'or à volonté, de se faire servir par le diable. Ses partisans, qui habitaient avec lui la forêt de Brécilien, près Konkored, jouissaient tous, plus ou moins, du même pouvoir et étaient appelés sorciers. Nous avons déjà dit que ce nom avait été conservé jusqu'à nos jours aux hommes de Konkored.

Les déclamations d'Eon contre le clergé, ses déprédations sur les terres appartenant aux nobles et à l'Église finirent par fixer l'attention. Le duc de Bretagne le fit arrêter en 1148, et il fut conduit à Reims, où le pape Eugène avait réuni un concile. Le président lui demanda son nom.

— Je suis celui qui doit venir juger les vivants et les morts, répondit Eon.

— Quel est ce bâton fourchu que vous tenez à la main ?

— C'est le sceptre du monde : quand les deux pointes de la fourche sont tournées vers le ciel, Dieu est maître des deux tiers de l'univers et ne me laisse que l'autre tiers; mais, quand elles sont tournées vers la terre, je possède la meilleure part et je ne laisse à Dieu que la plus petite.

Eon mourut en prison, et plusieurs de ses disciples furent brûlés.

(1) Pour désigner un homme qui n'a point de barbe, les Bretons disent : *map badezet gand col merc'h ;* mot à mot, *garçon baptisé avec l'huile des filles.* Cette expression tient

red sur une grosse jument bouclée qui marchait la tête plus basse que la croupière. A le voir, on eût dit un jeune saint à qui il ne manquait que d'être mort pour se faire canoniser.

Aussi, quand il entra dans le village, ceux de Konkored secouèrent la tête en disant.

— Voilà un nouveau recteur qui est bien innocent pour nous autres.

Les trois familles d'élus furent les seules à se réjouir. Elles vinrent saluer M. *Guillaume*, qui les remercia avec un sourire de nonne, et promit d'aller leur rendre visite le jour même.

Il conduisit d'abord son cheval à l'écurie du presbytère; puis il entra à l'église, où il resta longtemps à genoux sur la pierre, comme s'il eût prié.

Mais la prière du diable est une malédiction pour les honnêtes gens, et, pendant qu'il avait l'air de

à ce que nos paysans regardent les deux fioles dans lesquelles se trouvent les saintes huiles employées pour le baptême, comme ayant des destinations différentes et obligées. Ils pensent que l'une doit servir aux garçons, l'autre aux filles, et que, s'il y a erreur dans l'emploi, il en résultera une certaine perturbation des lois naturelles, c'est-à-dire que les filles auront le menton barbu des garçons, et les garçons le menton imberbe des filles.

parler à Dieu, il méditait tout bas la perte des hommes.

Quand il se releva, au bout d'une heure, il se rendit donc, sans retard, chez les Biann, qui demeuraient plus près de l'église que les deux autres familles.

C'étaient deux pauvres mariés, sans enfants, qui avaient vieilli dans la privation, observant avec scrupule les lois des hommes et les lois de l'Église. Au moment où le recteur entra, ils allaient se mettre à table, et, vu le jour maigre et la pauvreté, ils n'avaient pour dîner qu'une soupe de pain de bois (1) et de lait baratté. Le recteur eut l'air de les prendre en pitié.

— Braves gens, dit-il, avez-vous toujours aussi maigre chère ?

— Faites excuse, monsieur le curé, répondirent le vieil homme et la vieille femme, nous mangeons de la soupe de viande une fois par mois et du pain blanc tous les ans, le jour du Pardon.

(1) *Bara-brennek, pain avec le bois* du blé, c'est-à-dire *pain de son.* Dans certaines parties de la Bretagne, on boulange avec de la farine non blutée.

— Et vous n'avez jamais désiré de mets plus délicats ?

— Hélas ! le désir est la maladie des pauvre gens, répondit Biann ; en voyant passer les provisions du château, nous avons bien souvent souhaité, ma *moitié de ménage* et moi, dîner une seule fois, avant de mourir, comme les gentilshommes dînent tous les jours.

— Hé bien votre souhait sera accompli, braves gens, dit M. *Guillaume* d'un air doux. Voici un plat de hêtre que la mère de Dieu avait donné à un grand saint d'autrefois. Ceux qui le possèdent n'ont qu'à nommer le mets qu'ils désirent pour qu'il y paraisse aussitôt. Comme il est juste que tous les pauvres de la paroisse en profitent à leur tour, je ne puis vous le prêter que jusqu'à ce soir ; mais c'est assez pour que vous connaissiez, au moins une fois, ces festins des riches auxquels vous n'avez goûté que des yeux.

Le vieux Biann et sa femme remercièrent de tout leur cœur M. *Guillaume*, qui sortit après leur avoir recommandé de bien mettre le temps à profit.

Dès qu'il fut parti, les deux affamés de naissance posèrent le plat sur leur plus belle nappe à franges,

et se demandèrent l'un à l'autre ce qu'ils devaient souhaiter.

— Je veux une omelette au miel et une tourte aux raisins, dit vivement la ménagère en regardant le plat avec des regards qui mangeaient déjà.

La tourte et l'omelette y parurent aussitôt.

Les deux époux jetèrent un cri d'émerveillement et avancèrent en même temps la main pour y goûter ; mais après les premières bouchées, Biann s'écria :

— Nous avons tort de commencer par les friandises ; il faut avoir d'abord quelque chose de plus solide.

— Demande une tête de veau sur le gril, fit observer sa femme.

— Ou un quartier d'agneau à la broche, ajouta le mari.

— Avec un pâté de lièvre, répéta la première.

— Et des andouilles fumées, continua le second.

— Sans oublier le pain blanc.

— Ni le vin de Bordeaux.

Tout ce qu'ils venaient de nommer avait couvert successivement la table et ils allaient se mettre à

manger, quand la femme s'écria tout à coup :

— Jésus ! nous oublions que c'est le vendredi saint, mon homme.

Biann resta le couteau levé.

— Le vendredi saint ! répéta-t-il.

— Puisque c'était hier jeudi.

— Tu as raison, dit le paysan, c'est vendredi saint, jour de maigre et d'abstinence.

— Nous ne pouvons manger de chair sans nous damner, reprit la première.

— Et cependant, objecta le second, nous n'aurons plus ce soir le plat de hêtre.

— C'est la vérité, l'occasion sera perdue.

— Et elle ne reviendra jamais.

— Seigneur Dieu ! laisser le pâté de lièvre !

— Et l'andouille fumée !

— Ne pas toucher au quartier de mouton !

— Ni à la tête de veau !

Le vieil homme et la vieille femme regardaient le plat d'où sortaient de petits tourbillons de fumées qui chatouillaient leurs narines et leur creusaient l'estomac.

— Ce serait pourtant péché de perdre tant de bonnes choses, dit Bianne, avec convoitise.

— Sans compter, ajouta sa *moitié de ménage*, que le recteur nous a permis d'en manger.

— Vrai ?...

— Puisqu'il nous a dit de nous régaler.

— C'est juste; il nous a averti d'ailleurs que le plat de hêtre avait servi à un saint.

— Dans ce cas, il ne peut nous induire en faute; c'est une chose sacrée.

— Comme tout ce qui en vient.

— Et l'on peut dîner de ce qu'il offre, sans impiété.

— Ça doit être, au contraire, une action pieuse.

— Mangeons alors.

— Mangeons.

Tous deux mirent avidement la main au plat et commencèrent à dévorer les viandes, sans s'inquiéter davantage de la mort du Christ. La gourmandise les avait perdus.

Le diable, qui était resté à la porte, pour tout regarder par le trou du loquet, frotta, l'une contre l'autre, ses griffes déguisées en mains de recteur et

se dirigea vers la demeure habitée par les Floc-hik.

Il y avait là une veuve et une jeune fille avec un cousin qui, après avoir conduit la ferme comme serviteur, allait devenir le maître, en épousant la *pennérèz*. Les granges étaient pleines de tailleurs qui cousaient des habits et de menuisiers qui rabotaient des meubles de chêne pour les deux fiancés. Le jeune seigneur de Gwebriand était dans l'aire, parlant au cousin d'un cheval qu'il voulait acheter.

Ce fut la veuve et sa fille qui reçurent le nouveau recteur. Après avoir parlé des semailles, de la maladie qu'il y avait sur les moutons et des déréglements de ceux de Konkored, la mère fut obligée de sortir pour tirer les vaches, et le recteur causa avec la jeune fille de son prochain mariage.

— Vous allez prendre un état rude et qui exige de grandes grâces, dit-il d'un ton de prédicateur, Les dames des gentilshommes une fois mariées n'ont qu'à se vêtir de beaux vêtements, qu'à aller à l'église en carrosse et qu'à faire la collation avec leurs pareilles ; mais la femme d'un laboureur doit dire adieu à tout plaisir et à tout repos. Il faut qu'elle se couche tard, qu'elle se réveille d'heure en heure,

pour soigner les malades ou pour allaiter les enfants, qu'elle se lève la première et qu'elle travaille seule autant que toutes les servantes de la maison.

— C'est pourtant vrai ce que dit monsieur le recteur ! murmura Genofa d'un air pensif.

— Et puis, reprit le faux prêtre, le bien des fermiers n'est pas comme celui de la noblesse, à l'abri de tout malheur. Qu'un mauvais air souffle sur les bestiaux ou sur les récoltes, voilà une famille ruinée ! Alors, c'est la femme qui a surtout à souffrir ; car, pendant que le mari est dehors, c'est elle qui entend les cris des enfants et les mauvaises paroles des créanciers.

— Hélas ! monsieur le recteur dit encore la vérité ! répéta la *pennérèz* effrayée.

— Sans compter que ceux qui travaillent de leur corps ont souvent l'humeur chagrine, continua le *vieux Guillaume* ; loin d'être galants avec leurs femmes, comme les seigneurs, il les traitent quelquefois de la même manière que leurs attelages.

— Jésus ! et Nedel qui frappe tant ses bêtes ! s'écria la promise, tout effrayée.

— Vous voyez donc que Dieu vous favorise d'une

grande épreuve, continua le diable avec un air cafard (1); bénissez la croix qu'il vous envoie, ma fille, et réjouissez-vous de ne pas être une femme de noble, qui ne connaîtrait de la vie que les vanités et les plaisirs.

— Oui, oui, monsieur le recteur, dit Genofa en sanglotant, je me réjouis aussi... Mais, Seigneur! je n'avais point pensé à tout cela.

Et elle prit le coin de son tablier pour essuyer les larmes qui tombaient sur ses joues roses et blanches.

Le jeune curé parut attendri.

— Écoutez, pauvre innocente, dit-il; je veux venir à votre secours et vous assurer l'affection de celui qui va devenir votre mari. Prenez cette bague de fer, noire comme vos beaux cheveux. Elle a appartenu à un grand évêque, et il y a en elle une vertu si merveilleuse, que l'homme qui la mettra à son doigt prendra aussitôt votre volonté, et, quand il serait prince ou duc, vous le verrez devenir votre serviteur fidèle.

(1) Le mot breton est intraduisible; ce mot est *Pilpous*, c'est-à-dire, *moitié fil, moitié laine*.

La *pennérèz* reçut la bague avec de grandes exclamations de joie; elle remercia le recteur jusqu'à douze fois de suite et le reconduisit par le petit courtil.

Elle revint ensuite du côté de l'aire afin de chercher Nedel; mais, comme il était parti avec l'attelage, elle ne trouva que M. de Gwebriant essayant le cheval qu'il venait d'acheter.

C'était un jeune homme de grande taille et corpulent, dont le visage avait la couleur du soleil quand il se couche. Toutes les jeunes filles le citaient comme le plus beau gentilhomme du pays.

Genofa se mit à penser aux paroles du *vieux Guillaume* et à la bague de fer qu'il lui avait donnée. Elle comparait, dans son esprit, la vie d'une femme de noble à celle d'une femme de laboureur; puis elle regardait son talisman qui, au dire du recteur, pouvait la faire aimer d'un duc ou d'un prince.

— Celui-ci n'est que marquis, pensait-elle; si j'essayais sur lui, rien que pour savoir.

Et, tout en se répétant ces choses, elle traversait le pourpris jusqu'à ce que M. de Gwebriant l'aperçût et lui criât :

— Hé bien, la belle fille, c'est donc ces jours-ci qu'on prend un maître?

— J'en ai déjà un, répondit Genofa en baissant modestement les yeux.

Elle voulait parler du jeune homme, à qui la ferme appartenait, et il la comprit bien, car il s'écria en lui prenant les bras :

— Sur mon salut, Génofa, si je suis ton premier maître, c'est à moi qu'appartient ton premier baiser.

Et il l'embrassa. Mais la *pennérèz* voulut retirer sa main pour lui échapper; alors il remarqua la bague de fer qu'elle portait au doigt et lui demanda de qui elle l'avait reçue. Genofa répondit qu'elle venait de la trouver, en coupant l'herbe dans le pré.

— Dans ce cas, dit M. de Gwebriant, elle m'appartient, car je suis seigneur de la terre.

Et il l'ôta, en riant, du doigt de la jeune fille; mais à peine l'eut-il passé au sien, qu'un violent amour alluma son sang et son cœur. Il regarda la *Pennérèz* avec des yeux qui pétillaient, et il lui dit tout bas :

— Il faut que cette bague soit un anneau d'al-

liance entre nous, Genofa. Monte avec moi sur ce cheval et je t'emmènerai à Vannes, où j'ai une maison qui ne manque de rien. Tu auras des serviteurs, des robes de soie et un chapelain qui dira la messe pour toi seule.

Genofa fut si étonnée, qu'elle demeura d'abord sans réponse. Alors M. de Gwebriant la prit dans ses bras, il l'assit, devant lui, sur la selle, comme un enfant qu'on mène au Pardon, et le cheval partit en faisant étinceler, de ses quatre pieds, les cailloux du chemin.

Le diable, caché derrière le pignon, fit une cabriole de joie et descendit vers le domaine des frères Rannou.

Ceux-ci étaient trois frères qui vivaient honnêtement sur le bien reçu de leur père. Chacun y avait sa part qu'il cultivait selon sa fantaisie; mais rien ne séparait les trois héritages; la bonne foi et le bon ccord tenaient lieu de fossé. Au moment des semailles, les frères laissaient seulement, entre leurs champs, un sillon vide, et ce sillon servait de limite.

Le recteur les trouva réunis devant la porte de la

maison où ils étaient occupés à tailler des chevilles avec leurs couteaux.

A la vue du prêtre ils se levèrent et voulurent le faire entrer dans la maison; mais le *vieux Guillaume* les remercia.

— Non, braves gens, dit-il; je ne suis venu que pour vous souhaiter une heureuse journée; restez à ce que vous faites.

— Que monsieur le recteur nous excuse, dit le plus âgé, nous préparons des chevilles pour la latte et pour le soc de nos charrues (1) qui sont hors de service.

— Et cependant, continua le second, toutes trois ont été fabriquées en bois de petit orme par le meilleur charron d'Augan; mais notre terre ressemble à la pâte de seigle quand on va la mettre au four, et ce n'est qu'à grande sueur qu'on peut y faire un sillon.

— Aussi, ajouta le troisième, faut-il, deux fois

(1) La latte de la charrue a deux chevilles qui s'appellen *an digarez* et *an escop* (la *supposition* et l'*évêque*), le bois du soc en a également deux appelées *gwaragou* (de *gwar, courbe*).

chaque jour, changer les attelages, ce qui est un retard et une ruine.

— Je comprends vos plaintes, chers fils, dit le diable, et je veux venir à votre aide. Cette cheville que vous voyez a été fabriquée par saint Joseph. Lorsqu'on la place au soc d'une charrue, celle-ci laboure seule tout le jour et trace autant de sillons que trois de ses pareilles conduites par de doubles attelages. Malheureusement elle ne peut avoir qu'un maître, et il faut qu'elle appartienne à un seul de vous.

— Tirons à la plus courte paille pour voir qui la possédera ! s'écrièrent, en même temps, les trois frères.

Le recteur y consentit, et, quand les Rannou eurent tiré, il se trouva que c'était Kado, le plus jeune, qui avait gagné. Le *vieux Guillaume* lui remit la cheville et se retira après avoir bien recommandé aux deux autres frères de ne pas être jaloux de leur cadet.

Celui-ci courut chercher la plus vieille charrue, il la conduisit à un champ qui se reposait depuis trois ans et plaça la cheville au soc. A l'instant

même l'instrument de labourage se mit en mouvement, volant sur la terre aussi vite qu'un oiseau qui regagne son nid et creusant un sillon deux fois aussi haut que le fer d'une bèche.

Les deux frères, qui étaient accourus pour regarder, demeurèrent immobiles de surprise ; mais, au même instant, l'amitié qu'ils avaient pour leur jeune frère se changea en envie, tandis que celle de Kado se perdait dans l'orgueil.

— Ce garçon-là est bien heureux d'avoir gagné la cheville, murmurèrent-ils à demi-voix, car nous y avions autant de droits, et il n'a eu pour lui que le hasard.

Kado, qui les entendit, se retourna d'un air fier.

— Ne faites pas comme les impies, dit-il, en appelant hasard la volonté de Dieu. Si j'ai été désigné pour ce don précieux, c'est qu'apparemment j'en étais le plus digne.

Les deux frères se récrièrent en l'appelant démon glorieux, ce qui fit entrer Kado en grande colère.

— Allez, allez ! s'écria-t-il, ne me poussez pas à bout ; car avec ma charrue je puis avoir bientôt la

fortune d'un seigneur, et quand je serai riche, je ferai de vous des mendiants si c'est mon plaisir.

Cette menace brûla le sang des deux frères, qui avaient déjà la bile dans le cœur.

— Prends garde, fils de vipère ! s'écrièrent-ils ; car, si tu nous menaces, nous te prendrons ce qui fait ta fierté.

— Essayez donc, si vous êtes des hommes ! s'écria Kado en levant la fourche à nettoyer la charrue, qu'il tenait à la main.

Ses frères, fous de fureur, se jetèrent sur lui pour le frapper, et, comme ils avaient encore le couteau à la main, du premier coup ils le tuèrent.

Un éclat de rire semblable au tonnerre retentit aussitôt derrière la haie : c'était le *vieux Guillaume* qui avait tout vu et qui s'en retournait au presbytère, aussi heureux qu'un bourgeois de Pontivy, quand il a trompé un pauvre paysan sur le prix du blé.

En arrivant, il demanda à la servante de lui préparer, pour son souper, une poitrine de porc cuite dans son jus. et de prendre pour lui, chez l'auber-

giste, autant de cidre qu'il en faut pour enivrer douze ivrognes de Guéméné.

A ce moment, on vint lui annoncer que les Biann avaient été trouvés morts dans leur cabane pour avoir trop bu et trop mangé.

Il claqua des doigts et dit d'ajouter à son souper du vin bouché.

Comme il allait se mettre à table, on l'avertit que M. de Gwebriant, qui enlevait Genofa Floc'hik, avait été emporté par son cheval dans une pierrière où tous deux étaient morts fracassés.

Il dansa un pas de Jabadao, et dit qu'il voulait une salade aux fines herbes.

Enfin, lorsqu'il achevait de souper, on accourut lui dire que les deux Rannou avaient tué leur frère Kado, puis s'étaient pendus de désespoir.

Il poussa un cri de joie en demandant de la liqueur des quatre fruits.

Il vidait son dernier petit verre, quand Jésus-Christ parut sur le seuil.

— *Vieux Guillaume,* ton heure est venue, dit-il, et il faut que tu retournes aux flammes de l'enfer.

— J'y vais, bonhomme, répondit le *serpent-huant;*

mais j'aurai bonne compagnie, car j'emmène avec moi tout ce que tu avais de juste dans la paroisse. Tu m'avais défendu de les tourmenter, mais non de les enrichir, et je l'ai fait. Ceci te servira de leçon, Nazaréen ; tu sauras une autre fois que pour rendre les hommes méchants, il y a un plus sûr moyen que de leur faire du mal ; c'est de leur faire du bien !

RECIT DU MEUNIER.

## LES KORILS DE PLAUDEN (1).

Il y avait autrefois dans le pays du *blé blanc* et dans celui de la *pointe de terre* (2) une race de nains ou *korigans* partagée en quatre peuplades qui habitaient les bois, les landes, les vaux et les métairies. Ceux qui habitaient les bois s'appelaient *kornikaneds*, parce qu'ils chantaient dans de petites cornes qu'ils portaient suspendues à leur ceintures ; ceux

(1) Cette tradition est répandue dans la Cornouailles comme dans l'évêché de Vannes. M. Corentin Tranois l'a recueillie dans le premier de ces pays et en a publié une charmante version dont nous avons profité (voyez la *Revue de Bretagne*, mars 1834).

(2) *Kern-é;* mot à mot, *c'est la corne*, c'est-à-dire la *pointe* de la terre. Ce nom, donné à la Cornouailles, exprime sa position à l'extrémité de l'Europe, et l'on n'a fait que le traduire en latin lorsqu'on a appelé ce pays *Gornu Galliæ*.

qui habitaient les landes s'appelaient *korils* parce qu'ils passaient toutes les nuits à danser des rondes au clair de lune, et ceux qui habitaient les vaux s'appelaient *poul-pikans*, c'est-à-dire qui ont leurs terriers dans les lieux bas (1). Quant aux *teuz*, c'étaient de petits hommes noirs qui se tenaient dans les prés et les blés mûrs ; mais, comme les autres korigans les accusèrent d'être les amis des chrétiens, ils furent obligés de s'enfuir dans le Léonnais où il en reste encore peut-être quelques-uns.

Au temps dont je parle, il n'y avait donc plus déjà, par ici, que des kornikaneds, des poulpikans et des korils ; mais ils étaient en si grand nombre, que, la nuit venue, bien peu de gens osaient s'aventurer près de leur palais de pierre.

Il y avait surtout en Plaudren, auprès du petit bourg de Loqueltas, une lande appelée *Motenn-Dervenn* (où, comme diraient les Galots, la *terre du*

(1) *Korni-kaneds ;* nom composé de *korn*, corne, et de *kana*, chanter ; *kouril* ou *koril*, du mot *korol*, danse ; *poul-pikans*, de *poul*, lieu bas, mare, et de *pika*, fouiller ; *teuz* ou *deuz*, de *du*, noir. (Voir à la fin du conte ce que nous disons de cette race de nains.)

*chêne,*) dans laquelle se trouvait un grand village de korils que l'on peut voir encore aujourd'hui. Les méchants nains y venaient danser toutes les nuits, et celui qui osait alors traverser la lande était sûr d'être entraîné dans leur ronde et forcé de tourner avec eux jusqu'au premier chant du coq; aussi ne se hasardait-on pas à y aller.

Cependant, un soir, Bénéad Guilcher, qui revenait avec sa femme d'un champ où il avait mené la charrue tout le jour pour le compte d'un fermier de Cadoudal, prit par la lande hantée afin de raccourcir le chemin. Il était de bonne heure, et il espérait que les korigans n'auraient point encore commencé leur danse; mais, arrivé au milieu du *Mottenn-Dervenn*, il les aperçut éparpillés autour des grandes pierres, comme des oiseaux sur un champ de blé. Il allait retourner en arrière, lorsque les cornes des nains des bois et les cris d'appel des nains des vallées retentirent derrière lui. Bénéad sentit ses jambes trembler, et dit à sa femme :

— Sainte Anne ! nous sommes perdus; car voici les kornikaneds et les poulpikans qui viennent re-

joindre les koriis pour mener le bal toute la nuit. Ils nous forceront à danser jusqu'au jour, et mon pauvre cœur n'y pourra tenir.

De fait, les troupes de korigans arrivaient de tous côtés, entourant Guilcher et sa femme comme les mouches de l'août entourent une goutte de miel; mais ils s'écartèrent en apercevant la petite fourche à nettoyer la charrue que Bénéad tenait à la main, et ils se mirent à chanter tous ensemble :

Laissons-le, laissons-la,
Fourche de charrue il a ;
Laissons-la, laissons-le,
La fourchette est avec eux.

Guilcher comprit alors que le bâton qu'il tenait à la main était une défense magique contre les korigans, et il passa au milieu d'eux avec sa *moitié de ménage* sans avoir rien à souffrir.

Ce fut un avertissement pour le pays. A partir

(1) Lez-hi, lez-hon,
Bác'h an arér zo gant hon;
Lez-hon, lez-hi,
Bâc'h arér zo gant hi.

de ce jour, tout le monde sortit le soir avec la petite fourche, et l'on put traverser, sans crainte les bruyères et les vaux.

Mais Bénéad ne trouva pas que ce fût assez d'avoir rendu ce service aux Bretons; c'était un homme d'esprit curieux et subtil, et d'aussi joyeuse humeur qu'aucun bossu des quatre évêchés bretonnants. Car je ne vous ai point encore dit que Bénéad portait une bosse de naissance placée juste entre les deux épaules, et dont il eût bien voulu se défaire au prix coûtant. Du reste, on le regardait comme un bon *mercenaire*, gegnant sa journée en conscience, et, aussi, comme un vrai chrétien.

Un soir, ne pouvant plus résister à son désir, il prit sa petite fourche, après s'être recommandé à sainte Anne, et s'en alla vers le *Mottenn-Dervenn*.

Du plus loin que les korils le virent, ils accoururent en criant :

— C'est Bénéad Guilcher !

— Oui, mes petits hommes, c'est moi, répondit

le bossu jovial : je viens vous faire une visite de voisinage.

— Sois le bienvenu, répliquèrent les korils. Veux-tu danser avec nous ?

— Faites excuse, braves gens, reprit Guilcher : mais vous avez l'haleine trop longue pour un pauvre infirme.

— Nous nous arrêterons quand tu le voudras, crièrent les korils.

— Me le promettez-vous, dit Bénéad, qui n'eût pas été fâché d'essayer la ronde, par curiosité, pour pouvoir en parler.

— Nous te le promettons, répondirent les nains.

— Sur la croix du Sauveur ?

— Sur la croix du Sauveur.

Le bossu, persuadé qu'un pareil serment le mettait à l'abri de tout malheur, prit place dans la chaîne, et les korils commencèrent la ronde en répétant leur chant accoutumé :

Lundi, mardi, mercredi,
Lundi, mardi, mercredi (1).

Au bout de quelques instants, Guilcher s'arrêta.

— Sauf le respect que je vous dois, mes gentilshommes, dit-il aux nains, votre chanson et votre danse me paraissent peu variées ; vous vous arrêtez trop tôt dans la semaine, et, sans être un rimeur habile, je crois que je puis allonger le refrain.

— Voyons ! voyons ! répétèrent les nains.

Alors le bossu reprit :

Lundi, mardi, mercredi.
Jeudi, vendredi, samedi.

Une grande rumeur s'éleva parmi les korils.

— *Stard ! Stard* (2) ! crièrent-ils, en entourant Guilcher ; tu es un chanteur d'esprit et un beau danseur : répète, répète !

(1) C'est le chant des korigans : *di-lun*, *di-meurs*, *di-merc'her*. La suite du récit apprend pourquoi ils ne dépassaient pas ces trois jours de la semaine.

(2) Cri d'encouragement des Bretons ; ils disent aussi, dans

Le bossu répéta :

Lundi, mardi, mercredi,
Jeudi, vendredi, samedi;

tandis que les korils tournaient avec une joie folle. Enfin ils s'arrêtèrent, et, se pressant autour de Guilcher, ils dirent tous à la fois :

— Que veux-tu? que désires-tu? richesse ou beauté? Fais un souhait, et nous te donnerons ce que tu auras voulu.

— Parlez-vous sérieusement? demanda le journalier.

— Que nous soyons condamnés à ramasser grain à grain tout le mil de l'évêché, si nous te trompons, répondirent-ils.

— Hé bien, reprit Guilcher, puisque vous voulez me faire un cadeau et que vous m'en laissez le choix, je ne vous demande qu'une chose, c'est d'enlever ce

le même sens, *hardi!* mais l'origine celtique de ce dernier mot nous paraît douteuse.

que j'ai là, entre les deux épaules, et de me rendre aussi droit que le bâton de la bannière de Loqueltas.

— Bien, bien, répliquèrent les korils, sois tranquille; viens ici!...

Et, saisissant Guilcher, ils le firent pirouetter dans l'air, ils le lancèrent de l'un à l'autre, comme une pelote de laine, jusqu'à ce qu'il eût achevé le tour du cercle. Alors il retomba sur ses pieds, étourdi, étouffé, mais sans bosse! Bénéad était rajeuni, agrandi, embelli! à moins d'être sa mère, c'était à ne plus le reconnaître.

Vous devinez quel étonnement quand il reparut à Loqueltas! On ne pouvait croire que ce fût Guilcher; sa femme elle-même ne savait trop si elle devait le recevoir. Pour se faire reconnaître il fallut que l'ancien bossu lui dit, au juste, combien elle avait de coiffes dans sa *credence* (1) et quelle était

(1) *Credanz;* armoire dans le breton de Vannes. C'est évidemment de là qu'est venu *credence,* vieux mot français encore en usage dans plusieurs provinces pour désigner une sorte de buffet.

la couleur de ses bas. Enfin, quand on fut assuré que c'était bien lui, chacun voulut savoir comment avait pu se faire un pareil changement ; mais Bénéad pensa que s'il l'avouait, on le regarderait comme le compère des korigans, et que toutes les fois qu'il y aurait un bœuf égaré ou une chèvre disparue, on s'en prendrait à lui pour les retrouver. Aussi répondit-il à ceux qui l'interrogeaient que tout s'était fait à son insu pendant qu'il dormait sur la lande. Les mal tournés le crurent et allèrent, tous les jours, se coucher dans les bruyères, avec l'espoir de se réveiller plus droits; mais d'autres comprirent qu'il y avait un secret dont Guilcher ne voulait rien dire.

Parmi ceux-ci se trouvait un tailleur aux cheveux rouges et aux yeux de travers, que l'on appelait Perr Balibouzik, parce qu'il bredouillait en parlant. Ce n'était point, comme sont d'habitude ses pareils, un compagnon rimeur aussi gai sur son établi que le rouge-gorge sur sa branche et sentant les crêpes de froment d'aussi loin que le chien sent le gibier ; Balibouzik ne riait pas, ne chantait jamais et ne se

nourrissait que de pain d'orge, dans lequel on voyait les pailles. C'était un avare, et, de plus, un mauvais chrétien qui prêtait son argent à de si gros intérêts, qu'il ruinait tous les pauvres journaliers du pays. Guilcher lui devait cinq écus depuis longtemps, sans pouvoir les rendre; Perr alla le trouver et les lui demanda de nouveau. L'ancien bossu s'excusa, en promettant de s'acquitter après les foins; mais Balibouzik déclara qu'il ne lui accorderait un délai qu'à la condition de savoir qui l'avait rajeuni et redressé. Ainsi forcé de tout avouer, Guilcher raconta sa visite aux korils; il dit quels mots il avait ajoutés à leur refrain et comment on lui avait donné à choisir entre deux souhaits.

Perr se fit répéter plusieurs fois tous les détails, puis s'en alla, en avertissant son débiteur qu'il lui laissait huit jours pour trouver les cinq écus.

Mais ce qu'il venait d'apprendre avait éveillé toute sa rage d'avarice. Il résolut, dès le soir même, de se rendre au *Mottenn-Dervenn*, de se mêler à la danse des korigans, et d'obtenir aussi le choix entre les

deux souhaits proposés à Guilcher : richesse ou beauté.

Dès que la lune fut levée, voilà donc Balibouzik le louche qui s'achemine vers la lande, sa petite fourche à la main. Les korils l'aperçoivent, accourent à sa rencontre et lui demandent s'il veut danser. Perr y consent, après avoir fait ses conditions comme Bénéad, et il entre dans la ronde des petits hommes noirs qui se mettent à répéter le refrain agrandi par Guilcher :

Lundi, mardi, mercredi,
Jeudi, vendredi, samedi.

— Attendez ! s'écrie le tailleur saisi d'une inspiration subite ; moi aussi je veux ajouter quelque chose à votre chanson.

— Ajoute, ajoute, répondirent les korils.

Et tous reprirent ensemble :

Lundi, mardi, mercredi,
Jeudi, vendredi, samedi.

Ils s'arrêtèrent, et Balibouzik ajouta seul en bégayant :

Et di... di... di... dimanche aussi.

Les nains poussèrent une longue clameur.

— Après ! crièrent-ils tous à la fois.

Di... dimanche aussi,

répéta la tailleur.

— Mais après... après.

— *Di... dimanche.*

— Après, après, après !

— *Di... dimanche aussi !*

Le cercle des korils se rompit ; tous couraient comme furieux de ne pouvoir se faire comprendre. Le pauvre bègue épouvanté, demeura la bouche ouverte, sans pouvoir rien dire. Enfin les flots de petites têtes noires s'apaisèrent un peu ; ils entou-

rèrent Balibouzik, et mille voix crièrent en même temps :

— Fais un souhait ? fais un souhait !

Perr reprit courage.

— Un sou... sou... hait, répéta-t-il ; Guilcher a choi... si entre richesse et beauté.

— Oui ; Guilcher a choisi beauté et laissé richesse.

— Hé bien, moi, je choisis ce que Guil... Guilcher a laissé.

— Bien, bien ! crièrent les korils ; viens ici ; tailleur.

Perr enchanté s'approcha ; ils l'enlevèrent comme ils avaient enlevé Bénéad, le firent rebondir de main en main jusqu'au bout de la chaîne, et quand il retomba sur ses pieds, il avait entre les deux épaules ce que Guilcher avait laissé, c'est-à-dire une bosse !

Le tailleur ne s'appelait plus Balibouzik tout court ; c'était maintenant Tortik-Balibouzik.

Le pauvre déformé revint à Loqueltas, honteux comme un chien qui a eu la queue coupée. Dès qu'on apprit ce qui lui était arrivé, il n'y eut personne qui ne voulût le voir. Toutes les commères venaient, avec un vieux sabot dans la main, sous prétexte de demander du feu, et chacune criait Jésus ! en voyant son dos devenu aussi rond que la mardelle d'un puits. Perr enrageait sous sa bosse et jurait tout bas qu'il se vengerait de Guilcher ; car lui seul était cause du malheur ; c'était le favori des korigans et il leur avait, sans doute, demandé de faire cet affront à son créancier.

Aussi, les huit jours promis une fois écoulés, Tortik-Balibouzik annonça à Bénéad que s'il ne pouvait lui payer ces cinq écus, il allait avertir les hommes de justice de faire tout vendre chez lui. Bénéad eut beau le prier, le nouveau bossu ne voulut rien écouter et annonça que, dès le lendemain, il mettrait en foire (1) ses meubles, ses outils et son pourceau.

(1) Expression bretonne pour désigner la vente chez un débiteur : *Ober foar var arrebeury*.

La femme de Guilcher jeta les hauts cris, en répétant qu'ils étaient déshonorés dans la paroisse, qu'il ne leur restait plus qu'à prendre le bissac et le bâton blanc pour aller mendier aux portes; que c'était bien la peine, à Bénéad, d'être devenu un homme droit et de belle prestance pour se laisser mettre la ceinture de paille (1), et mille autres choses sans raison, comme en disent les femmes affligées.... et celles qui ne le sont pas.

A toutes ces plaintes, Guilcher ne répondait rien, sinon qu'il fallait s'en remettre à la volonté de Dieu et de la Vierge; mais son cœur était humilié jusqu'au fond. Il se reprochait maintenant de n'avoir point préféré richesse à beauté, quand on lui avait laissé le choix, et il eût voulu pouvoir reprendre sa bosse bien garnie d'écus d'or ou même d'argent. Après avoir cherché en vain un moyen de

(1) Expression bretonne, venant de ce qu'autrefois les insolvables étaient promenés autour de la paroisse avec une ceinture de paille. La paille avait, du reste, une signification symbolique conservée même de nos jours (voyez la *Saisie Brandon*).

sortir d'embarras, il se décida donc à retourner au *Mottenn-Dervenn.*

Les korils le reçurent avec des clameurs de joie, comme la première fois et lui firent place dans leur ronde. Quoique Bénéad n'eût guère le cœur au plaisir il ne voulut point attrister la danse et il se mit à sauter de toutes ses forces. Les nains ravis couraient comme les feuilles mortes que le vent fait tourbillonner en hiver. Tout en courant, ils répétaient le premier vers de leur chanson, leur compagnon répondait par le second, ils reprenaient le troisième, et, comme c'était le dernier, Guilcher était obligé de terminer l'air sans paroles, ce qui au bout de quelque temps, lui parut ennuyeux.

— Si j'osais dire mon avis, mes petits seigneurs dit-il aux korigans ; votre chanson me fait le même effet que le chien du boucher, elle marche sur trois jambes.

— C'est la vérité ! c'est la vérité ! crièrent toutes les voix.

— Je crois, reprit Bénéad, qu'elle aurait meilleure façon si on lui ajoutait un quatrième pied.

— Ajoute, ajoute ! répètèrent les nains.

Et tous reprirent d'une voix perçante :

Lundi, mardi, mercredi,
Jeudi, vendredi, samedi,
Avec le dimanche aussi...

Il y eut un court silence ; les nains attendaient ce que Guilcher allait dire.

— Et voilà la semaine finie !

acheva-t-il gaiement.

Mille cris qui ne formaient qu'un cri s'élevèrent de tous les côtés de la lande. En un instant, tout fut couvert de korigans qui accouraient ; il en sortait des touffes d'herbes, des bouquets de genêts, des fentes de rochers ; on eût dit une ruche de petits hommes noirs ; tous ils gambadaient parmi les bruyères en criant :

Guilcherik, notre cher sauveur,
A rempli l'arrêt du Seigneur (1).

— Sur mon salut, que veut dire ceci ? s'écria Bénéad étonné.

— Cela veut dire, répliquèrent les korigans, que Dieu nous avait condamnés à rester parmi les hommes et à danser toutes les nuits, sur les landes, jusqu'à ce qu'un chrétien eût complété notre refrain ; tu l'avais déjà allongé et nous espérions que le tailleur envoyé par toi le finirait ; mais il s'est arrêté au moment de l'achever, et c'est pourquoi nous l'avons puni. Tu viens heureusement de faire ce qu'il n'avait point fait ; notre temps d'épreuve est fini et nous retournons dans notre royaume qui s'étend sous la terre, plus bas que la mer et les rivières.

— S'il en est ainsi, dit Guilcher, et que vous m'ayez cette obligation, ne partez point sans tirer de peine un ami.

— Que te faut-il ?

(1) Guilcherik, ar mignonn' dy,
Neuz achiv arrest ar mæstri.

— De quoi payer Balibouzik aujourd'hui et le fournier (1) toujours.

— Prends nos sacs, prends nos sacs ! s'écrièrent les korigans.

Et ils jetèrent aux pieds de Bénéad les petites poches de toile rousse qu'ils portaient en bandoulière.

Celui-ci en ramassa autant qu'il en put porter et s'encourut tout joyeux à la maison.

— Allumez la résine, cria-t-il à sa femme, en entrant, et fermez la claie, afin qu'aucun voisin ne puisse nous voir, car j'apporte de quoi acheter trois paroisses avec leurs juges et leurs recteurs.

En même temps, il déposa sur la table tous les petits sacs et se mit à les ouvrir. Mais, hélas ! il avait calculé le prix du beurre avant d'avoir acheté la

(1) Ce sont les fourniers qui, dans les villages bretons, exercent la profession de boulangers.

vache (1) ! Les sacs ne renfermaient que du sable, des feuilles mortes , des crins et une paire de ciseaux.

A cette vue , il poussa un si grand cri, que sa femme, qui était allée fermer la porte, revint sur ses pas en demandant ce qu'il y avait. Bénéad lui raconta sa promenade au *Mottenn-Dervenn*, et tout ce qui s'y était passé.

— Que sainte Anne nous assiste ! s'écria la femme effrayée, les korigans se sont joués de vous.

— Hélas ! je le vois bien maintenant, répondit Guilcher.

— Et vous avez osé, malheureux que vous êtes ! toucher à ces sacs qui ont appartenu à des maudits.

(1) Trompuz a zo compodi an amoneun,
Pe ar buoh no zo kuet chaos perneinn.
(Dialecte de Vannes.)

C'est l'équivalent de notre proverbe sur la peau de l'ours, qu'il ne faut pas vendre avant d'avoir tué l'animal.

— Je croyais y trouver quelque chose de meilleur, répondit piteusement Bénéad.

— Il ne vient rien de valeur de qui ne vaut rien, répliqua la vieille femme ; ce que vous apportez là va jeter un mauvais sort sur la maison ; Jésus ! pourvu qu'il me reste de l'eau bénite.

Elle courut à son lit, décrocha du mur un petit bénitier de faïence et y trempa une branche de buis ; mais à peine la rosée de Dieu eut-elle touché les sacs, que les crins se changèrent en colliers de perles, les feuilles mortes en pièces d'or et le sable en diamants ! L'enchantement était détruit et les richesses que les korigans avaient voulu cacher aux chrétiens étaient forcées de reprendre leur véritable apparence !

Guilcher rendit à Balibouzik ses cinq écus ; il donna à chaque pauvre de la paroisse un boisseau de blé avec six aunes de toile, et paya au recteur cinquante messes à dix blancs (1) ; puis il partit avec

(1) *Blaxk;* c'est le nom que l'on donne, dans le pays de

sa femme pour Josselin, où ils achetèrent une maison et où ils eurent des enfants qui aujourd'hui sont devenus des gentilshommes.

Vannes, au sou parisis ou sou marqué (valant quinze deniers tournois).

RÉCIT DU SABOTIER.

## PERONNIK L'IDIOT (1).

Vous n'êtes pas sans avoir rencontré de ces pauvres innocents que le prêtre a baptisés avec de l'huile de lièvre (2) et qui ne savent que s'arrêter

(1) Il ne faut pas que ce mot d'idiot fasse illusion; l'idiot des contes populaires est la personnification de la faiblesse rusée l'emportant sur la force; il est toujours plus ou moins de la famille du berger de l'Avocat patelin. L'idiotisme joue, dans les traditions des peuples chrétiens, le même rôle que jouait la laideur physique dans celles des peuples de l'antiquité. Ceux-ci prenaient pour accomplir les faits extraordinaires le bossu Ésope, ceux-là prendront Peronnik ou tout autre garçon simple d'esprit, afin que le contraste entre le héros et l'action soit plus frappant et le résultat plus inattendu.

Nous renvoyons, du reste, le lecteur à la note qui suit cette tradition pour l'examen particulier qu'elle nous a semblé mériter.

(2) *Badezet gad eol gad;* c'est une expression consacrée en Bretagne lorsque l'on veut parler d'une tête faible.

devant les portes pour demander leur pain. On dirait des veaux qui ont perdu le chemin de leur étable. Ils regardent de tous côtés avec de grands yeux et la bouche ouverte, comme s'ils cherchaient quelque chose; mais ce qu'ils cherchent n'est pas assez commun dans le pays pour qu'on le trouve sur les grands chemins, car c'est de l'esprit.

Peronnik était un de ces pauvres idiots qui ont pour père et mère la charité des chrétiens. Il allait devant lui sans savoir où; quand il avait soif, il buvait aux fontaines; quand il avait faim, il demandait aux femmes qu'il voyait sur leurs seuils, les croûtes de rebut; quand il avait sommeil, il cherchait une meule de paille et y creusait son lit, comme un lézard.

Du reste, Peronnik n'était pas mal vêtu pour son état. Il avait une culotte de toile à laquelle il ne manquait que le fond, un gilet garni d'une manche et la moitié d'un bonnet qui avait été neuf. Aussi, quand Peronnik avait mangé, il chantait de tout son cœur, et il remerciait Dieu, soir et matin, de lui avoir fait tant de présents sans y être obligé.

Quant à savoir un métier, Peronnik n'en avait jamais appris ; mais il était habile en beaucoup de choses. Il faisait autant de repas qu'on voulait, il dormait plus longtemps que personne, et il imitait avec sa langue le chant des alouettes. Il y en a maintenant plus d'un dans le pays qui n'en pourrait pas faire autant.

A l'époque dont je vous parle (c'est-à-dire il y a mille ans et plus) le *pays du blé blanc* n'était pas tout à fait comme vous le voyez aujourd'hui. Depuis ce temps-là bien des gentilshommes ont mangé leur héritage et changé leurs futaies en sabots; aussi, la forêt de Paimpont s'étendait-elle sur plus de vingt paroisses. Il y en a même qui disent qu'elle passait la rivière et allait rejoindre Elven.

Quoi qu'il en soit, Peronnik arriva un jour à une ferme bâtie sur la lisière du bois, et, comme il y avait déjà longtemps que la cloche du *Benedicite* sonnait dans son estomac, il s'approcha pour demander à manger.

La fermière était justement à genoux sur le seuil

de la porte et se préparait à nettoyer la bassine à bouillie avec sa pierre à fusil (1); mais quand elle entendit la voix de l'idiot qui demandait à manger au nom du vrai Dieu, elle s'arrêta et lui tendit le chaudron.

— Tiens, dit-elle, mon pauvre Jean le Veau (2), mange le gratin et dis un *Pater* pour nos pourceaux qui ne peuvent pas engraisser.

Peronnik s'assit à terre, mit la bassine entre ses jambes, et se mit à gratter avec ses ongles; mais il ne réussissait à trouver que bien peu de choses, car toutes les cuillers de la maison avaient déjà passé par là. Cependant il se lécha les doigts, en faisant entendre un grognement de satisfaction, comme s'il n'eût jamais mangé rien de meilleur.

— C'est de la farine de mil, dit-il à demi-voix, de la farine de mil détrempée avec du lait de vache

(1) Sur les côtes, on enlève le gratin attaché aux parois des bassines à bouillie avec une coquille de moule; dans l'intérieur, on se sert, pour le même usage, d'un caillou coupant, qui est le plus souvent une pierre à fusil.

(2) *Iann ar lue,* imbécile.

noire (1) par la meilleure faiseuse de tout le bas pays.

La fermière, qui s'en allait, se retourna flattée.

— Pauvre innocent, dit-elle, il en reste bien peu; mais j'ajouterai un morceau de pain de méteil (2).

Elle apporta au jeune garçon l'entamure d'une miche qui arrivait du four; Peronnik y mordit comme un loup dans une cuisse d'agneau et s'écria qu'il devait avoir été pétri par le boulanger de monseigneur l'évêque de Vannes! La paysanne enorgueillie répondit que c'était bien autre chose quand on le mangeait avec du beurre nouvellement baratté, et, pour le prouver, elle en apporta dans la petite écuelle couverte. Après en avoir goûté, l'idiot déclara que c'était du *beurre vivant* (3), que celui de la *semaine blanche* ne le valait pas (4), et, afin de

(1) Le lait de vache noire passe, en Bretagne, pour le plus sain et le plus délicat.

(2) *Mistilhon*, mélange de seigle et de froment.

(3) *Aman fresk-beo*.

(4) Les Bretons attribuent au beurre de la semaine blanche et des Rogations une délicatesse particulière et même des

mieux appuyer ses éloges, il étendit sur son entamure tout ce qui se trouvait dans la sébile. Mais le contentement empêcha la fermière de s'en apercevoir, et elle ajouta encore à ce qu'elle avait déjà donné un morceau de lard qui restait de la soupe du dimanche.

Peronnik vantait toujours plus chaque morceau et avalait tout, comme si c'eût été de l'eau de source, car il n'avait point fait, depuis bien longtemps, un pareil repas. La fermière allait et venait, tout en le regardant manger, et ajoutait, par-ci par-là, quelques bribes qu'il recevait en faisant le signe de la croix.

Pendant qu'il était ainsi occupé à prendre des forces, voilà qu'un cavalier armé parut à la porte de la maison, et s'adressa à la femme pour lui demander le chemin du château de Kerglas.

— Jésus mon Dieu ! monsieur le gentilhomme, est-ce là que vous allez ? s'écria la fermière.

propriétés médicales, à cause de l'excellence des herbages cette époque.

— Oui, répondit l'homme de guerre, et je suis venu pour cela d'un pays si éloigné, qu'il a fallu marcher trois mois, nuit et jour, pour arriver jusqu'ici.

— Et que venez-vous chercher à Kerglas? reprit la Bretonne.

— Je viens chercher le bassin d'or et la lance de diamant.

— Ce sont donc deux choses d'un grand prix? demanda Peronnik.

— D'un plus grand prix que toutes les couronnes de la terre, répondit l'étranger, car outre que le bassin d'or produit, à l'instant, les mets et les richesses que l'on désire, il suffit d'y boire pour être guéri de tous ses maux, et les morts eux-mêmes ressuscitent en le touchant de leurs lèvres. Quant à la lance de diamant, elle tue et brise tout ce qu'elle touche.

— Et à qui appartiennent cette lance de diamant et ce bassin d'or? reprit Peronnik émerveillé.

— A un magicien que l'on appelle Rogéar; et qui habite le château de Kerglas, répondit la fermière ; on le voit tous les jours passer, à la lisière du bois, monté sur sa jument noire que suit un poulain de treize mois ; mais nul n'oserait l'attaquer, car il tient dans sa main la lance sans merci.

— Oui, reprit l'étranger, mais l'ordre de Dieu lui défend de s'en servir au château de Kerglas. Dès qu'il y arrive, la lance et le bassin sont déposés au fond d'un souterrain obscur qu'aucune clef ne peut ouvrir; aussi est-ce là que je veux aller attaquer le magicien.

— Hélas! vous ne pourrez réussir, mon maître, reprit la paysanne; plus de cent autres gentilshommes ont essayé l'aventure, avant vous, sans qu'aucun ait reparu.

— Je le sais, bonne femme, répliqua le cavalier; mais ils n'avaient pas reçu, comme moi, les instructions de l'ermite de Blavet.

— Et que vous a dit l'ermite? demanda Peronnik.

— Il m'a averti de tout ce que j'aurai à faire, reprit l'étranger; d'abord il faudra que je traverse le bois trompeur où toutes espèces d'enchantements seront employées pour m'effrayer et me faire perdre ma route. La plupart de ceux qui m'ont précédé s'y sont égarés et y ont péri de froid, de fatigue ou de faim.

— Et si vous le passez? dit l'idiot.

— Si je le passe, continua le gentilhomme, je rencontrerai un korigan armé d'un aiguillon de feu qui réduit en cendres tout ce qu'il touche. Ce korigan veille près d'un pommier auquel il faudra que je prenne une pomme.

— Et ensuite? ajouta Peronnik.

— Ensuite, je trouverai la *fleur qui rit*, gardée par un lion dont la crinière est formée de vipères, et il faudra que je cueille la fleur; après quoi j'aurai à passer le lac des dragons, à combattre l'homme

noir armé d'une boule de fer qui atteint toujours le but et revient d'elle-même à son maître ; j'entrerai enfin dans le vallon des plaisirs, où je verrai tout ce qui peut tenter un chrétien et le retenir, et j'arriverai à une rivière qui n'a qu'un seul gué. Là se trouvera une dame vêtue de noir que je prendrai en croupe et qui me dira ce que je dois faire.

La fermière essaya de prouver à l'étranger qu'il ne pourrait jamais supporter toutes ces épreuves ; mais celui-ci répondit que ce n'était point là une affaire à être jugée par les femmes, et, après s'être fait indiquer l'entrée de la forêt, il mit son cheval au galop et disparut parmi les arbres.

La fermière poussa un gros soupir, en déclarant que c'était un mort de plus que le Christ allait avoir à juger ; elle donna quelques croûtes à Peronnik et l'engagea à continuer son chemin.

Celui-ci allait suivre son conseil lorsque le maître de la ferme arriva des champs. Il venait justement de renvoyer l'enfant qui gardait les vaches à l'entrée du bois, et il cherchait, dans son esprit, comment il pourrait le remplacer.

La vue de l'idiot fut pour lui un trait de lumière; il pensa qu'il avait trouvé ce qui lui manquait, et, après quelques questions, il demanda brusquement à Peronnik s'il voulait rester à la ferme pour surveiller le bétail. Peronnik eût préféré avoir à se surveiller tout seul, car personne n'avait plus de courage que lui pour ne rien faire; mais il sentait encore sur ses lèvres le goût du lard, du beurre frais, du pain de méteil et du gratin de mil; aussi se laissa-t-il tenter et accepta-t-il la proposition du fermier.

Celui-ci le conduisit sur-le-champ au bord de la forêt; il compta tout haut les vaches (sans oublier les génisses), lui coupa une baguette de coudrier pour qu'il pût les conduire, et l'avertit de les ramener au soleil couchant.

Voilà donc Peronnik devenu curé de bestiaux, devant les empêcher de mal faire, et courant de la noire à la rousse et de la rousse à la blanche pour les retenir où il fallait.

Or, pendant qu'il courait ainsi de côté et d'autre,

il entendit tout à coup des pas de chevaux, et il aperçut, dans une des allées du bois, le géant Rogéar assis sur sa jument, suivi du poulain de treize mois. Il portait au cou le bassin d'or et à la main la lance de diamant qui brillait comme une flamme. Peronnik effrayé se cacha derrière un buisson ; le géant passa près de lui, puis continua sa route. Lorsqu'il eut disparu, l'idiot sortit de sa cachette et regarda le côté par lequel il était parti, mais sans pouvoir reconnaître le chemin qu'il avait suivi.

Cependant des cavaliers armés arrivaient sans cesse pour chercher le château de Kerglas et on n'en voyait aucun revenir. Le géant, au contraire, faisait tous les jours sa promenade. L'idiot, qui avait fini par s'enhardir, ne se cachait plus lorsqu'il passait, et le regardait, de loin, avec des yeux d'envie, car le désir de posséder le bassin d'or et la lance de diamant grandissait chaque jour dans son cœur. Mais il en était de cela comme d'une bonne femme, c'était une chose plus facile à souhaiter qu'à obtenir.

Un soir que Peronnik était seul dans la pâture,

comme d'habitude, voilà qu'un homme à barbe blanche s'arrêta à la lisière de la forêt. L'idiot crut que c'était encore quelque étranger qui venait pour tenter les aventures, et il lui demanda s'il ne cherchait pas la route de Kerglas.

— Je ne la cherche pas, car je la connais, répondit l'inconnu.

— Vous y êtes allé et le magicien ne vous a pas tué ! s'écria l'idiot.

— Parce qu'il n'avait rien à craindre de moi, répliqua le vieillard à barbe blanche ; on me nomme le sorcier Bryak et je suis le frère aîné de Rogéar. Quand je veux l'aller visiter je viens ici, et, comme malgré ma puissance je ne pourrais traverser le bois enchanté sans m'égarer, j'appelle le poulain noir pour me conduire.

A ces mots, il traça trois cercles avec son doigt sur la poussière, répéta tout bas des paroles que le démon apprend aux sorciers, puis il s'écria :

Poulain libre des pieds, poulain libre des dents,
Poulain, je suis ici, viens vite, je t'attends (1).

Le petit cheval parut aussitôt. Bryak lui mit un licou, une entrave, monta sur son dos et le laissa rentrer dans la forêt.

Peronnik ne dit rien à personne de cette aventure ; mais il comprenait maintenant que la première chose pour se rendre à Kerglas était de monter le poulain qui connaissait la route. Malheureusement il ne savait ni tracer les trois cercles, ni prononcer les paroles magiques nécessaires pour faire entendre l'appel :

Poulain libre des pieds, poulain libre des dents,
Poulain, je suis ici, viens vite, je t'attends.

Il fallait donc trouver une autre manière de s'en rendre maître, et, une fois qu'il serait pris, le moyen de cueillir la pomme, de saisir la *fleur qui rit*, d'échapper à la boule de l'homme noir, et de traverser le vallon des plaisirs.

(1) Hebel dishual, digabest,
Deuïi buan, me so prest.

Peronnik y songea longtemps, et il lui sembla enfin qu'il pourrait réussir. Ceux qui sont forts vont chercher le danger avec leur force, et, le plus souvent, ils y périssent ; mais les faibles prennent les choses de côté. Ne pouvant espérer de combattre le géant, l'idiot résolut d'avoir recours à la ruse. Quant aux difficultés, il ne s'en effraya pas ; il savait que les nèfles sont dures comme cailloux quand on les cueille, et qu'avec un peu de paille et beaucoup de patience elles finissent, pourtant, par mollir (1).

Il fit donc tous ses préparatifs pour l'heure ou le géant devait paraître à l'entrée du bois. Il arrangea d'abord un licou et une entrave de chanvre noir, un lacet à prendre les bécasses, dont il trempa les crins dans l'eau bénite, une poche de toile qu'il remplit de glu et de plumes d'alouettes, un chapelet, un sifflet de sureau et un morceau de croûte frotté de lard rance. Cela fait, il émietta le pain de son déjeuner le long de la route que suivait Rogéar, sa jument et son poulain de treize mois.

(1) C'est un proverbe breton :

Gad colo hac amser
E veura ar mesper.

Tous trois parurent à l'heure ordinaire et traversèrent la pâture, comme ils le faisaient tous les jours : mais le poulain, qui marchait la tête basse et flairant la terre, sentit les miettes de pain et s'arrêta pour les manger, de sorte qu'il se trouva bientôt seul et hors de vue du géant. Alors Peronnik s'approcha doucement; il lui jeta son licou, attacha deux de ses pieds avec l'entrave, sauta sur son dos et le laissa aller à sa fantaisie, car il était bien sûr que le poulain, qui connaissait le chemin, le conduirait au château de Kerglas.

Le jeune cheval prit effectivement, sans hésiter, une des routes les plus sauvages, marchant aussi vite que le lui permettait l'entrave.

Peronnik tremblait comme une feuille, car tous les enchantements de la forêt se réunissaient pour l'effrayer. Tantôt il lui semblait qu'un gouffre sans fond s'ouvrait devant sa monture, tantôt les arbres paraissaient s'enflammer et il se trouvait au milieu d'un incendie ; souvent, au moment de passer un ruisseau, le ruisseau devenait torrent et menaçait de l'emporter; d'autres fois, quand il suivait un sen-

tier, au pied de la colline, d'immenses rochers avaient l'air de se détacher et de rouler vers lui pour l'écraser. L'idiot avait beau se dire que c'étaient des tromperies du magicien, il sentait sa moelle se refroidir de peur. Enfin il se décida à enfoncer son bonnet sur ses yeux pour ne rien voir et à laisser le poulain l'emporter.

Tous deux arrivèrent ainsi dans une plaine où cessaient les enchantements. Alors Peronnik releva son bonnet et regarda autour de lui.

C'était un lieu aride et plus triste qu'un cimetière. De loin en loin, on voyait les squelettes des gentilshommes qui étaient venus pour chercher le château de Kerglas. Ils étaient là, étendus à côté de leurs chevaux, et des loups gris achevaient de ronger leurs os.

Enfin l'idiot rencontra une prairie ombragée tout entière par un seul pommier si chargé de fruits, que les branches pendaient jusqu'à terre. Devant l'arbre était le korigan tenant à la main l'épée de

feu qui réduisait en cendres tout ce qu'elle touchait.

A la vue de Peronnik, il jeta un cri semblable à celui de la corneille de mer et leva son épée ; mais, sans paraître s'étonner, le jeune garçon ôta son bonnet avec politesse.

— Ne vous dérangez pas, mon petit prince, dit-il ; je veux seulement passer pour me rendre à Kerglas, où le seigneur Rogéar m'a donné rendez-vous.

— A toi, répond le nain, et qui es-tu donc ?

— Je suis le nouveau serviteur de notre maître, reprit l'idiot ; vous savez bien, celui qu'il attend !

— Je ne sais rien, répliqua le nain, et tu m'as tout l'air d'un affronteur.

— Faites excuse, interrompit Peronnik, ce n'est pas mon métier ; je suis seulement preneur et dresseur d'oiseaux. Mais, pour Dieu ! ne me retardez pas, car M. le magicien compte sur moi, et même il m'a prêté son poulain, comme vous voyez, pour que j'arrive plus tôt au château.

Le korigan remarqua, en effet, alors, que Peronnik montait le jeune cheval du magicien, et il commença à penser qu'il lui disait vrai. L'idiot avait d'ailleurs l'air si innocent, qu'on ne pouvait le croire capable d'inventer une histoire. Cependant il parut encore douter et il lui demanda quel besoin le magicien avait d'un oiseleur.

— Un grand besoin, à ce qu'il paraît, répliqua Peronnik, car, selon son dire, tout ce qui graine et et tout ce qui mûrit dans le jardin de Kerglas est à l'instant dévoré par les oiseaux.

— Et comment feras-tu pour les empêcher ? demanda le nain.

Perronnik montra le petit piége qu'il avait fabriqué et dit qu'aucun oiseau n'y pouvait échapper.

— C'est ce dont je veux m'assurer, reprit le korigan. Mon pommier est aussi ravagé par les merles et par les grives; tends ton piége, et, si tu peux les prendre, je te laisserai passer.

Peronnik y consentit; il attacha son poulain à un

arbre, s'approcha du tronc du pommier, y fixa un des bouts du piége, puis il appela le korigan pour tenir l'autre bout, tandis qu'il préparait les brochettes. Celui-ci fit ce que l'idiot demandait ; alors Peronnik tira subitement le nœud coulant, et le nain se trouva lui-même pris comme un oiseau.

Il poussa un cri de rage et voulut se dégager ; mais le lacet, qui avait été trempé dans l'eau bénite, résista à tous ses efforts. L'idiot eut le temps de courir à l'arbre, d'y cueillir une pomme et de remonter sur le poulain, qui continua sa route.

Ils sortirent ainsi de la plaine, et se trouvèrent en face d'un bosquet composé des plus belles plantes. Il y avait là des roses de toutes couleurs, des genêts d'Espagne, des chèvrefeuilles rouges, et pardessus le tout, s'élevait une fleur mystérieuse qui riait ; mais un lion à crinière de vipère courait autour du bosquet, en roulant les yeux et faisant grincer ses dents comme deux meules de moulin nouvellement repiquées.

Peronnik s'arrêta et salua de nouveau, car il sa-

vait que devant les puissants un bonnet est moins utile sur la tête qu'à la main. Il souhaita toutes sortes de prospérités au lion ainsi qu'à sa famille, et lui demanda s'il était bien sur la route qui conduisait à Kerglas.

— Et que vas-tu faire à Kerglas? cria l'animal féroce d'un air terrible.

— Sauf votre respect, répondit timidement l'idiot, je suis au service d'une dame qui est l'amie du seigneur Rogéar, et qui lui envoie, en présent, de quoi faire un pâté d'alouettes.

— Des alouettes, répéta le lion, qui passa la langue sur ses moustaches, voilà bien un siècle que je n'en ai mangé. En apportes-tu beaucoup?

— Tout ce que peut tenir ce sac, monseigneur, répondit Peronnik, en montrant la poche de toile qu'il avait remplie de plumes et de glu.

Et, pour faire croire ce qu'il disait, il se mit à contrefaire le gazouillement des alouettes.

Ce chant augmenta l'appétit du lion.

— Voyons, reprit-il, en s'approchant, montre-moi tes oiseaux; je veux savoir s'ils sont assez gros pour être servis à notre maître.

— Je ne demanderais pas mieux, répondit l'idiot; mais si je les tire du sac, j'ai peur qu'ils ne s'envolent.

— Entr'ouvre-le seulement pour que j'y regarde, répliqua la bête féroce.

C'était justement ce que Peronnik espérait; il présenta la poche de toile au lion, qui y fourra la tête pour saisir les alouettes, et se trouva pris dans les plumes et dans la glu. L'idiot serra vite le cordon du sac autour de son cou, fit le signe de la croix sur le nœud pour le rendre indestructible; puis, courant à la fleur qui riait, il la cueillit et repartit de toute la vitesse de son poulain.

Mais il ne tarda pas à rencontrer le lac des dragons, qu'il fallait traverser à la nage, et, à peine

y fut-il entré, que ceux-ci accoururent de toutes parts pour le dévorer.

Cette fois, Peronnik ne s'amusa pas à leur tirer son bonnet; mais il se mit à leur jeter les grains de son chapelet comme on jette du blé noir aux canards, et, à chaque grain avalé, un des dragons se retournait sur le dos et mourait, si bien que l'idiot put gagner l'autre rive sans aucun mal.

Restait à traverser le vallon gardé par l'homme noir. Peronnik l'aperçut bientôt à l'entrée, enchaîné au rocher par le pied, et tenant à la main une boule de fer qui, après avoir frappé le but, lui revenait d'elle-même. Il avait autour de la tête six yeux qui veillaient habituellement les uns après les autres; mais, dans ce moment, il les tenait tous six ouverts. Peronnik sachant que, s'il était aperçu, la boule de fer l'atteindrait avant qu'il eût pu parler, prit le parti de se glisser le long du taillis. Il arriva ainsi, en se cachant derrière les buissons, à quelques pas de l'homme noir. Celui-ci venait de s'asseoir, et deux de ses yeux s'étaient fermés pour se reposer. Peronnik jugeant qu'il avait sommeil, se mit à chanter à

demi-voix le commencement de la grand'messe. L'homme noir parut d'abord étonné; il redressa la tête; puis, comme le chant agissait sur lui, il ferma un troisième œil. Peronnik entonna alors le *Kyrie eleison* sur le ton des prêtres qui sont possédés par le *diable assoupissant* (1). L'homme noir ferma son quatrième œil et la moitié du cinquième. Peronnik commença les vêpres; mais, avant qu'il fût arrivé au *Magnificat*, l'homme noir était endormi.

Alors, le jeune garçon prit le poulain à la bride pour le faire marcher doucement par les endroits couverts de mousses, et, passant près du gardien, il entra dans la vallée des plaisirs.

C'était ici l'endroit le plus difficile, car il ne s'agissait plus d'éviter un danger, mais de fuir une tentation. Peronnik appela tous les saints de la Bretagne à son aide.

Le vallon qu'il traversait était semblable à un

(1) Les Bretons croient à un diable particulier qui fait dormir à l'église et qu'ils appellent *ar c'houskezik*, du verbe *kouska*, qui signifie dormir.

jardin rempli de fruits, de fleurs et de fontaines, mais les fontaines étaient de vins et de liqueurs délicieuses, les fleurs chantaient avec des voix aussi douces que les chérubins du paradis, et les fruits venaient s'offrir d'eux-mêmes. Puis, à chaque détour d'allée, Peronnik voyait de grandes tables servies comme pour des rois; il sentait la bonne odeur des pâtisseries qu'on tirait du four, il voyait des valets qui semblaient l'attendre; tandis que, plus loin, de belles jeunes filles, qui sortaient du bain et qui dansaient sur l'herbe, l'appelaient par son nom et l'invitaient à conduire le bal.

L'idiot avait beau faire le signe de la croix, il ralentissait insensiblement le pas du poulain; il levait le nez au vent pour mieux sentir la fumée des plats et pour mieux voir les baigneuses; il allait peut-être s'arrêter et c'en était fait de lui, si le souvenir du bassin d'or et de la lance de diamant n'eût, tout à coup, traversé son esprit; il se mit aussitôt à siffler dans son sifflet de sureau pour ne pas entendre les douces voix, à manger son pain frotté de lard rance pour ne pas sentir l'odeur des plats, et à re-

garder les oreilles de son cheval pour ne pas voir les danseuses.

De cette manière, il arriva au bout du jardin sans malheur, et il aperçut enfin le château de Kerglas.

Mais il en était encore séparé par la rivière dont on lui avait parlé et qui n'avait qu'un seul gué. Heureusement que le poulain le connaissait et entra dans l'eau au bon endroit.

Peronnik regarda alors autour de lui s'il ne verrait pas la dame qu'il devait conduire au château, et il l'aperçut assise sur un rocher; elle était vêtue de satin noir et sa figure était jaune comme celle d'une Mauresque.

L'idiot tira encore son bonnet et lui demanda si elle ne voulait point traverser la rivière.

— Je t'attendais pour cela, répondit la dame; approche que je puisse m'asseoir derrière toi.

Peronnik s'approcha, la prit en croupe et com-

mença à passer le gué. Il était à peu près au milieu du passage quand la dame lui dit :

— Sais-tu qui je suis, pauvre innocent ?

— Faites excuse, répondit Peronnik ; mais, à vos habits, je vois bien que vous êtes une personne noble et puissante.

— Pour noble, je dois l'être, reprit la dame, car mon origine date du premier péché ; et pour puissante, je le suis, car toutes les nations cèdent devant moi.

— Et quel est donc votre nom, s'il vous plaît, madame, demanda Peronnik.

—On m'appelle la Peste, répliqua la femme jaune.

L'idiot fit un bond sur son cheval et voulut se jeter dans la rivière, mais la Peste lui dit :

— Reste en repos, pauvre innocent, tu n'as rien à craindre de moi, et je puis au contraire te servir.

—Est-ce bien possible, que vous ayez cette bonté,

madame la Peste? dit Peronnik, en tirant cette fois son bonnet pour ne plus le remettre ; au fait, je me rappelle maintenant que c'est à vous de m'apprendre comment je pourrai me débarrasser du magicien Rogéar.

— Il faut que le magicien meure? dit la dame jaune.

— Je ne demanderais pas mieux, répliqua Peronnik, mais il est immortel.

— Écoute, et tâche de comprendre, reprit la Peste. Le pommier gardé par le korigan est une bouture de l'arbre du bien et du mal, planté dans le paradis terrestre par Dieu lui-même. Son fruit, comme celui qui fut mangé par Adam et Ève, rend les immortels susceptibles de mourir. Tâche donc que le magicien goûte à la pomme, et je n'aurai ensuite qu'à le toucher pour qu'il cesse de vivre.

— Je tâcherai, dit Peronnik ; mais si je réussis, comment pourrai-je avoir le bassin d'or et la lance de diamant, puisqu'ils sont cachés dans un sou-

terrain obscur qu'aucune clef forgée ne peut ouvrir.

— La *fleur qui rit* ouvre toutes les portes, répondit la Peste, et elle éclaire toutes les nuits.

Comme elle achevait ces mots, ils arrivèrent à l'autre bord et l'idiot s'avança vers le château.

Il y avait devant l'entrée un grand auvent pareil au dais sous lequel marche monseigneur l'évêque de Vannes à la procession du Saint-Sacrement. Le géant s'y tenait à l'abri du soleil, les jambes croisées l'une sur l'autre, comme un propriétaire qui a rentré ses grains, et fumant une corne à tabac d'or vierge. En apercevant le poulain sur lequel se trouvaient Peronnik et la dame vêtue de satin noir, il releva la tête et dit, d'une voix qui retentissait comme le tonnerre :

— Par Belzébut, notre maître ! c'est mon poulain de treize mois que monte cet idiot !

— Lui-même, ô le plus grand des magiciens, répondit Peronnik.

— Et comment as-tu fait pour t'en emparer? reprit Rogéar.

— J'ai répété ce que m'avait appris votre frère Bryak, répliqua l'idiot. En arrivant sur la lisière de la forêt, j'ai dit :

Poulain libre des pieds, poulain libre des dents,
Poulain, je suis ici, viens vite, je t'attends ;

et le petit cheval est aussitôt venu.

— Tu connais donc mon frère? reprit le géant.

— Comme on connaît son maître, répondit le garçon.

— Et pourquoi t'envoie-t-il ici?

— Pour vous porter en présent deux raretés qu'il vient de recevoir du pays des Mauresques : la pomme de joie que voici, et la femme de soumission que vous voyez. Si vous mangez la première, vous aurez toujours le cœur aussi content qu'un pauvre homme qui trouverait une bourse de cent écus dans

son sabot; et si vous prenez la seconde à votre service, vous n'aurez plus rien à désirer dans le monde.

— Alors, donne la pomme et fais descendre la Mauresque, répondit Rogéar.

L'idiot obéit; mais dès que le géant eut mordu dans le fruit, la dame jaune le toucha et il tomba à terre comme un bœuf qu'on abat.

Peronnik entra aussitôt dans le palais, tenant la *fleur qui rit* à la main. Il traversa successivement plus de cinquante salles et arriva enfin devant le souterrain à porte d'argent. Celle-ci s'ouvrit d'elle-même devant la fleur qui éclaira l'idiot et lui permit d'arriver jusqu'au bassin d'or et jusqu'à la lance de diamant.

Mais à peine les eut-il saisis, que la terre trembla sous ses pieds; un éclat terrible se fit entendre, le palais disparut, et Peronnik se retrouva au milieu de la forêt, muni des deux talismans, avec lesquels il s'achemina vers la cour du roi de Bretagne. Il eut seulement soin, en passant à Vannes, d'acheter le plus riche costume qu'il pût trouver et le plus beau

cheval qui fût à vendre dans l'évêché du *blé blanc.*

Or, quand il arriva à Nantes, cette ville était assiégée par les Français, qui avaient tellement ravagé la campagne tout autour, qu'il n'y restait plus que des arbres qu'une chèvre pouvait brouter. De plus, la famine était dans la ville, et les soldats qui ne mouraient point de leurs blessures, mouraient faute de pain. Aussi, le jour même où Peronnik arriva, un trompette publia-t-il dans tous les carrefours que le roi de Bretagne promettait d'adopter pour héritier celui qui pourrait délivrer la ville et chasser les Français du pays.

En entendant cette promesse, l'idiot dit au trompette :

— Ne crie pas davantage, et mène-moi au roi, car je suis capable de faire ce qu'il demande.

— Toi, dit le trompette (qui le voyait si jeune et si petit), passe ton chemin, beau chardonneret (1),

(1) *Koanta pabaour*, moquerie habituelle aux Bretons.

le roi n'a pas le temps de prendre des petits oiseaux dans les toits de chaume (1).

Pour toute réponse, Peronnik effleura le soldat de sa lance, et, à l'instant même, il tomba mort, au grand effroi de la foule qui regardait et qui voulut fuir ; mais l'idiot s'écria :

— Vous venez de voir ce que je puis faire contre mes ennemis ; sachez maintenant ce que puis faire pour mes amis.

Et, ayant approché le bassin magique des lèvres du mort, celui-ci revint aussitôt à la vie.

Le roi, qui fut instruit de cette merveille, donna à Peronnik le commandement des soldats qui lui restaient ; et, comme avec sa lance de diamant l'idiot tuait des milliers de Français, tandis qu'avec le bassin d'or il ressuscitait tous les Bretons qui avaient été tués, il se débarrassa de l'armée ennemie en quelques jours et s'empara de tout ce qu'il y avait dans leurs camps.

(1) Expression proverbiale pour dire qu'on n'a pas de temps à perdre.

Il proposa ensuite de faire la conquête des pays voisins tels que l'Anjou, le Poitou et la Normandie, ce qui ne lui coûta que bien peu de peine; enfin, quand il eut tout soumis au roi, il déclara qu'il voulait partir pour délivrer la Terre Sainte et il s'embarqua à Nantes, sur de grands navires, avec la première noblesse du pays.

Arrivé en Palestine, il détruisit toutes les armées qu'on envoya contre lui, força l'empereur des Sarrasins à se faire baptiser, et épousa sa fille, dont il eut cent enfants, à chacun desquels il donna un royaume. Il y en a même qui disent que lui et ses fils vivent encore, grâce au bassin d'or, et qu'ils règnent dans ce pays; mais d'autres assurent que le frère de Rogéar, le magicien Bryak, a réussi à reprendre les deux talismans, et que ceux qui les désirent n'ont qu'à les chercher.

# NOTE

## SUR LE CONTE DE PERONNIK L'IDIOT.

---

Il nous semble difficile de ne point reconnaître dans le conte de Peronnik l'idiot, les traces de la tradition qui a donné naissance à l'un des romans épiques de la Table ronde. Bien que défigurée dans le récit breton, et surchargée de détails modernes, la donnée primitive de la *Quête du saint Graal* s'y retrouve, en effet, nette et entière.

Ceci demande, du reste, quelques explications.

Dès le sixième siècle, les bardes gallois parlent d'un vase magique qui donne à son possesseur la connaissance de l'avenir, la science de l'univers, etc. ; plus tard, une fable populaire parle d'un vase d'or que possédait Bran le Béni et qui *guérissait toutes les blessures et rendait même la vie aux morts*. D'autres contes font allusion à un bassin dans lequel apparaissait sur le

champ le mets qu'on avait désiré. Toutes les fictions se confondirent à la longue, et les propriétés de ces différents vases magiques se trouvèrent attribuées à un seul, dont la possession fut naturellement recherchée par les grands coureurs d'aventures.

Or, il existe un poëme gallois, composé au commencement du douzième siècle, qui roule tout entier sur cette recherche. Le héros, appelé Perédur, combat des géants, des lions, des serpents, des monstres marins, des sorcières, et finit enfin par conquérir le bassin et la lance, qui se trouve ainsi ajoutée à la tradition primitive.

On ne peut douter que cette fiction galloise, qui se répandit alors dans toute l'Europe, comme le prouvent les imitations essayées dans différentes langues, n'ait été, à plus forte raison, connue en Bretagne, qui se trouvait unie au pays de Galles par la communauté de l'origine et du langage. Elle dut s'y populariser à peu près telle que les bardes l'avaient apprise aux Armoricains. Mais, outre les altérations successives qui résultèrent bientôt de la transmission orale, les imitations françaises ne tardèrent pas à se mêler partout aux versions primitives. M. de la Villemarqué a en effet observé, dans son savant ouvrage sur les *Contes populaires des anciens Bre-*

*tons*, que, lorsque les fables galloises furent développées par les poëtes français, elles parurent tellement embellies, sous leur nouveau costume, que les Gallois eux-mêmes abandonnèrent les originaux en faveur des imitations. Or, ce qui est vrai pour eux l'est également pour les Armoricains, et il nous semble hors de doute que la tradition de Perédur, qu'ils avaient d'abord reçue, dut être sérieusement modifiée par le poème postérieur de Chrétien de Troyes.

Du reste, pour rendre plus clairement notre pensée, nous donnerons ici une rapide analyse de ce poëme resté manuscrit, et par conséquent peu connu (1).

Perceval, dernier fils d'une pauvre veuve ruinée par les malheurs de la guerre, est simple, ignorant et grossier. Sa mère éloigne de lui avec soin toute image guerrière; mais, un jour, l'enfant rencontre des chevaliers du roi Arthur; il apprend le secret qu'on lui tient caché, et, ne rêvant plus que tournois et batailles, il abandonne le toit maternel et se rend à la cour d'Arthur. Chemin faisant, il voit s'élever un pavillon que, dans

(1) *Le chercheur du bassin*, Myvyrian, t. I, p. 8.

Le poème de *Perceval ou la quête du saint Graal* se trouve à la Bibliothèque royale de Paris, mss. nº 7523 et suppl. franc. 450. Nous en donnons l'analyse d'après M. de la Villemarqué en nous contentant d'abréger son travail.

a simplicité, il prend pour une église, et il y entre. Après avoir dévoré deux pâtés de chevreuil et bu un grand pot de vin, il sort et bientôt arrive à Cardeuil, mal vêtu, mal armé, mal monté. Il trouve Arthur plongé dans une méditation profonde; un chevalier félon vient d'emporter sa coupe d'or en défiant tout guerrier de la lui reprendre. Perceval accepte le défi, poursuit le ravisseur, le tue, lui enlève la coupe et lui prend son armure. Il est ensuite admis dans l'ordre de la chevalerie.

Mais le souvenir de sa mère le poursuit partout. Inquiet et rêveur, il s'éloigne. Que cherche-t-il ? Il ne le sait pas lui-même; il va au hasard et sans but, où le porte son libre coursier. C'est ainsi qu'il entre dans un château qui s'offre à lui; un vieillard malade y repose sur un lit; un valet paraît, portant une lance d'où coule une goutte de sang; puis, entre une demoiselle avec un *graal*, ou bassin d'or pur. Perceval a envie de demander l'explication de ce qu'il voit, mais il n'ose. Le lendemain, au sortir du château, on lui apprend que le vieillard malade se nomme le roi pêcheur et qu'il a été blessé à la cuisse; on lui reproche, en même temps, de ne l'avoir point interrogé.

Il continue sa route, rencontre par hasard Arthur et

le suit à la cour; mais, le lendemain de son arrivée, une demoiselle vêtue de noir se présente et lui reproche brusquement d'être cause des souffrances du roi pêcheur.

— Sa blessure, dit-elle, est devenue incurable parceque tu as négligé de l'interroger.

Le chevalier, voulant réparer sa faute, cherche en vain à retrouver le palais du roi; il en est repoussé comme par une main invisible, jusqu'au moment où il se décide à aller trouver un saint ermite auquel il se confesse. Le prêtre lui apprend que la cause de toutes ses erreurs est son ingratitude envers sa mère, que le péché lui a coupé la langue quand il eût fallu demander l'explication du *graal*; il lui impose une pénitence, lui donne des conseils, lui révèle une oraison mystérieuse où se trouvent certains mots terribles qu'il lui défend de faire connaître; et Perceval, absous de ses péchés, jeûne, adore la croix, entend la messe, communie et renaît à une vie nouvelle.

Il se met alors à la quête du *Graal*, et il est arrêté par mille obstacles. Une femme qu'il a aimée, Blanche-Fleur, se présente à lui et essaye de le retenir, mais il lui échappe. Il attache son cheval à l'anneau d'or d'un pilier qui s'élève sur une montagne appelée le Mont des

Douleurs, arrive enfin au château qu'il cherche, et demande cette fois l'histoire de la lance et du *graal*. Alors on lui apprend que la lance est celle dont Longus perça le côté du Christ, et que le *graal* est le bassin où Joseph d'Arimathie recueillit son divin sang. Ce vase est venu par héritage au roi pêcheur qui descend de Joseph et qui est l'oncle de Perceval. Il procure tous les biens spirituels et temporels; il guérit toutes les blessures, et rend même la vie aux morts; il se remplit, au gré de son propriétaire, des mets les plus exquis.

Après la lance et le *graal* on apporte une épée brisée : le roi pêcheur la présente à son neveu, en le priant d'en rejoindre les pièces; il y réussit. Alors le roi lui apprend que le plus brave et le plus religieux chevalier du monde devait la réparer, selon les prophéties; qu'il a tenté lui-même d'en souder les tronçons, mais qu'elle l'a châtié de sa témérité en lui faisant une blessure à la cuisse.

— Je guérirai, lui dit-il, le jour où périra le chevalier appelé Pertiniax, qui a brisé l'épée merveilleuse en tuant mon frère par trahison.

Perceval tue Pertiniax, grâce au secours du saint *graal*, lui coupe la tête et l'apporte au roi pêcheur qui guérit et abdique en faveur de son neveu.

Les rapports d'origine qui existent entre ce poème et le conte breton ne sont point, à ce qu'il nous semble, difficiles à saisir. Dans les deux récits il s'agit de la conquête d'un bassin et d'une lance dont la possession assure des avantages du même genre ; les héros de la version française et de la version armoricaine sont soumis à des dangers, à des tentations, et la réussite leur assure à tous deux la couronne. On pourrait même peut-être trouver quelques rapports de personnage entre l'idiot Peronnik allant devant lui sans savoir où, et arrachant à la fermière son pain de méteil, son beurre frais baratté, son lard du dimanche, et ce Perceval *simple, ignorant, grossier,* qui débute par *dévorer deux pâtés de chevreuil et boire un grand pot de vin.* A la vérité, les détails diffèrent et les épreuves subies par Peronnik ne ressemblent point, en général, aux épreuves imposées à Perceval ; mais, en revanche, elles rappellent, de fort près, celles que surmonte Perédur, le héros de la tradition galloise. Il semble donc que le conte armoricain a puisé successivement aux deux sources française et bretonne. Né de la tradition galloise, modifié par la version française, et enfin approprié au génie populaire de notre province, il est devenu, en s'altérant par une suite de transmissions, ce que nous le voyons aujourd'hui.

Peronnik l'idiot nous semble, en outre, digne d'être étudié par ceux qui, dans les traditions, cherchent surtout les traces du génie populaire. L'idiotisme, chez les tribus de race celtique, ne fut jamais regardé comme une dégradation; mais, plutôt, comme un état particulier dans lequel l'individu arrivait à certaines perceptions ignorées du vulgaire. L'instinct animal, incontestablement plus développé dans ces natures hébétées, avait fait supposer aux Celtes qu'elles avaient une *connaissance de l'invisible* interdite aux autres hommes. Aussi les paroles de l'idiot étaient-elles regardées comme prophétiques; on cherchait dans ses actes un sens caché; on lui croyait enfin, selon l'énergique expression d'un vieux poëte : *les pieds dans ce monde-ci et les yeux dans l'autre.* Or, une fois cette croyance établie, l'incohérence et le vague de ses manifestations, loin de détromper la foule, devait entretenir son erreur. Il en était de tout ce qu'il pouvait dire ou faire comme des oracles de l'antiquité auxquels on trouvait toujours deux significations contraires.

La Bretagne a conservé, en partie, cet antique respect pour les *faibles d'esprit.* Il n'est pas rare de voir, dans les fermes du Léonnais, quelques-uns de ces malheureux revêtus, quel que soit leur âge, de la grande

robe à boutons de corne et tenant à la main une baguette blanche. On les soigne avec tendresse et on ne les désigne que sous le doux nom de *chers innocents* (*innoçzauted kèz*); tout au plus, si l'on parle de l'un d'eux en son absence, l'appelle-t-on *diskyant*, c'est-à-dire *sans science*. Il reste à la ferme avec les femmes et les petits enfants; on ne lui demande point de travail, et, lorsqu'il meurt, ses parents le pleurent.

Je me rappelle avoir rencontré un jour, en parcourant les environs de Morlaix, un de ces idiots assis devant la porte d'une ferme, et qu'une jeune fille, sa sœur, faisait manger. Sa complaisance caressante me frappa.

— Vous aimez donc bien ce pauvre *innocent?* lui demandai-je en breton.

— C'est Dieu qui nous l'a donné, répondit-elle.

Mot profond qui explique cette pieuse tendresse pour des êtres inutiles, mais précieux *à cause de celui qui nous les a confiés.*

RÉCIT DU BOUCHER.

## LES PIERRES DE PLOUHINEC.

Plouhinec est un pauvre bourg au delà d'Hennebon, vers la mer. On ne voit tout autour que des landes ou de petits bois de sapins, et jamais la paroisse n'a eu assez d'herbe pour élever un bœuf de boucherie, ni assez de son pour engraisser un descendant des Rohans (1).

Mais si les gens du pays manquent de blé et de bestiaux, ils ont plus de cailloux qu'il n'en faudrait pour rebâtir Lorient, et l'on trouve au-delà du bourg, un grande bruyère dans laquelle les korigans ont planté deux rangées de longues pierres qu'on pourrait prendre pour une avenue si elles conduisaient quelque part.

(1) On appelle les porcs, en Bretagne, *mab-rohan*, fils de Rohan ; nous ignorons l'origine de ce nom.

C'était près de là, vers le bord de la rivière d'Intel, que demeurait autrefois un homme appelé Marzinne : il était riche pour le canton, c'est-à-dire qu'il pouvait faire saler un petit porc tous les ans, manger du pain noir à discrétion et acheter une paire de sabots le *dimanche du laurier* (1).

Aussi, passait-il pour fier dans le pays et avait-il refusé sa sœur Rozenn à beaucoup de jeunes garçons qui vivaient de leur sueur de chaque jour.

Parmi eux, se trouvait Bernèz, brave travailleur et digne chrétien; mais qui n'avait apporté pour légitime, en venant dans le monde, que la bonne volonté. Bernèz avait connu Rozenn toute petite, quand il était arrivé de Ponscorff-Bidré pour travailler dans la paroisse, et elle l'avait souvent poursuivi avec la chanson que les enfants répétent à ceux de son pays :

Ponscorff-Bridé,
Chair de chèvre, Béé (2) !

(1) Le dimanche de Pâques *(sul et laurê)*, ainsi appelé parce que, ce jour là, on distribue, à l'église, du laurier bénit.

(2) Ce quolibet, répété par les enfants aux habitants de

Cela leur avait fait faire connaissance, et, petit à petit, à mesure que Rozenn grandissait, l'attachement de Bernèz avait également grandi, si bien qu'un jour il s'était trouvé amoureux comme les Anglais sont damnés, je veux dire sans rémission.

Vous comprenez que le refus de Marzinne fut pour lui un grand crève-cœur; cependant il ne perdit pas courage, car Rozenn continuait à le bien recevoir et à lui chanter, en riant, le refrain composé pour ceux de Ponscorff.

Or, on était arrivé à la nuit de Noël, et comme l'orage avait empêché de se rendre à l'office, tous les gens de la ferme se trouvaient réunis, et, avec eux, plusieurs garçons du voisinage, parmi lesquels était Bernèz. Le maître de la maison, qui voulait montrer son grand cœur, avait fait préparer un souper de boudins et de bouillie de froment au miel; aussi tous les yeux étaient tournés vers le

Ponscorff-Bidré, ou bas Ponscorff, vient de ce qu'ils élèvent un grand nombre de chèvres, ce qui a fait supposer qu'ils en mangeaient beaucoup.

foyer, sauf ceux de Bernèz qui regardait sa chère Rozennik.

Mais voilà qu'au moment où les bancs étaient près de la table et les cuillers de bois plantées en rond dans la bassine, un vieil homme poussa brusquement la porte et souhaita bon appétit à tout le monde.

C'était un mendiant de Pluvigner qui n'entrait jamais dans les églises, et dont les honnêtes gens avaient peur. On l'accusait de jeter des sorts sur les bestiaux, de faire noircir le blé dans l'épi et de vendre aux lutteurs les herbes magiques (1). Il y en avait même qui le soupçonnaient de devenir gobelinn à volonté (2).

Cependant, comme il portait l'habit des pauvres, le fermier lui permit de s'approcher du foyer ; il lui fit même donner un escabeau à trois pieds et une portion d'invité.

(1) Voyez dans les *Derniers Breton* ce que nous disons au sujet des luttes.

(2) Le *gobelinn* n'est autre chose que le *loup-garou*, connu chez les Normands sous le nom de *varou*.

Quand le sorcier eut fini de manger, il demanda à se coucher, et Bernèz alla lui ouvrir l'étable où il n'y avait qu'un vieil âne pelé et un bœuf maigre. Le mendiant se coucha entre eux pour avoir chaud, en appuyant sa tête sur un sac de lande pilée.

Mais, comme il allait tomber dans le sommeil, minuit sonna. Le vieil âne secoua alors ses longues oreilles et se tourna vers le bœuf maigre.

— Eh bien, mon cousin, comment cela va-t-il depuis la Noël dernière que je ne vous ai parlé? demanda-t-il d'un ton amical.

Au lieu de répondre, l'animal cornu jeta un regard de côté au mendiant.

— C'était bien la peine que la Trinité nous accordât la parole à la nuit de Noël, dit-il d'un ton bourru, et qu'elle nous récompensât ainsi de ce que nos ancêtres avaient assisté à la naissance de Jésus, si nous devions avoir pour auditeur un vaurien comme ce mendiant.

— Vous êtes bien fier, monsieur de Ker-Meuglant,

reprit l'âne avec gaieté ; j'aurais plutôt droit de me plaindre, moi dont le chef de famille porta autrefois le Christ à Jérusalem, comme le prouve la croix qui nous a été imprimée depuis entre les deux épaules; mais je sais me contenter de ce que les trois personnes veulent bien m'accorder. Ne voyez-vous point, d'ailleurs, que le sorcier est endormi.

— Tous ses sortiléges n'ont pu encore l'enrichir, reprit le bœuf, et il se damne pour bien peu. Le diable ne l'a même pas averti de la bonne chance qu'il y aura ici près, dans quelques jours.

— Quelle bonne chance ? demanda l'âne.

— Comment, reprit le bœuf, ne savez-vous donc pas que, tous les cent ans, les pierres de la bruyère de Plouhinec vont boire à la rivière d'Intel et que, pendant ce temps, les trésors qu'elles cachent restent à découvert ?

— Ah ! je me rappelle maintenant, interrompit l'âne ; mais les pierres reviennent si vite à leur place, qu'il est impossible de les éviter et qu'elles

vous écrasent si vous n'avez point, pour vous en préserver, une branche de l'herbe de la croix entoutée de trèfles à cinq feuilles.

— Et encore, ajouta le bœuf, les trésors que vous avez emportés tombent-ils en poussière si vous ne donnez en retour une âme baptisée; il faut la mort d'un chrétien pour que le démon vous laisse jouir en repos des richesses de Plouhinec.

Le mendiant avait écouté toute cette conversation sans oser respirer.

— Ah! chers animaux, mes petits cœurs, pensait-il en lui-même; vous venez de me faire plus riche que tous les bourgeois de Vannes et de Lorient; soyez tranquilles, le sorcier de Pluvigner ne se damnera pas désormais pour rien.

Il s'endormit ensuite, et le lendemain, au point du jour, il était dans la campagne cherchant l'herbe de la croix et le trèfle à cinq feuilles.

Il lui fallut chercher longtemps et s'enfoncer dans le pays, là où l'air est plus chaud et où les plantes

restent toujours vertes. Enfin, la veille du jour de l'an, il reparut à Plouhinec avec la figure d'une belette qui a trouvé le chemin du colombier.

Comme il passait sur la lande, il aperçut Bernèz occupé à frapper avec un marteau pointu contre la plus haute des pierres.

— Que Dieu me sauve, s'écria le sorcier en riant; avez-vous envie de vous creuser une maison dans ce gros pilier.

— Non, dit Bernèz tranquillement; mais comme je suis sans ouvrage pour le moment, j'ai pensé que si je traçais une croix sur une des pierres maudites, je ferais une chose agréable à Dieu, qui me le revaudra tôt ou tard.

— Vous avez donc quelque chose à lui demander? fit observer le vieil homme.

— Tous les chrétiens ont à lui demander le salut de leur âme, répliqua le jeune gars.

— Et n'avez-vous point aussi quelque chose à lui dire de Rozenn? ajouta, plus bas, le mendiant.

Bernèz le regarda.

— Ah! vous savez cela, reprit-il; après tout, il n'y a ni honte ni péché, et si je recherche la jeune fille, c'est pour la conduire devant le curé. Malheureusement Marzinn veut un beau-frère qui puisse compter plus de *réales* que je ne possède de *blancs* marqués.

— Et si je te faisais avoir plus de louis d'or que Marzinn ne possède de *réales*, dit le sorcier à demi-voix.

— Vous! s'écria Bernèz.

— Moi!

— Que me demanderiez-vous pour cela?

— Rien qu'un souvenir dans tes prières.

— Ainsi, il n'y aurait pas besoin de compromettre mon salut?

— Il n'y aurait besoin que de courage.

— Alors, dites-moi ce qu'il faut faire! s'écria Ber-

nèz, en laissant tomber son marteau; quand on devrait s'exposer à trente morts, je suis prêt, car j'ai moins de goût à vivre qu'à me marier.

Quand le mendiant vit qu'il était si bien disposé, il lui raconta comment, la nuit prochaine, les trésors de la lande seraient tous à découvert, mais sans lui apprendre en même temps le moyen d'éviter les pierres au moment de leur retour. Le jeune garçon crut qu'il ne fallait que de la hardiesse et de la promptitude, aussi dit-il :

— Vrai comme il y a trois personnes en Dieu, je profiterai de l'occasion, vieil homme, et j'aurai toujours une pinte de mon sang à votre service, pour l'avertissement que vous venez de me donner. Laissez-moi seulement finir la croix que j'ai commencé à creuser sur cette pierre; quand il sera temps, j'irai vous rejoindre près du petit bois de sapins.

Bernèz tint parole et arriva au lieu convenu une heure avant minuit. Il trouva le mendiant qui portait un bissac de chaque main et un autre suspendu au cou.

— Allons, dit-il au jeune homme, asseyez-vous là et pensez à ce que vous ferez quand vous aurez à discrétion l'argent, l'or et les pierreries.

Le jeune homme s'assit à terre et répondit :

— Quand j'aurai l'argent à discrétion, je donnerai à ma douce Rozennik tout ce qu'elle souhaite et tout ce qu'elle a souhaité, depuis la toile jusqu'à la soie, depuis le pain jusqu'aux oranges.

— Et quand vous aurez l'or à volonté? ajouta le sorcier.

— Quand j'aurai l'or à volonté, reprit le garçon, je ferai riches tous les parents de Rozennik et tous les amis de ses parents jusqu'aux dernières limites de la paroisse.

— Et quand vous aurez enfin les pierreries à foison? acheva le vieil homme.

— Alors, s'écria Bernèz, je ferai tous les hommes de la terre riches et heureux et je leur dirai que c'est Rozennik qui l'a voulu.

Pendant qu'ils causaient ainsi, l'heure passait et minuit arriva.

A l'instant même, il se fit un grand bruit sur la lande et l'on vit, à la clarté des étoiles, toutes les grandes pierres quitter leurs places et s'élancer vers la rivière d'Intel. Elles descendaient le long du coteau en froissant la terre et en se heurtant comme une troupe de géants qui auraient trop bu; elles passèrent ainsi pêle-mêle à côté des deux hommes, et disparurent dans la nuit.

Alors le mendiant se précipita vers la bruyère suivi de Bernèz, et, aux places où s'élevaient un peu auparavant les grandes pierres, ils aperçurent des puits remplis d'or, d'argent et de pierreries qui montaient jusqu'au bord.

Bernèz poussa un cri d'admiration et fit le signe de la croix; mais le sorcier se mit aussitôt à remplir ses bissacs, en prêtant l'oreille du côté de la rivière.

Il finissait de charger le troisième, tandis que le

jeune homme remplissait les poches de sa veste de toile, lorsqu'un murmure sourd comme celui d'un orage qui arrive se fit entendre au loin.

Les pierres avaient fini de boire et revenaient prendre leurs places.

Elles s'élançaient, penchées en avant, comme des coureurs et brisaient tout devant elles. Quand le jeune homme les aperçut, il se redressa en s'écriant :

— Ah ! vierge Marie, nous sommes perdus !

— Non pas moi, dit le sorcier, qui prit à la main l'herbe de la croix et le trèfle à cinq feuilles, car j'ai ici mon salut; mais il fallait qu'un chrétien perdît la vie pour m'assurer ces richesses, et ton mauvais ange t'a mis sur mon chemin : renonce donc à Rozenn et pense à mourir.

Pendant qu'il parlait ainsi, l'armée de pierres était arrivée ; mais il présenta son bouquet magique et elle s'écarta à droite et à gauche pour se précipiter vers Bernèz !

Celui-ci, comprenant que tout était fini, se laissa tomber à genoux et allait fermer les yeux lorsque la grande pierre qui accourait en tête s'arrêta tout à coup, et, fermant le passage, se plaça devant lui, comme une barrière pour le protéger.

Bernèz, étonné, releva la tête, et reconnut la pierre sur laquelle il avait gravé la croix ! C'était désormais une pierre baptisée, qui ne pouvait nuire à un chrétien.

Elle resta immobile devant le jeune homme jusqu'à ce que toutes ses sœurs eussent repris leur place ; alors, elle s'élança comme un oiseau de mer pour reprendre aussi la sienne, et rencontra sur son chemin le mendiant que les trois bissacs chargés d'or retardaient.

En la voyant venir, celui-ci voulut présenter ses plantes magiques ; mais la pierre devenue chrétienne n'était plus soumise aux enchantements du démon, et elle passa brusquement, en écrasant le sorcier comme un insecte.

Bernèz eut, outre ce qu'il avait recueilli lui-même,

les trois bissacs du mendiant, et devint ainsi assez riche pour épouser Rozenn et pour élever autant d'enfants que le *laouennanik* (1) a de petits dans sa couvée.

(1) Nom breton du roitelet; il signifie mot à mot *petit joyeu*.

# APPENDICE.

Les traditions suivantes ne sont point des récits de *discrevellerrs*, mais des réminiscences de ces récits. Moins rigoureusement fidèles que les précédentes pour la forme, elles ne le sont pas moins pour le fond. Nous les donnons en supplément a notre recueil, quoiqu'elles aient été déjà rapportées ailleurs, parce qu'elles complètent l'espèce de revue que nous avons voulu faire des narrations populaires de la Bretagne.

# L'AUBERGE BLANCHE.

Il y avait autrefois au Ponthou une auberge que l'on appelait *l'Auberge blanche*, à cause de la couleur de la façade. Les aubergistes étaient d'honnêtes gens qui faisaient leurs pâques tous les ans, et on n'avait pas besoin de compter après eux. Les voyageurs descendaient à *l'Auberge blanche*, et les chevaux connaissaient si bien la porte de l'écurie qu'ils s'y arrêtaient d'eux-mêmes.

*Le décapiteur de moissons* (1) avait commencé à rendre les jours tristes et courts. Un soir que Floc'h, le maître de *l'Auberge blanche*, était à la porte, un voyageur, qui avait l'air d'un homme d'importance,

(1) *Dibenn-eost,* c'est un des noms donnés, en Bretagne, à l'automne.

et montait un beau cheval qui n'était pas du pays, s'arrêta près du seuil, porta la main à son chapeau, et dit à l'aubergiste :

— Je voudrais à souper et une chambre pour moi seul.

Floc'h tira d'abord sa pipe de sa bouche, puis son chapeau de dessus sa tête, et répondit :

— Dieu vous bénisse, Monsieur; vous aurez à souper ; mais pour une chambre à vous seul, nous ne pouvons vous en donner, car nous avons, là-haut, six muletiers qui s'en retournent à Redon, et ils ont pris les six lits de *l'Auberge blanche.*

Le voyageur dit alors :

— Mon Dieu, brave homme, tâchez que je ne reste pas dehors. Les chiens ont un chenil ; il n'est pas juste que les chrétiens ne trouvent point où coucher, par un temps comme celui-ci.

— Monsieur l'étranger, répondit Floc'h bien marri, je ne sais que vous dire, sinon que l'au-

berge est pleine, et qu'il reste seulement la chambre rouge.

— Eh bien, donnez-la-moi, répliqua l'inconnu.

Mais l'aubergiste se gratta la tête et devint triste, car il ne pouvait donner la chambre rouge au voyageur.

— Depuis que je suis à *l'Auberge blanche*, dit-il enfin, il n'y a jamais eu que deux hommes qui ont couché dans cet endroit, et, le lendemain, leurs cheveux se trouvaient blancs, de noirs qu'ils avaient été la veille.

Le voyageur regarda l'aubergiste.

— Avez-vous donc des morts qui reviennent chez vous, brave homme? demanda-t-il.

— Il y en a, murmura Floc'h.

— Alors, à la grâce de monsieur le bon Dieu et de madame la Vierge. Faites-moi du feu dans la chambre rouge et bassinez mon lit, car j'ai froid.

L'aubergiste fit ce qui lui était ordonné.

Quand il eut soupé, le voyageur souhaita une bonne nuit à tous ceux qui étaient à table, et il monta dans la chambre rouge. L'aubergiste et sa femme, tout tremblants, se mirent en prières

Cependant l'étranger était arrivé à l'endroit où il devait coucher, et il regarda autour de lui.

C'était une grande chambre couleur de feu, avec de grandes taches luisantes sur le mur, si bien qu'on l'aurait cru peinte avec du sang encore frais. Dans le fond, il y avait un lit carre qu'entouraient de grands rideaux. Le reste était vide, et l'on entendait le vent qui soufflait tristement dans la cheminée et dans les corridors, comme les voix des âmes demandant des prières.

Le voyageur se mit à genoux, parla tout bas à Dieu, puis se coucha sans crainte ; bientôt il s'endormit.

Mais voilà qu'au moment où minuit sonnait à l'église éloignée, il se réveilla et il entendit les rideaux qui glissaient sur leurs gaules de fer et qui s'ouvraient à sa droite.

Le voyageur voulut descendre du lit; ses pieds heurtèrent quelque chose de froid, et il recula effrayé !...

Il y avait là, devant lui, un cercueil avec les quatre cierges aux quatre coins, et, par dessus, le grand drap noir semé de larmes blanches !

L'étranger s'élança de l'autre côté du lit; aussitôt le cercueil y passa et lui barra, de nouveau, le passage.

Cinq fois il essaya de sortir, et cinq fois la bière se plaça sous ses pieds, avec les cierges et le drap noir.

Le voyageur comprit que c'était un mort qui avait sa demande à faire, il se mit à genoux dans son lit, et après s'être signé :

— Qui es-tu, mort? dit-il; parle ! c'est un chrétien qui t'écoute.

Une voix sortit du cercueil, et dit :

— Je suis un voyageur assassiné ici par ceux qui

tenaient l'auberge avant l'homme qui y demeure maintenant ; je suis mort en état de péché, et je brûle dans le purgatoire.

— Que veux-tu, âme en peine, pour te soulager?

— Il me faut six messes dites à l'église de Notre-Dame du Folgoat par un prêtre en étole noire et blanche ; puis, un pèlerinage fait en mon intention par un chrétien à Notre-Dame de Rumengol.

A peine le voyageur avait-il parlé ainsi, que les cierges s'éteignirent ; les rideaux se fermèrent, et tout rentra dans le silence.

L'étranger passa la nuit en prières.

Le lendemain, il raconta tout à l'aubergiste, puis il lui dit :

— Brave homme, je suis M. de Rohan, de famille noble s'il en est en Bretagne. J'irai faire un pèlerinage à Rumengol, et je payerai les six messes. Ne vous inquiétez donc plus, car l'âme sera délivrée.

Un mois après, la chambre rouge avait perdu sa couleur de sang; elle était redevenue blanche et gaie comme les autres, et l'on n'y entendait plus d'autre bruit que celui des hirondelles qui nichaient dans la cheminée; on n'y voyait plus autre chose que trois lits et un crucifix.

Le voyageur avait tenu sa parole.

---

## LE SONNEUR (1).

Le vent de mer vient du côté de l'*eau noire* (*dour-du*) ; et les étoiles se lèvent. Les jeunes filles ont repris le chemin des métairies, portant au doigt les bagues de plomb que leurs amis ont achetées pour elles au *Pardon;* les jeunes gens viennent de traverser la lande en chantant le *Lez-Breiz!...* On n'entend plus la voix sonore des jeunes gens; on ne voit plus les habits blancs des jeunes filles; il fait nuit!

Et cependant voici que Lao paraît avec une joyeuse troupe, à l'entrée de la bruyère déserte; Lao, le célèbre *sonneur*, qui est arrivé des montagnes pour mener la danse au Pardon de l'*Armor*. Son visage est aussi rouge qu'une lune de mars;

(1) Nom donné en Bretagne aux joueurs de biniou (ou vèse).

ses cheveux noirs flottent au gré du vent, et il porte, sous son bras, son biniou, dont les sons mettent en branle jusqu'aux vieilles femmes chaussées de sabots.

Les voilà arrivés au carrefour de l'*Avertissement*, là où se dresse une croix de granit toute tachée de mousse ; les femmes s'arrêtent et disent :

— Prenons par le sentier qui descend vers la mer.

Maître Lao montre, au-dessus de la colline, le clocher de Ploujean et s'écrie :

— C'est là que nous allons, pourquoi ne point traverser la bruyère ?

Les femmes répondent :

— Parce qu'au milieu de la bruyère, Lao, se trouve une ville de korigans, et que pour passer auprès sans danger, il faut être pur de tout péché.

Mais Lao éclata de rire.

— Par le ciel ! j'ai déjà reçu trente fois l'absolution pour communiquer à Pâques ; j'ai parcouru, de nuit, toutes les routes des *Pardons*, et je n'ai jamais vu vos petits hommes noirs comptant leur argent au clair de lune, comme on le dit à la veillée. Montrez-moi la route qui conduit à la ville des korigans et j'irai leur chanter les jours de la semaine.

Mais les femmes s'écrièrent toutes :

— Il ne faut point tenter Dieu, Lao ! Dieu a mis dans le monde des choses que l'on doit ignorer et d'autres que l'on doit craindre. Laissez les korigans danser autour de leurs maisons de granit.

— Danser, répéta Lao ; les korigans ont donc aussi des *sonneurs ?*

— Ils ont le sifflement du vent dans la bruyère et les chants de l'oiseau de nuit.

— Eh bien, dit l'homme des montagnes, je veux qu'aujourd'hui ils aient une musique de chrétiens. Je traverserai la lande, en jouant mes plus beaux *abadaos* de Cornouailles.

Parlant ainsi, il prend son biniou, commence à faire entendre de joyeuses cadences et suit hardiment le sentier qui se dessine, comme une ligne blanche, à travers les bruyères sombres. Les femmes, effrayées, se signent, puis descendent de la colline.

Cependant Lao marche devant lui, sans crainte, jouant toujours du biniou. A mesura qu'il avance, son cœur devient plus courageux, son souffle plus fort et le son s'élève plus perçant; il a déjà parcouru la moitié de la lande, il aperçoit devant lui le *menhir* qui se dresse dans la nuit comme un fantôme, et, plus loin, la maison des korigans.

Alors, il lui semble entendre un murmure qui va grandissant. Il ressemble d'abord au gazouillement d'une source, puis au bruit d'une rivière, puis au grondement de la mer; et il y a, dans ce grondement, mille rumeurs différentes. Ce sont tantôt des rires étouffés, tantôt des sifflements furieux, tantôt des chuchotements à voix basse, tantôt des froissements de pas sur l'herbe desséchée.

Lao commence à souffler moins fort; son œil in-

quiet se promène à droite et à gauche sur la lande; on dirait que les touffes de bruyères se sont animées; toutes semblent s'agiter et marcher dans l'ombre ; toutes prennent une forme de nains hideux et les voix deviennent plus distinctes...

Tout à coup, la lune se lève, et Lao pousse un cri.

A gauche, à droite, derrière, devant, partout, aussi loin que son œil peut voir, la lande est couverte de korigans qui accourent. Lao, éperdu, recule jusqu'au *menhir* et s'y appuie; mais les korigans l'ont aperçu et l'entourent en criant de leurs voix de cigale :

— C'est le beau sonneur de Cornouailles qui est venu pour faire danser les korigans.

Lao fait le signe de la croix, mais tous les petits hommes l'entourent en criant :

— Tu nous appartiens, Lao; tu n'es pas en état de grâce; *sonne* donc, beau *sonneur*, et mène la danse des korigans.

Lao résiste en vain : dominé par une puissance magique, il sent le biniou s'approcher de ses lèvres, il joue, il danse malgré lui ; les korigans l'entourent de leurs rondes, et, à chaque fois qu'il veut s'arrêter, tous reprennent en chœur :

— *Sonne*, beau *sonneur*, *sonne* et mène la danse des korigans.

Lao continua ainsi toute la nuit; mais, à mesure que les étoiles devenaient plus pâles dans le ciel, les sons du binion devenaient plus faibles, ses pieds se détachaient plus difficilement de la terre ; enfin, l'aube du jour blanchit, les chants des coqs se firent entendre dans les fermes, et les korigans disparurent.

Alors, le *sonneur* des montagnes se laissa tomber sans haleine, au pied du *menhir*. Le biniou se détacha de ses lèvres crispées ; ses bras retombèrent sur ses genoux, sa tête s'abaissa sur sa poitrine, pour ne plus se relever, et des voix répétèrent dans l'air :

— Dors, beau *sonneur*, tu as mené la danse des korigans, tu ne mèneras plus la danse des chrétiens.

## AL LEW-DRÉZ (1).

Comme les enfants dorment doucement dans les lits clos! le chien jaune ronfle sur la grande pierre de l'âtre, les vaches ruminent derrière leur claie de genêts; la lueur mourante du foyer tremblote le long du vieux fauteuil du grand-père.

C'est maintenant, chères gens, qu'il faut se signer et répéter tout bas une prière pour les pauvres âmes de ceux qu'on a aimés. Voici que minuit sonne à l'église de Saint-Michel en grève, minuit de la Pentecôte bénie.

C'est l'heure où les vrais chrétiens reposent leurs têtes sur l'oreiller de balle (2), contents de ce que le

(1) Nom celtique de la grève de Saint-Michel dans les Côtes-du-Nord. Mot à mot la *lieue de grève*.

(2) Pellicule qui enveloppe le grain de l'avoine, et dont les paysans bretons se servent au lieu de plume.

bon Dieu leur a donné, et s'endorment au cher bruit de la respiration des petits enfants qui sommeil-

Mais Périk Skoarn, lui, n'a pas de petits enfants ; c'est un jeune homme hardi et seul dans la vie. Il a vu les nobles des environs venir à la messe de la paroisse, et il est envieux de leurs chevaux à brides plaquées d'argent, de leurs manteaux de velours et de leurs bas de soie à coins bariolés.

Il voudrait être riche comme eux, afin d'avoir à l'église un banc garni de cuir rouge et de pouvoir conduire aux *Pardons* les belles *pennérèz* assises sur la croupe de son cheval et un bras appuyé sur son épaule.

Voilà pourquoi Périk se promène sur la Lew-Dréz, aux pieds de la dune de Saint-Efflam, tandis que les chrétiens reposent dans leurs maisons, protégés par la Vierge. Périk est un homme amoureux de grandeurs et de belles filles ; les désirs sont aussi nombreux dans son cœur que les nids d'hirondelles de mer sur les grands récifs.

Les vagues soupirent tristement à l'horizon noir, les cancres rongent à petit bruit les cadavres des noyés ; le vent qui souffle dans les roches du Roch-Ellas imite le sifflet des *collecteurs* (1) de la Lew-Dréz ; mais Skoarn se promène toujours.

Il regarde la montagne et repasse dans sa mémoire ce que lui a dit le vieux mendiant de la croix d'Yar. Le vieux mendiant sait ce qui est arrivé dans la contrée, alors que nos plus vieux chênes étaient encore des glands, et nos plus vieilles corneilles des œufs non encore couvés.

Or, le vieux mendiant d'Yar lui a dit que là où se trouve maintenant la dune de Saint-Efflam, s'étendait autrefois une ville puissante ; les flottes de cette ville couvraient la mer, et elle était gouvernée par un roi ayant pour sceptre une baguette de noisetier avec laquelle il changeait toute chose selon son désir.

Mais la ville et le roi furent damnés pour leurs

(1) Nom donné à des brigands célèbres qui exploitèrent longtemps la grève de Saint-Michel.

crimes, si bien qu'un jour, par l'ordre de Dieu, les grèves s'élevèrent comme les flots d'une eau bouillonnante et engloutirent la cité. Seulement, chaque année, la nuit de la Pentecôte, au premier coup de minuit, un passage s'ouvre dans la montagne et permet d'arriver jusqu'au palais du roi.

Dans la dernière salle de ce palais se trouve suspendue la baguette de noisetier qui donne tout pouvoir ; mais, pour arriver jusqu'à elle, il faut se hâter, car, aussitôt que le dernier son de minuit s'est éteint, le passage se referme et ne doit se rouvrir qu'à la Pentecôte suivante.

Skoarn a retenu ce récit du vieux mendiant d'Yar, et voilà pourquoi il se promène si tard sur le sable de la Lew-Dréz.

Enfin, un tintement aigu retentit au clocher de Saint-Michel, Skoarn tressaille !... Il regarde, à la clarté des étoiles, le rocher de granit qui forme la tête de la montagne, et le voit s'entr'ouvrir lentement comme la gueule d'un dragon qui s'éveille.

Il assure alors à son poignet le cordon de cuir qui

tient son *penn-baz* et se précipite dans le passage, d'abord obscur, puis éclairé par une lumière semblable à celles qui brillent, la nuit, dans les cimetières. Il arrive ainsi à un palais immense, dont les pierres sont sculptées comme celles de l'église du Folgoat ou de Qnimper-sur-l'Odet.

La première salle où il entre est pleine de bahuts où l'on voit entassé autant d'argent qu'il y a de grains de blé dans les huches après la moisson; mais Perik Skoarn veut plus que de l'argent, et il passe outre. — Dans ce moment sonne le sixième coup de minuit.

Il trouve une seconde salle entourée de coffres qui regorgent de plus d'or que les râteliers ne regorgent d'herbes en fleur au mois de juin; Perik Skoarn aime l'or, mais il veut encore davantage, et il va plus loin. — Le septième coup vient de sonner.

La troisième salle où il entre est garnie de corbeilles où les perles ruissellent comme le lait dans les terrines de terre de Cornouailles, aux premiers jours du printemps. Skoarn eût bien voulu en em-

porter pour les jolies filles de Plestin ; mais il continue sa route en entendant sonner le huitième coup.

La quatrième salle était tout éclairée par des coffrets remplis de diamants, jetant plus de flamme que les bûchers d'ajonc sur les coteaux du Douron, le soir de la Saint-Jean. Skoarn est ébloui ; il s'arrête un instant, puis court vers la dernière salle, en entendant sonner le neuvième coup.

Mais là, il demeure subitement saisi d'admiration ! Devant la baguette de noisetier que l'on voit suspendue au fond, sont rangées cent jeunes filles belles à perdre les âmes des saints ; chacune d'elles tient d'une main, une couronne de chêne, et, de l'autre, une coupe de *vin de feu.* Skoarn, qui a résisté à l'argent, à l'or, aux perles et aux diamants, ne peut résister à la vue de ces belles créatures aimées du péché.

Le dixième coup sonne, et il ne l'entend pas ; le onzième retentit, et il demeure immobile ; enfin le douzième se fait entendre aussi lugubre que le

coup de canon d'un navire en perdition parmi les brisants! ...

Perik, épouvanté, veut retourner en arrière; mais il n'est plus temps. Toutes les portes se sont refermées; les cent belles jeunes filles ont fait place à cent statues de granit, et tout rentre dans la nuit.

Voilà comment les pères ont raconté l'histoire de Skaorn. Vous savez maintenant ce qui arriva à un jeune homme pour avoir ouvert trop facilement son cœur aux séductions; que la jeunesse prenne son enseignement : il est bon de marcher les yeux baissés vers la terre, de peur de désirer les étoiles qui sont à Dieu et à ses anges.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

# TABLE

## DU DEUXIÈME VOLUME.

---

### TROISIÈME FOYER.

PAYS DE CORNOUAILLES

(Suite.)

Pages.

Récit de la Veuve. — L'heureux Mao .................. 1

Récit du Douanier. — La Souris de terre et le Corbeau gris .................. 22

Récit du vieux Patron. — Les quatre dons .................. 42

### QUATRIÈME FOYER.

PAYS DE VANNES.

La Hutte du sabotier .................. 63

Récit du Braconnier. — Le Diable devenu recteur .................. 90

Récit du Meunier. — Les Korils de Plauden .................. 113

Récit du Sabotier. — Peronnik l'idiot .................. 137

Récit du Boucher. — Les Pierres de Plouhinec .................. 181

## APPENDICE.

L'Auberge blanche........................ 199
Le Sonneur........................ 207
Al Lew-Dréz........................ 213

FIN DE LA TABLE.

[illegible]

39. [illegible]

45. [illegible]

50. [illegible]

7[illegible] [illegible]

[illegible]

[illegible]

53. [illegible]

[illegible]

11[illegible] [illegible]

11[illegible] [illegible]

11[illegible] [illegible]

116 [illegible]

142. [illegible]

157 [illegible]

160 [illegible] 163

163 – [illegible]

165 [illegible] 165 [illegible]

170 [illegible] II 14

185 [illegible]

188 [illegible] [illegible]
200 [illegible] [illegible] - [illegible]
236 [illegible] [illegible]
243 [illegible] [illegible].

4. dead man. [illegible] [illegible]
52. [illegible] - [illegible]
( [illegible] of [illegible]

81. a [illegible] [illegible] of [illegible] life

97. [illegible] [illegible] - [illegible] [illegible].
119. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible]

129. [illegible] [illegible]
143. [illegible] [illegible] [illegible] in [illegible] - lance

[illegible]
147. at the Tree. 154. [illegible] - 164 [illegible]
146. [illegible] [illegible]
147. [illegible] [illegible]
152 [illegible] [illegible]
153 [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
153 - [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
15[illegible] [illegible] [illegible].
161 [illegible] - [illegible] [illegible] -
167. [illegible] [illegible] . [illegible] [illegible]
168. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
170. goes to [illegible] [illegible] [illegible]